PRÉCIS HISTORIQUE SUR CRUMWELL,

Suivi d'un Extrait de l'Eikon Basiliké, ou Portrait du Roi, & du Boscobel, ou Récit de la Fuite de Charles II.

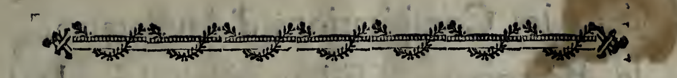
*Par M. ***, de l'Académie de Marseille.*

Un Homme s'est rencontré........

Bossuet.

Oraison Funèbre de la Reine d'Angleterre.

1789.



AVERTISSEMENT.

LA vérité la plus exacte est le premier mérite de l'Histoire. On s'est principalement attaché dans ce Précis sur Crumwell à n'y rien avancer que sur des autorités respectables & surtout à n'y rien exagérer. L'Auteur a poussé le scrupule jusqu'à rapporter littéralement quelques-uns des faits qui pourroient paroître les plus frappans. Si l'on étoit curieux de les vérifier, on les retrouveroit dans la Vie de Crumwell par Grégoire Léti, par Raguenet & par un inconnu, publiée en Hollande ; dans l'Histoire d'Angleterre, par M. Hume, dans le Journal du Procès de Charles Premier,

dans les Conſpirations d'Angleterre, le Boſcobel, l'Eikon-Baſiliké, la Tyrannie heureuſe, l'Hiſtoire Métallique des Pays-Bas, les Pièces intéreſſantes de M. de la Place, & dans un Ouvrage latin intitulé, *Tragicum Theatrum Actorum Londini Publicè celebratorum.*



PRÉCIS HISTORIQUE
SUR
CRUMWELL.

UN Roi sur l'Echafaud, son assassin sur le Trône, & tous deux à cette place par des formes juridiques & sous l'apparence des Loix, quel évènement dans une Monarchie, dans un siècle voisin du nôtre, & si loin de la liberté Romaine! Les qualités intéressantes de Charles premier, font regretter, sans doute, que le sort l'ait réservé pour un pareil exemple. Mais le crime de l'Angleterre, comme celui de Sparte, n'en sera pas moins, dans tous les tems, une leçon utile à présenter aux Nations & à leurs Souverains. On la saisira dans la vie d'Olivier Crumwell.

Son audace fit ſa fortune, & les circonſtances ſon génie. Le nom qu'il adopta n'appartenoit point à ſa famille. A peine connu ſous celui de Williams, un de ſes ancêtres épouſa dans la petite Ville d'Ipſwich, la ſœur de ce Thomas Crumwell qui, né dans la dernière claſſe des citoyens & la plus profonde obſcurité, s'éleva par le crédit du Cardinal de Wolſey, juſqu'à la faveur d'Henri VIII, & fournit un exemple ordinaire d'ingratitude en abandonnant ſon Protecteur dans ſa diſgrace. Admis dans les Conſeils du Roi, créé Baron d'Ougdall, Comte d'Eſſex, Garde du Sceau privé, & Vicaire-Général des Affaires Eccléſiaſtiques, l'envie s'irrita de ſes grandeurs, & l'échafaud en fut le terme. Soit orgueil, ſoit reconnoiſſance, le fils de ce Williams quitta ſon nom pour celui de ſa mère. Son fils Henri le tranſmit à ſon fils Robert; Olivier Crumwell en hérita. Le 3 Avril 1603, le jour même qu'Eliſabeth mourut & que les Stuards furent appellés au Trône d'Angleterre, celui qui devoit les en chaſſer naquit à Huntington. Il eut pour mère la fille de Sir Richard, Gouverneur de l'Iſle d'Ely, que Fuller & Corrington font deſcendre de la Maiſon Royale d'Ecoſſe. Ainſi l'on

dut frémir, ſi cette origine n'eſt point fa-buleuſe, quand on put ſonger que le ſang du malheureux Charles ſe retrouvoit, en quelque ſorte, & circuloit après lui dans les veines de ſon bourreau.

Sa naiſſance penſa coûter la vie à ſa mère. Elle demeura trois jours dans les douleurs de l'enfantement. On alloit recourir à l'opération Céſarienne, quand un effort de la nature parvint heureuſement à la délivrer. Elle ſurvécut à cette criſe & fut avant ſa mort témoin de la fortune & des remords de ſon fils.

Les détails de ſon enfance & de ſon éducation tiendront peu de place ici. On s'eſt plû à accumuler les prodiges ſur cette première partie de ſon exiſtence, mais de pareils récits s'allieroient mal à la gravité de l'Hiſtoire. La nature eſt uniforme dans ſon cours & quelqu'étonnante carrière qu'un homme ait ſu parcourir, il a, comme tous les autres, commencé par être enfant. Un des contes le plus ſingulier que l'on ſe ſoit permis ſur le jeune âge de Crumwell, eſt celui du portrait de Charles premier. On prétend que mêlé parmi pluſieurs gravures il ſut le diſtinguer, & s'en ſaiſit pour le jetter au feu. Ce fait eſt poſſible; de quoi ne ſont

pas capables & le hasard & le caprice d'un enfant? Mais que l'on ait vu dans cette action tous les présages d'une haîne innée, c'est une absurdité qu'on ne se permettra pas même de réfuter.

A la naissance de son fils, Robert Crumwell, selon l'usage du tems, alla consulter un Astrologue; il en reçut une de ces réponses brillantes que l'adresse fait toujours à la crédulité qui la paye. Le jeune Olivier avoit l'imagination ardente, souvent très déréglée & sujette aux visions; il eut un soir celle d'un spectre, & ravi de l'assurance qu'il en reçut d'être un jour le plus grand homme du Royaume, il fit part à son père de la prédiction. La confidence fut sévèrement punie. En l'éclairant avec douceur, il eût oublié le phantôme, le châtiment en fixa le souvenir.

La manière dont on l'éleva devoit répondre au goût dominant de son siècle où la controverse étoit la maladie générale. Il n'apprit à lire que dans la Bible, & les gloses dont chaque leçon étoit accompagnée éveillèrent en lui cet esprit d'enthousiasme & de superstition qui l'agita toute sa vie. Crumwell n'avoit que sept ans lorsqu'il perdit son père: le peu de fortune qui lui

resta devoit interrompre les progrès de son éducation. Tout est possible au cœur d'une mère, la sienne chercha & trouva des ressources dans un Commerce qu'en France une femme de sa naissance auroit jugé au-dessous d'elle. Mais en Angleterre, dans le combat du besoin & de la vanité, ce dernier sentiment n'est pas celui qu'on écoute. Elle se mit à la tête d'une Brasserie, & c'est sans doute ce qui depuis a fait naître l'opinion que le Protecteur des trois Royaumes d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, devoit le jour à un Brasseur. Sa mère s'occupa seule de ce Commerce & lui dut les moyens d'élever son fils & d'établir ses quatre filles. L'aînée épousa Jean Desborougk, qui devint dans la suite un des Majors-Généraux de son beau-frère : la seconde John Jons qui, l'un des Juges de Charles premier, périt du dernier supplice après la restauration. Le Colonel Walton, mort en exil, obtint la troisième, & la dernière donna sa main au Docteur John Wilkins, célèbre dans les Lettres, & que Charles second fit Evêque de Chester.

Les profits de la Brasserie procurèrent à Crumwell les moyens de se soutenir à l'Université de Cambridge, il y resta sous la direc-

tion de l'Eccléfiaftique qui lui avoit enfeigné les premiers élémens des fciences. Ses progrès furent affez rapides. Il avoit une mémoire heureufe, un jugement prompt, & un caractère décidé. Doué d'une éloquence naturelle, il paroît que l'art ne la perfectionna pas. Ceux de fes difcours que nous ont confervé Rushworth & Whithlock dans leurs Collections, offrent des vues profondes, mais ils font défigurés par tant de péfanteur, d'obfcurité, de longueur & de mauvais goût, qu'on ne peut qu'être étonné du fuccès qu'ils obtinrent. Il faut croire qu'un bel organe, de la facilité & furtout le gefte impofant de ce bras qui avoit gagné tant de batailles, leur prêtoit dans fa bouche un charme inconnu qu'on ne retrouve plus à la lecture.

Au milieu de fes occupations littéraires, il fortifia par les exercices du corps fa conftitution naturellement robufte. En quittant l'Univerfité, il fe rendit à Londres & y refta deux ans. Son tems fe partageoit entre les armes, l'équitation & les fciences qu'il aimoit. Les connoiffances qu'il s'y procura, lui donnèrent accès auprès du fameux George Villiers, Duc de Buckingham, l'un des plus beaux hommes de l'Angleterre,

mais le plus vain, le plus léger, le plus imprudent, le moins délicat en affaires & en plaisirs, & cependant le Ministre & le favori d'un Roi, qui loin d'être galant, se piquoit au contraire d'être dévot & profond Théologien.

Si Jacques premier fit tant de fautes, comment s'en étonner en considérant l'espèce d'hommes qu'il élevoit aux premières dignités. Ce Prince s'attachoit souvent à des jeunes gens si simples, si dénués de talens & si pauvres, qu'il avoit tout à créer à la fois & dans leur ame & dans leur fortune. Ce fut par le Duc de Buckingham que Crumwell obtint l'honneur d'être présenté à son Souverain. En qualité de Savant, il accueilloit tout homme qui passoit pour l'être, & Crumwell soutint avec lui une longue conversation en latin; Jacques en fut si satisfait qu'il le pressa de prendre au plutôt le bonnet de Docteur, & s'étonnant même qu'il fût sorti de l'Université sans l'avoir obtenu, il lui fit présent de deux cents guinées.

Le jeune Olivier qui n'étoit encore décidé pour aucun état, mais dont les études principalement tournées vers la Théologie, l'avoient déjà fait pencher pour cette carrière, fut aisément confirmé dans son projet par

les témoignages de bonté qu'il avoit reçus du Roi. Une protection auſſi puiſſante, la confiance qu'elle devoit inſpirer, l'eſpoir d'un Evêché qu'il ſe croyoit ſûr d'obtenir, décidèrent ſon ambition de ce côté. Sans perdre un inſtant il courut à Cambridge, y fut décoré du bonnet de Docteur, & reprit auſſi-tôt le chemin de Londres & de la Cour. A peine y fut-il arrivé, que la mort de Jacques vint affoiblir ſes eſpérances. Elles s'évanouirent entièrement par le froid accueil de ſon ſucceſſeur auquel il fut cependant préſenté par le même Duc de Buckingham qui jouiſſoit auprès du fils d'une faveur auſſi complette que celle dont le père l'avoit honoré.

Déchu de l'eſpoir qui l'avoit ſéduit, Crumwell retomba de nouveau dans ſa première incertitude ſur l'état qu'il devoit embraſſer. Abandonner l'Angleterre fut ſon premier deſſein, mais les obsèques de Jacques & le mariage du nouveau Roi l'arrêtèrent. Secrètement indigné de la pompe de cet hymen & des fêtes qui le ſuivirent, il ſe permit alors ce propos d'un homme mécontent & perſonnel, qu'on s'eſt plû depuis à regarder comme un pronoſtic menaçant : *Réjouiſſons-nous, mais ces nôces n'annon-*

cent rien de bon pour le Royaume; en effet donner à l'Angleterre une Reine Catholique étoit déplaire à la Nation. Dans l'efpoir de fe la concilier, Charles entreprit de foutenir en France la caufe des Proteftans. Il arma donc une flotte confidérable & l'envoya fous les ordres de fon favori Buckingham au fecours de la Rochelle affiégée. Crumwell que fon oifiveté confumoit fuivit fon Protecteur, & fit l'effai de fon courage dans cette expédition difpendieufe & inutile. Cet homme fingulier qui, peu de jours auparavant, afpiroit à une mître, ne parut point étranger au bruit des armes. Il fe diftingua même à la defcente des troupes Anglaifes fur l'Ifle de Rhé, & forcé comme elles de fe rembarquer fans fuccès, il fignala du moins fa retraite par la mort du Baron de Chantal qu'il tua de fa main.

De retour en Angleterre, Crumwell y fut attaqué d'une maladie fi grave qu'on défefpéra de fa vie. Son rétabliffement parut un prodige, & dans ce tems où le double intérêt de la Religion & de la Liberté commençoit à exhalter toutes les têtes, on ne manqua pas d'affirmer qu'il falloit que Dieu le réfervât pour de grandes chofes, puifqu'il l'avoit arraché de la

tombe déjà presqu'ouverte pour l'engloutir.

La foiblesse que cette maladie laissa dans tous ses organes, parut le dégoûter pour toujours des fatigues de la mer, & revenant à ses premiers projets, les honneurs & le repos de l'Eglise se montrèrent à ses yeux sous de nouveaux attraits. Il retourna donc à Londres dans le dessein de s'attacher au Duc de Buckingham & de s'étayer de son crédit, mais déjà l'exécration publique poursuivoit ce Ministre avec fureur. Le même acharnement s'attachoit à toutes ses créatures, & Crumwell calculoit trop bien pour acheter à ce prix une faveur incertaine.

Il résolut de visiter la France; la paix venoit de se conclure avec elle, & le Comte d'Edmond alloit au nom de Charles en cimenter les nœuds. Crumwell, que cet Ambassadeur avoit connu dans sa jeunesse à l'Université de Cambridge, obtint facilement la liberté de le suivre. Contempler Richelieu étoit pour Crumwell le but important de son voyage; il s'empressa de se faire présenter. Quel fond pour lui d'observations profondes que le génie de ce sujet despote qui, Roi de son Maître, l'investit par sa foiblesse même de l'autorité la plus

abſolue. Quelques années plus tard l'entrevue de ces deux hommes eût fait époque dans l'Hiſtoire, mais elle n'offrit alors qu'un échange indifférent de complimens d'uſage.

Ce qui n'eſt pas indigne de remarque, eſt ce qu'il répondit dans une de ſes promenades à Vincennes, lorſqu'il apprit que ce Château avoit ſervi de priſon à de grands Princes qui s'étoient rendus redoutables. *Pourquoi les enfermer*, dit-il, *on ne doit toucher les Princes qu'à la tête.* Ce mot profond échappé comme un élan de l'ame, eſt un trait de caractère que les évènemens du reſte de ſa vie ne permettent pas d'oublier.

Cet homme ſévère dont on a tant vanté les mœurs (vertu plus aiſée qu'on ne penſe, lorſqu'avec un ſang tranquille on ſoumet tout à l'ambition) ne put échapper cependant aux ſéductions qui l'attendoient à Paris. Une jeune Françoiſe plus intéreſſée que ſenſible trouva le ſecret d'échauffer ce cœur auſtère. On le fit paſſer pour ſéducteur, & dans la crainte de ſe fermer à jamais le chemin de l'Epiſcopat, il acheta chérement le ſilence de la compagne de ſon erreur.

Après cinq mois d'abſence, la nouvelle qu'il reçut de l'état allarmant de ſa mère,

précipita ſon retour auprès d'elle: pour l'y fixer on s'occupa de l'établir. Le peu de fortune dont jouiſſoit Crumwell, un déſir ardent de la ſaiſir dans les premières dignités de l'Egliſe, l'eſpèce de conſidération qu'elle attachoit encore à la pureté de ſon ancien célibat, tout l'éloignoit du projet de mariage qu'on lui propoſa; mais il fallut céder au vœu de ſa famille, aux inſtances de ſa mère, & ſur-tout à la beauté d'Elizabeth Brenton. Il fut bientôt père, & ce nouveau titre fit naître en lui des réflexions tardives. Il trembla de trouver dans ſa femme cette fécondité rapide que la Bible, qu'il connoiſſoit ſi bien, appelle une bénédiction. Elle en eſt une pour le riche & peut-être encore pour l'homme abſolument pauvre qui, dans les bras de ſes enfans, peut ſe promettre, ſans rougir, un nouveau ſurcroît de fortune. Mais placé dans cette claſſe orgueilleuſe de la ſociété où le travail manuel eſt interdit, une famille nombreuſe lui parut un ſujet d'effroi. Pour l'éviter, il ne trouva d'autre moyen que d'arrêter un voyage qui l'éloigna de ſa femme, & ſervit en même-tems à leur commune utilité.

Depuis long-tems ſa tête s'exhaltoit au récit des Victoires de Guſtave-Adolphe, il

projetta d'aller en Allemagne auprès de lui; mais la mort du Héros Suédois déconcerta ce nouveau deſſein. Crumwell étoit à Londres où les préparatifs de ſon voyage l'avoient attiré: ſa femme l'avoit ſuivi dans l'eſpérance de renouveller une liaiſon de ſon enfance avec la nièce de Jean Williams, Evêque de Lincoln, en faveur alors auprès du Roi; quelqu'apparence de parenté, la reſſemblance du véritable nom de Crumwell avec celui du Prélat, valurent une audience aux deux époux. La vue d'Eliſabeth accrut bientôt les diſpoſitions de l'Evêque à les obliger. Il fut d'avis que ſon couſin allât tenter fortune auprès du Prince d'Orange, & décida ſon départ en lui procurant, pour cette Cour, une lettre de recommandation du Roi.

Crumwell n'héſita pas, il partit & ſervit en 1633, ſous Frédéric-Henri, Prince d'Orange, au ſiége de Rhinberg & à la priſe du fort de l'Etoile; il y paya de ſa perſonne avec un courage qui le fit remarquer, & un jugement qui ſuppléoit à l'expérience. On dit que le Comte de Berg, révolté contre les Eſpagnols, fit l'impoſſible pour l'attirer dans ſon Régiment. Mais Crumwell refuſa ſes offres & répondit à ſes amis qui s'en

étonnoient, *je hais trop la rébellion pour ſervir ſous un rebelle.* Il ne s'imaginoit pas ſans doute qu'il le deviendroit lui-même, ou du moins il penſoit déjà qu'en pareille circonſtance c'eſt pour ſoi qu'il faut agir & jamais pour autrui.

Après une ſeule campagne, Crumwell revint en Angleterre. Il y trouva l'Evêque de Lincoln qui, toujours plus épris, s'empreſſa de le ſervir & de pouſſer ſa fortune dans la carrière qu'il avoit d'abord choiſie. Peu ſcrupuleux ſur les moyens qui le conduiſoient à ſon but, il ferma les yeux ſur les évènemens de ſon ménage, & réſolut de ſe jouer lui-même de ceux qui croyoient le tromper, en paroiſſant trop occupé des choſes du Ciel pour ſonger à celles de la terre. Il quitta l'épée; ſe couvrit d'habits modeſtes, afficha toutes ces pratiques pieuſes qui trompent le vulgaire & la foule des Grands qui lui reſſemble. Il engagea ſa docile compagne à quitter les parures mondaines, & lui fit adopter le ſimple extérieur de la dévotion. Il calcula que cette conduite fermeroit les yeux toujours ouverts de la malignité, & préviendroit un éclat dangereux, dont la rupture avec l'Evêque eût néceſſairement été la conſéquence. Conſi-

déré

déré d'abord à cause de sa femme, Crumwell ne tarda pas à l'être pour lui-même. Williams apprécia ses lumières & sentant tout le parti qu'il pouvoit en tirer se l'attacha particulièrement. Cette faveur auprès d'un homme en crédit & qui pouvoit tout sur l'esprit du Roi, s'ébruita sensiblement & s'accrut à un tel point, qu'on le désignoit à la Cour sous le nom de *Cardinal-neveu.*

Tandis que par ces artifices, une astuce réfléchie & sur-tout par l'empire qu'une constance opiniâtre a toujours sur la foiblesse, il se frayoit sourdement la route à l'Episcopat, les affaires du Royaume s'embrouilloient de plus en plus : de grands changemens s'opéroient dans les esprits. La Nation tour-à-tour soumise & révoltée pendant tant de siècles, s'indignoit de son inertie & menaçoit d'en sortir tout-à-coup avec une activité sans mesure. Ces mouvemens qui devoient pousser Crumwell dans une autre carrière, donner l'essor à son génie & l'élever sur les débris du Trône à la domination suprême, sont liés à son Histoire, & les détails n'y paroîtront point étrangers.

L'éclat du Règne d'Elisabeth, ce mêlange de respect & d'égards qu'on devoit à sa gloire & à son sexe, avoit contenu l'Angle-

terre dans une foumiffion profonde. Elle difparut bientôt par la foibleffe de fon fucceffeur. L'audace la remplaça. A force de parler de la prérogative Royale & d'en abufer, les Peuples fatigués s'avisèrent de remonter à fa fource, & le réfultat de cet examen fut de prétendre en fixer les limites. Dans une pareille circonftance il falloit facrifier quelques-uns des droits qui effarouchoient pour en conferver une partie. L'adreffe de cet abandon eût laiffé du moins la reffource de recouvrer dans la fuite ce qu'on devoit favoir perdre pour un inftant. Mais le Trône voulut tout conferver. Les factions s'élevèrent; pour les réprimer il falloit une armée; il falloit des fubfides pour fe la procurer, & les Peuples s'y refusèrent.

Trois Sectes alors divifoient la Religion; les Anglicans, les Calviniftes d'Ecoffe & les Puritains d'Angleterre. Les deux dernières ne refpiroient que l'indépendance: la première feule favorifoit l'autorité des Rois. Jacques en defpote voulut l'établir par-tout & l'entreprit avec cette imprudence qui conduifoit toutes fes démarches. Perfuadé qu'il pourroit à la fois convertir & foumettre fes fujets, il avoit une égale opinion de fon pouvoir & de fes connoiffances Théo-

logiques. Ce mérite eſt bien foible dans un Souverain qui ne doit apprendre ſa Religion que dans ſon cœur & dans l'Hiſtoire. Il s'empreſſa de convoquer un Synode. De mauvais raiſonnemens attirèrent d'audacieuſes répliques. Il s'aviſa de dire, *ſans Evêques il n'y a point de Rois*; on répondit, *nous ne voulons ni des uns ni des autres.*

Charles premier fut la victime de cette conduite. Elevé dans les opinions de ſon père ſur la prérogative Royale, il voulut la ſoutenir. Ce jeune Prince qui manquoit également de politique & d'expérience, prenoit pour ſincères toutes les louanges, toutes les flatteries qu'on lui avoit prodiguées au commencement de ſon Règne. Preſſé par des beſoins de tous les genres, ſa première demande au Parlement, ſa première communication avec ſon Peuple, fut pour en obtenir des ſecours. Sous l'apparence de l'amour & du reſpect, la réſolution de la Chambre fut en effet une cruelle ironie; puiſque pour liquider la dette énorme du Règne précédent, & ſubvenir à tous les frais d'une guerre diſpendieuſe entrepriſe à la fois contre la Maiſon d'Autriche, le Roi d'Eſpagne & l'Empereur Ferdinand, on ne lui accorda que cent douze mille

livres ſterling. Il eſt vraiſemblable que le reſſentiment de la Nation contre le Miniſtre favori du Roi fut la cauſe de cette conduite. En effet le Duc de Buckingam s'étoit emparé de ſa confiance & le gouvernoit avec un aſcendant encore plus marqué que celui qu'il avoit exercé ſur la foibleſſe de Jacques. Depuis long-tems d'ailleurs les Parlemens ſe laſſoient d'enrichir les coffres du Monarque des dépouilles de la Nation. Toutes les Chambres des Communes, convoquées depuis quarante ans, s'étoient communiquées tour-à-tour les réflexions & l'humeur que leur donnoit tant d'impôts répétés. Ce premier refus de fournir aux demandes du Souverain, peut donc être regardé comme un effet de la ſituation générale & des murmures du Royaume. Le mariage de Charles avec une Princeſſe de France, & les articles du Traité qu'on ſoupçonnoit de favoriſer les Catholiques, étoient de nouveaux motifs de mécontentement. A toutes ces cauſes s'en joignoit une autre dont l'évidence eſt facile à ſaiſir. La Chambre des Communes étoit, comme tous les autres Corps, gouvernée par un petit nombre de perſonnages animés d'un zèle ardent pour la liberté: ils voyoient à regret le pou-

voir ſans borne que la Couronne exerçoit depuis long-tems; ces patriotes vouloient ſaiſir l'occaſion que leur offroient les beſoins du Roi pour étouffer ſes prérogatives. Il étoit queſtion de choiſir, entre deux partis, celui d'abandonner entièrement les priviléges du Peuple, ou de les mettre à couvert par des barrières plus fermes & plus préciſes que la Conſtitution n'en avoit jamais établi. Des hommes d'un caractère hardi ne furent point en ſuſpens ſur ce choix; ils embraſsèrent généreuſement le parti de la Nation & prirent la réſolution de ne point accorder de ſubſide au Prince indigent, ſans lui arracher quelques conceſſions en faveur de la liberté civile. La fin leur parut bienfaiſante & noble, & chacun trouva régulier de prendre avantage des incidens favorables pour aſſurer la condition des ſujets.

Ces ſentimens qui pouvoient paroître naturels au parti patriotique ne furent aux yeux de Charles qu'une violation de tous ſes droits. Ses magnifiques idées du pouvoir monarchique étoient trop enracinées dans ſon eſprit, pour que cette conduite ne lui parût point l'annonce d'une révolte ouverte; auſſi quoique la peſte qui faiſoit

d'affreux ravages à Londres l'obligeât d'ajourder le Parlement, il l'aſſembla ſubitement à Oxford. Là ſe renouvellèrent ſes tentatives pour obtenir quelques ſubſides; mais pour la première fois depuis long-tems le ton du Monarque fut plus modéré. Ses diſcours furent précédés d'affectueux préambules analogues à ſes beſoins preſſans: par lui-même ou par ſes Miniſtres, il entra dans le détail de ſes alliances, de ſes projets militaires, & les ſecrets de ſon Conſeil ſe dévoilèrent à la Nation. Par un calcul modeſte il prouva que pour toutes ces opérations il ne lui falloit pas moins de quinze cents mille livres ſterling, encore déclara-t-il qu'à peine il lui reſteroit de quoi fournir journellement à ſa ſubſiſtance. Après cet aveu, il s'abaiſſa même juſqu'à l'humiliation des prières. Les Communes furent inexorables, & comme à tous les grands deſſeins il eſt de la foibleſſe humaine de mêler toujours quelque petiteſſe, la Chambre ſe prévalut de la force qu'elle ſe voyoit au moment d'acquérir, pour attaquer Montagus ſur un livre qu'il avoit composé depuis peu, & dans lequel, au grand ſcandale de tous les bons Proteſtans, il ſauvoit des peines éternelles les Catholiques vertueux.

Charles s'apperçut bientôt qu'il n'obtiendroit rien du Parlement. Il rompit l'Assemblée & la congédia sans prorogation. Pour suppléer à ce refus de tous secours, sa ressource fut d'emprunter de ses sujets par des Lettres du Sceau privé. Ce moyen s'épuisa bientôt, il fallut recourir encore à l'assistance d'un nouveau Parlement, & quoique ses besoins le rendissent plus dépendant & l'exposassent de plus en plus aux usurpations des Communes, il se décida néanmoins à tenter encore une fois cet expédient régulier pour se procurer des subsides. Il espétoit que la Chambre nouvellement composée seroit animée d'un esprit différent & plus docile à ses desseins; mais par un accord inoui, la résistance du Parlement fut aussi ferme que si ses Membres n'eussent point été changés, & que les deux Assemblées se fussent tenues sans intervalle. On accorda cependant quelques secours au Roi, mais il fut décidé que le bill qui devoit l'autoriser à les percevoir n'auroit force de loi qu'à la fin de la session; c'étoit sans aucun déguisement déclarer au Souverain que, s'il rejettoit les demandes qu'on se proposoit de lui faire, il devoit s'attendre au refus le plus formel sur les siennes. Charles témoi-

gna ſon mécontentement d'un traitement ſi dur, mais la plus forte des Loix, la néceſſité l'obligea de ſe ſoumettre, & le réduiſit à attendre l'effet de leur réſolution dernière.

Depuis long-tems le Comte de Briſtoll étoit relégué dans ſes terres: ſon titre de Pair du Royaume lui donnoit le droit d'aſſiſter au Parlement: Charles en l'aſſemblant de nouveau, avoit défendu qu'on adreſsât à cet illuſtre exilé ſa lettre de convocation. La Chambre s'offenſa de ce coup d'autorité ; ſur ſes plaintes le Comte reçut publiquement la liberté de paroître, mais un ordre ſecret lui défendit d'en profiter. Briſtoll communiqua cet ordre aux Seigneurs & demanda leurs avis ſur ſa conduite à tenir; il fut décidé qu'aucune Puiſſance ne pouvoit éloigner de l'Aſſemblée de la Nation un de ſes Repréſentans, & malgré la volonté du Roi, Briſtoll reparut & prit ſa place dans la Chambre des Pairs. Pour l'en éloigner, Charles fit intenter contre lui, par ſon Procureur-Général une accuſation de haute trahiſon: Briſtoll ne s'en effraya point ; dénonciateur du Miniſtre favori, il chargea Buckingam du même crime & propoſa contre lui onze chefs d'accuſation. Le Roi

furieux défendit expreſſément de connoître de cette affaire. Il ſe porta juſqu'à la menace, & fit déclarer aux Communes que ſi l'on perſiſtoit à lui refuſer des ſecours, il feroit l'eſſai de quelque nouveau Conſeil. Cette conduite ne fit qu'irriter; il parut néceſſaire tandis que les Communes exiſtoient encore d'aſſurer la Conſtitution par des barrières ſi fortes, que jamais à l'avenir ni Rois, ni Miniſtres n'oſaſſent employer un pareil langage. Charles connut bientôt ceux qui fomentoient cette effervefcence dans les Communes. Deux de ſes Membres les plus entreprenans, Duddley Diggs & Jean Elliot, furent jettés en priſon. A l'inſtant l'Aſſemblée déclara que toutes les affaires feroient interrompues juſqu'à la réparation de leur privilége. Charles motiva ſa violence ſur des expreſſions ſéditieuſes échappées à ces deux citoyens: on vérifia par des informations que ce tort n'étoit point fondé; ils furent élargis, & le Roi ne tira d'autre avantage de ſon entrepriſe que d'avoir aigri les Communes & compromis ſon autorité. Dès qu'un Souverain a mérité de fléchir devant ſes ſujets, il doit s'attendre à reculer ſans ceſſe. Une adreſſe qui, dans ces circonſtances, avoit la force d'un ordre fut à l'inſtant projettée;

on y demandoit que le Duc de Buckingam fût éloigné de la perſonne & des conſeils du Monarque.

Charles ſentit facilement tout le danger de cette demande ; & loin de donner un pareil ſujet de triomphe à ſes ennemis & de découragement à ſes ſerviteurs, il ſe décida de lui-même à rompre de nouveau le Parlement. La Chambre des Pairs députa vers le Roi pour lui demander que la ſeſſion fût continuée : *pas un moment de plus*, répliqua-t-il ; & l'Aſſemblée fut congédiée. Alors circulèrent avec profuſion des écrits de tous les genres pour attaquer & juſtifier réciproquement la conduite du Souverain & du Parlement. Cette guerre de plume fournit aux Partiſans des deux cauſes un ample ſujet d'apologie & d'inculpation. Comme l'autorité ſans limites n'eſt jamais un droit, elle ne peut rien gagner à la diſcuſſion. Les hommes élevés au-deſſus de leurs ſemblables, & qui s'en intitulent les maîtres par la grace de Dieu, doivent, pour ſoutenir ce titre, s'environner de qualités éclatantes qui éblouiſſent la multitude & détournent ſon ſouvenir du premier contrat entre le Prince & les ſujets ; mais quand les yeux moins abuſés ne voient qu'oppreſſion & foibleſſe, la moindre clarté

devient un coup de lumière ; la dignité d'homme se réveille, elle invoque la nécessité de ce premier contrat, elle en recherche la minute perdue, en retrouve toutes les clauses dans l'Histoire, où la raison & la force les font valoir.

Dans cette position, pour suppléer le Parlement supprimé, & se procurer des secours avec une apparence de régularité, Charles établit un fantôme de Tribunal plus souple & plus docile à ses volontés. Cette commission n'osa point ordonner d'impôts, mais autorisa de nouveaux emprunts. D'abord, on les sollicita comme un témoignage de bienveillance & d'attachement pour le Prince; mais le succès ne répondant point à l'attente, le Roi finit par exiger, & chacun fut sommé de fournir la somme précise qu'il auroit payée, si le Parlement eût accordé quatre subsides. Les Anglicans prêchoient en faveur de l'emprunt, les Puritains excitoient à la révolte. Un mécontentement général soulevoit tout le Royaume. Le prêt imposé ne se payoit point. Les plus ardents à le refuser, furent traînés en prison; cinq d'entr'eux eurent assez de courage pour entreprendre à leurs frais & périls la défense des libertés publiques, & demandèrent leur

élargiſſement, non comme une grace, mais comme une juſtice qui leur appartenoit par les loix de leur Patrie. Les droits de tout homme à la liberté devinrent alors une queſtion nationale, & l'Angleterre fut attentive au ſuccès de cette cauſe, plus importante pour elle que l'évènement de pluſieurs batailles. On craignit la vertu du Chevalier Raudolph-Crew : ſa place lui fut enlevée, & l'opinion flétriſſante que l'on éut de Nicolas Hyde, le fit nommer ſon ſucceſſeur. Il juſtifia l'attente de la Cour, & la liberté ne fut point rendue aux priſonniers patriotes. Des vexations de tous les genres s'exerçoient dans toutes les parties du royaume; les uns étoient enlevés pour la flotte, les autres forcés de céder leurs demeures à des ſoldats ſans diſcipline, dont le défaut de paie faiſoit tolérer par leurs chefs tous les excès & tous les outrages.

Mais la violence de ces moyens ne pouvoit produire que des ſecours éphémères. Le Roi ſe vit forcé d'en revenir aux formes uſitées, & de raſſembler un nouveau Parlement. On concerta que Buckingam auroit l'air de propoſer ſa nouvelle convocation; il s'attendoit qu'après s'être fait un mérite de cette nature, toutes ſes fautes ſeroient

pardonnées. Mais le même efprit parut de même inaltérable dans tous les Membres du nouveau Parlement. Plufieurs avoient fouffert de la conduite arbitraire de la Cour; cependant ils commencèrent la Seffion avec modération & décence. Après un difcours mêlé de menaces & de douceur, le Roi fit exprimer fes intentions par le Lord Garde du grand Sceau. Ce Miniftre ne craignit point de mentir à la Nation affemblée, en l'affurant que Charles avoit choifi la voie Parlementaire, non comme la feule qui lui reftât, mais comme la plus convenable. *Ce n'eft point*, ajouta-t-il, *parce qu'il n'en refte point d'autre à votre Souverain, mais parce que c'eft celle qui s'accorde le mieux avec fa bonté naturelle & le bien de fes fujets. Si par malheur elle étoit rejettée, la néceffité & l'épée de l'ennemi en peuvent ouvrir d'autres. Souvenez-vous de l'avertiffement de Sa Majefté; je vous le dis, fouvenez-vous-en.*

Ce difcours n'étoit point équivoque; les Communes fentirent aifément que non-feulement le Roi n'attendoit qu'un prétexte pour rompre l'Affemblée, mais encore pour violer, en fon abfence, toutes les formes de la Conftitution. L'habileté de ceux qui gouvernoient la Chambre, la détermina donc judicieufement à cacher, fous des expref-

ſions modérées, les réſolutions vigoureuſes qu'ils ſe propoſoient de prendre; cependant la décence qu'ils s'étoient preſcrite, n'empêcha pas quelques Membres d'expoſer, d'une manière énergique, les ſouffrances de la Nation. Le diſcours du Chevalier Seymour fit le plus d'impreſſion.

» Cette Aſſemblée, dit-il, eſt le grand » Conſeil du Royaume; nous ſommes ici » Députés par le Peuple pour le délivrer de » ſes ſouffrances : la flatterie, comme la » crainte, ôte le jugement; j'éviterai l'une » & l'autre. Comment parlerons-nous de » donner avant de ſavoir s'il nous reſte » quelque choſe? Et ſi le Roi peut ſe laiſſer » perſuader de prendre ce qu'il veut, qu'eſt-il » beſoin de lui donner? Ce n'eſt pas être » bons ſujets, c'eſt être eſclaves que de » laiſſer envahir ſon bien contre ſa volonté, » & ravir ſa liberté contre les loix. Les Ro- » mains accordoient un jour à leurs eſclaves, » où, ſans réſerve, ils pouvoient exprimer » ce qui les affligeoit; n'aurions-nous, » comme ces eſclaves, obtenu que pour un » jour la liberté de parler? nous pouvons » vivre chargés de plus d'impoſitions que » nous n'en ſupportons à préſent, mais nous » voir privés de la liberté, cette ame unique

» de la vie, sans secours du côté de la loi, » c'est n'avoir dans ce monde aucune pro- » priété. Une Monarchie libre dont tous les » sujets seroient esclaves, est une manifeste » contradiction ; il vaudroit mieux que la vie » fût abandonnée à la volonté arbitraire du » Prince ; en priver un Particulier qui n'est » point condamné par des voies légales, est » un acte de tyrannie si farouche, qu'on doit » peu le redouter, même du Prince le plus » féroce. Confisquer la fortune d'un sujet jet- » teroit sur le Monarque une tache si noire » d'avarice & de rapacité, qu'on en voit » peu d'exemples dans les Gouvernemens ci- » vilisés. Mais l'emprisonnement n'est pas » une usurpation moins redoutable, & plus » on se l'a permet aisément, plus il faut » songer à mettre un puissant obstacle à ce » facile instrument d'oppression «.

De leur côté, les Partisans de la Cour ne laissoient pas que d'appuyer, par des raisonnemens solides, cette violente prérogative; » dans tous les corps politiques, disoient-ils, » il s'élève des factions & des mécontente- » mens qui en sont comme les maladies ; & » pendant la durée de ces désordres, c'est » uniquement par le salutaire exercice du » pouvoir à discrétion que les révoltes &

» les guerres civiles peuvent être prévenues.
» Borner ce pouvoir, c'eſt détruire la Mo-
» narchie; l'abroger entièrement, c'eſt atta-
» quer la ſûreté publique. La Société hu-
» maine ſeroit beaucoup moins ſûre ſans
» Gouvernement que ſans liberté «. L'Avocat du Roi Ashley fut le plus intrépide ſoutien de ces maximes; ſon aſſertion fut ſi mal reçue par la Chambre des Pairs, qu'il fut incontinent traîné en priſon, & n'en ſortit qu'après s'être rétracté. Mais ces diſcuſſions ne donnèrent que plus d'énergie au ſentiment dont la Chambre étoit animée. Leur demande n'étant que la confirmation de leur ancien privilége, l'acte qui contenoit leurs prétentions à cet égard, fut préſenté ſous le nom de pétition de droit. La Chambre des Pairs, plus favorable aux intérêts du Prince, eſſaya de propoſer un plan de pétition plus modéré. Il relatoit ſimplement les anciennes loix du Royaume, & les modifioit même en accordant au Roi, pour la ſûreté de ſa Perſonne ou la tranquillité du Gouvernement, le droit d'empriſonner celui qui menaceroit l'un ou l'autre. Abbot, Archevêque de Cantorbery, fut chargé de recommander aux Communes ce plan conciliateur de pétition; mais ce Prélat avoit des ſentimens trop vigoureux

goureux & trop Patriotes pour mettre beaucoup de chaleur dans ses instances; aussi la Chambre, sans égard pour elles, sollicita sans retard, par une pétition du ton le plus ferme, le rétablissement de ses droits & de sa liberté.

Les conséquences de ces opérations frappèrent aisément le Monarque; il se flatta de les prévenir en donnant sa parole Royale de protéger la liberté individuelle; mais la Chambre vouloit une loi. *Nous avons*, répondit-elle, *la plus grande confiance dans la bonté du Roi, mais nous avons l'ambition de desirer que cette bonté subsiste pour notre postérité. Les loix ont été publiquement violées par les Ministres, & la Nation ne peut être satisfaite que par une réparation publique.*

Charles tenta par un nouveau message de faire changer la résolution des Communes. Il les assura de nouveau de l'exécution de la grande Charte, & promit en termes vagues de rentrer dans la route de ses Prédécesseurs; mais on trouva que leurs pouvoirs étoient déja trop étendus, & que le moment de les restraindre étoit arrivé. Plus allarmé que jamais de cette pétition qui tendoit à le dépouiller, Charles écrivit aux Pairs dans l'espoir de s'en faire un appui. Il les assura

qu'il ne feroit mettre en priſon aucun Citoyen, que lorſque cette précaution ſeroit jugée néceſſaire à la ſûreté du Prince & du Peuple. Toutes ces promeſſes furent inutiles; envain les Pairs devenus cautions de la Sanction du Roi, voulurent affoiblir la pétition, en y faiſant ajouter qu'elle ne porteroit aucune atteinte au pouvoir ſuprême: tout le danger de cette clauſe fut aiſément ſenti par les chefs populaires, & d'un concert unanime elle fut rejettée. La pétition paſſa dans ſon entier aux Communes, & fut envoyée à la Chambre haute. Les Pairs, dont le vœu ſecret étoit pour une Conſtitution, ſe hâtèrent de l'aſſurer par un acquieſcement complet. Il ne manquoit plus que le conſentement du Roi, il ſe rendit à la Chambre des Pairs, y fit appeler les Communes, & ſe fit lire la pétition. Il falloit céder de bonne grace ou la rejetter courageuſement; il eſſaya de les tromper par une réponſe ambigüe & vague : elle ne fit qu'irriter les Communes qui ſe retirèrent. Leur vengeance tomba ſans réſerve ſur le Miniſtre du Roi; à l'inſtant on s'occupa de la cenſure de Buckingam. Envain le Roi leur fit déclarer de nouveau qu'il deſiroit qu'on ne s'occupât point des affaires de ſon Gouvernement & de ſes Miniſtres : on pourſuivit

ſans égard les informations. Charles crut les arrêter en donnant ſatisfaction aux deux Chambres ſur la pétition de droit, & ſe hâta de la ratifier. Mais ce premier pas franchi, les Communes ſe montrèrent peu ſatisfaites de cette conceſſion ; elles attaquèrent les revenus particuliers de la Couronne, & déclarèrent Buckingam ennemi du Royaume. Il ne le fut pas long-temps. Un coup de poignard prévint le jugement qu'on lui préparoit. Immobile auprès de ſa victime, & ſans être effrayé des ſatellites qui l'environnoient, Felton, les bras ouverts & l'œil ſerein, offrit ſa poitrine aux épées qui le menaçoient. *Oui*, dit-il, *c'eſt moi qui l'ai frappé. Ma réſolution eſt partie de ma conſcience, & mon chapeau, s'il ſe retrouve, en expliquera les motifs.* En effet lorſqu'on le rapporta, on apperçut dans le fond un papier qu'il y avoit couſu. On crut y lire le nom de ſes complices, on n'y trouva que la déclaration des Communes ; elle ſeule avoit armé ſon bras. Charles employa les plus vives inſtances pour que la queſtion arrachât le ſecret de l'aſſaſſin ; mais les Juges déclarèrent que les loix du pays ne ſouffroient point cet horrible uſage.

Rebuté dans toutes ſes demandes, Charles voyoit avec impatience que la ſuite infaillible

de ces rigueurs, de ces débats, de ces réductions, feroit pour lui de tomber dans l'entière dépendance du Parlement, & de devenir un Magiftrat d'une efpèce différente de fes Prédécefseurs. Etre dégradé du rang fuprême à celui d'efclave de fes fujets, lui fembloit la dernière des indignités, & rien à fes yeux ne pouvoit égaler l'humiliation d'un pareil Etat que la baffeffe de s'y foumettre. Le meilleur des Princes, quand on a révolté fon caractère, fe livre bientôt à la violence la plus outrée; Charles, quoiqu'à regret, fe vit forcé d'en faire fa reffource. Des taxes arbitraires, des monopoles de toute efpèce furent établis. Un Tribunal vendu publiquement à la Cour, & connu fous le nom de Chambre étoilée, impofoit des peines flétriffantes & des amendes ruineufes. Le coufin de Crumwell, Williams même, n'en fut point exempt. Des priviléges exclufifs devinrent l'objet d'un trafic infâme; tous les genres de commerce furent foumis à ces entraves. Fortune, perfonne, on viola toutes les propriétés, & la diffolution du Parlement fuivit enfin ce défordre général.

Tandis qu'une fureur de liberté foulevoit l'Angleterre dans toutes fes parties, le fanatifme de la Religion livroit l'Ecoffe à de pa-

reilles secousses. Charles, qui, depuis la mort de Buckingam, ne suivoit aucune impulsion étrangère, s'abandonna dans cette crise aux conseils emportés de Land, nouvel Archevêque de Cantorbery. Cet homme impérieux & turbulent vouloit établir un même despotisme dans le Gouvernement & dans l'Eglise. Fier de ses dignités, il poursuivoit avec acharnement les Puritains qui cherchoient à l'en dépouiller. Sans vouloir que l'Angleterre fût soumise au Siége de Rome, il aspiroit à devenir Patriarche des trois Royaumes. L'établissement de l'Episcopat en Ecosse étoit un acheminement à ce but. Ce fut donc à son instigation que Charles s'embarqua dans des mesures violentes pour y faire adopter cette dignité qu'on y regardoit comme un reste de Papisme ou d'idolâtrie. Ces deux mots avoient alors le même sens auprès d'un Peuple qui croyoit avoir seul reçu du ciel la Religion dans toute sa pureté. La nouvelle liturgie, quoiqu'analogue en partie à celle d'Angleterre & à la Jurisdiction Ecclésiastique ranimèrent le fanatisme en Ecosse. Les Presbytériens accoururent de toute part à Edimbourg; soutenus par la Noblesse jalouse des Evêques, & bientôt par la multitude ils se trouvèrent

en force pour s'oppofer à l'innovation.

Charles au lieu de fe défifter eut l'imprudence de foutenir fon entreprife. La haute Nobleffe, celle du fecond Ordre, les Eccléfiaftiques & les Bourgeois formèrent quatre confeils de mécontens qui s'arrogèrent la puiffance Souveraine. Tous s'engagèrent fous ferment à refter unis pour leur défenfe mutuelle contre les innovations Religieufes & les autorités de toute efpèce. L'acte qui les lia plus terrible que tous les decrets de l'Inquifition Efpagnole, fut nommé le *Covenant.*

Cette révolte d'abord affez lente devint infenfiblement plus rapide. On eut recours aux négociations. Crumwell y fut employé par les foins de l'Evêque de Lincoln, & l'on vit cet homme qui, depuis s'éleva fi vivement contre l'Epifcopat traiter en Ecoffe pour le foutenir. Son zèle & fes talens échouèrent contre les farouches Puritains; le feu de la révolte redoubla d'activité, les revenus du Roi furent faifis, on s'empara des châteaux & des fortereffes qui lui appartenoient. Irrité de ces attentats, Charles recourut aux armes, mais fon caractère foible & fenfible lui fit redouter de répandre le fang de fes fujets. Il s'arrêta fur les

frontières. Les Ecossois allarmés & sans défense le trompèrent par un traité dont Crumwell avertit le Roi de se défier. En vain il lui répéta qu'on ne cherchoit qu'à temporiser jusqu'à ce qu'il eût licencié ses troupes, Charles eut l'imprudence de négliger ce conseil; il en reconnut la sagesse, mais trop tard. *Votre cousin Crumwell avoit raison*, disoit-il à l'Evêque de Lincoln, *nous n'avons pas su profiter de son avis, & nous avons suivi malheureusement celui de gens bien moins éclairés.*

Pour combattre un Peuple fanatique qui se croyoit saintement armé par la Religion, Charles avoit besoin de subsides. Après un intervalle inoui de onze ans consumés en vaines querelles & sans cesse marquées par d'inutiles essais de son pouvoir, celui du Parlement fut encore invoqué. Mais ce Corps fidèle à ses principes voulant profiter de la conjoncture pour abattre entièrement les prérogatives de la Couronne, refusa tout secours & désapprouva la guerre d'Ecosse. La soutenir étoit se forger des chaînes à lui-même; il prévoyoit que ce Royaume une fois soumis trouveroit une vengeance prompte en s'unissant au Roi pour soumettre à son tour l'Angleterre. Charles ne pou-

vant rien obtenir ſuivit ſa route accoutumée: il caſſa le Parlement & tenta de lever des troupes; mais elles s'aſſembloient lentement. L'armée n'étoit pas encore en état de marcher, que les Ecoſſois mieux dirigés s'étoient avancés ſur les frontières, & pour mettre les Anglois dans leur parti, ils ſommèrent Charles après leur premier ſuccès de prendre l'avis de la Nation.

Au milieu de ces troubles, au lieu d'aſſiſter le Roi de leurs conſeils, Land & Williams s'avisèrent de renouveller la querelle antique ſur la Primatie entre le Siége d'York & de Cantorbéri. Ces prétentions ridicules ne firent qu'ajouter aux embarras de leur Maître, & le priver des ſervices des deux Prélats qui, négligeant tous leurs devoirs, ne s'occupoient plus qu'à ſe nuire.

Land jouiſſoit d'une faveur plus décidée; inſtruit de l'attachement de ſon rival pour ſon couſin & des avantages que lui procuroient ſes lumières, il chercha, pour le mortifier, à le priver de ſes ſecours, & le rendit ſuſpect au Roi en lui prêtant des opinions également contraires à ſon pouvoir & à l'Egliſe établie. Crumwell qui jusqu'alors avoit utilement ſervi la cauſe de l'Epiſco-

pat dont il faifoit la fienne, fut la victime de ces divifions & fe vit expulfé de la Cour comme un Puritain. On fent combien il dut être fenfible à cette injuftice; elle feule fut la fource de cette haîne ouverte & active qu'il voua aux Evêques, & de la profcription dans laquelle il enveloppa depuis leur ordre entier.

Son premier foin, après fa retraite, fut de fe venger par des fatyres contre le Gouvernement en général & contre l'Archevêque Land en particulier: fes écrits pleins de force & d'acrimonie l'accufoient de tous les défordres. Leurs inculpations amenèrent tous les efprits à un foulèvement général contre ce Prélat, & contribuèrent enfin à le conduire fur l'échafaud.

Renonçant pour toujours à fes projets de fortune, Crumwell n'afpira plus qu'au moyen de fatisfaire fa haîne contre la Cour & contre tous ceux qui gouvernoient. L'auftérité qu'il avoit affichée jufqu'alors & fous laquelle il continuoit à s'envelopper, ne manqua point fon but; elle parut aux yeux des Puritains un titre puiffant en fa faveur, & cette fecte farouche crut, en l'adoptant, avoir acquis un profélite utile & zèlé: elle s'empreffa de le faire élire pour le Parle-

ment que le Roi ſe vit forcé d'aſſembler par la demande impérieuſe de ſes ſujets ; l'ouverture en étoit fixée au mois de Novembre 1640. Aſſailli par les clameurs de l'armée d'Ecoſſe & celles du nouveau Parlement dont les troupes encourageoient l'audace, Charles ſe trouva ſans puiſſance entre ces deux corps d'ennemis, & dans l'impoſſibilité cette fois de caſſer ce Tribunal dans lequel il s'étoit lui-même donné des Juges.

Ce Parlement commença par recevoir les plaintes qui lui furent adreſſées de toute part, & ſe propoſant de réformer le Gouvernement, il fit arrêter le Comte de Strafford, Vice-Roi d'Irlande, & principal Miniſtre de Charles. Land, ſous le poids d'un pareil decret, fut en même-tems relégué dans la Tour. Cette Cour ſuprême rechercha la conduite des Gouverneurs, de leurs Lieutenants, enveloppa dans diverſes accuſations un grand nombre d'Officiers & priva le Roi de ſon armée, en le réduiſant à l'impoſſibilité de la payer. Elle alla plus loin, elle ſoudoya les troupes d'Ecoſſe, les retint à ſon ſervice, caſſa la Chambre Etoilée, la haute Commiſſion Eccléſiaſtique, ſupprima les taxes impoſées par le Monarque,

& tout ce qu'elle jugea contraire à la liberté de la Nation.

Ce fut dans ces féances orageufes & fi terribles pour l'autorité, que Crumwell développa pour la première fois fon humeur & fa haîne contre les Miniftres du Roi & contre ce Prince qui les avoit écoutés. C'eft là qu'il avança *que pour procurer une paix durable à tous les Royaumes de la Terre, il falloit en réduire les Souverains à l'état où les Vénitiens avoient mis leur Doge, & ne leur laiffer comme eux que le manteau Royal.* La conduite des deux Chambres parut fondée fur cette maxime. Elles déclarèrent qu'elles ne pourroient être féparées fans leur approbation, & que tous les trois ans elles feroient convoquées.

Charles toujours entreprenant quand la prudence exigeoit de la foupleffe, mais toujours foible quand il falloit montrer de la vigueur, ratifia tout & ne fit qu'exciter l'audace. Ses tardives complaifances ne fauvèrent point l'infortuné Strafford. Les Communes acharnées à fa perte l'ordonnèrent par un Arrêt, & fon malheureux Maître fe vit forcé d'y foufcrire. Son cœur, il eft vrai, fe refufa long-tems à cet acte d'injuftice ; long-tems il combattit & repouffa tous les avis qui le preffoient de céder à la né-

ceſſité. *Ne vous y trompez pas*, diſoit-il, *cette horrible lâcheté ne fera que les rendre plus inſolens. Si je leur abandonne cette tête, celles de mes amis, la mienne même ſeront-elles en ſûreté?* Mais un Peuple furieux ſe répandoit autour du Palais. Des clameurs, des menaces même ſe mêloient aux cris répétés de *juſtice, juſtice.* La Reine effrayée étoit en larmes, & dans ſa terreur elle preſſoit le Roi de ſe rendre au vœu marqué de ſa Nation. Le ſeul Evêque de Londres, Juxon, invoquoit la conſcience du Monarque & l'encourageoit à rejetter un bill qu'il n'approuvoit pas. Plus de trois heures s'écoulèrent dans ces conteſtations déchirantes. Elles finirent à la réception d'une lettre de Strafford, il y prioit ſon Souverain *de ſouffrir qu'il fût la victime de la Patrie, & que ſon ſang devînt le prix de la paix. Il eſt plus généreux que nous*, s'écria le Prince attendri, *eh bien, cédons à la fureur du Peuple, mais j'en atteſte ce Dieu qui nous jugera tous, il voit ma douleur & mon innocence.*

Le Roi ſigna la Sentence du Miniſtre qu'il aimoit, & l'on peut dire que dans ce moment il ſigna lui-même l'Arrêt de ſon propre ſupplice.

Malgré ce conſentement arraché, Charles s'obſtina dans ſes efforts pour en détruire

l'effet. Il envoya ſon fils à ce Tribunal de ſang & ſollicita par ſa bouche un retard du moins à l'exécution de l'Arrêt. Le jeune Prince ne rapporta que des refus. Sa démarche même hâta le coup qu'on vouloit porter. On n'oſa point cependant le frapper en public, & cette ſcène tragique ſe termina dans l'intérieur de la Tour. Six Députés de la Chambre des Pairs & quatre des Communes y aſſiſtèrent comme témoins. Crumwell fut un de ces derniers; il n'avoit pas oublié dans quelles expreſſions défavorables Strafford s'étoit jadis exprimé ſur ſon compte, & ſa vengeance perſonnelle s'allia ſans doute avec joie à celle de la Nation.

Dépouillé chaque jour en Angleterre de quelque portion de ſon autorité, Charles ſe rendit en Ecoſſe; mais le temps du reſpect étoit paſſé. Il y reçut tellement la loi, qu'il fut obligé de reconnoître & d'accepter le *Covenant*. Plus libre encore en ſon abſence, le Parlement d'Angleterre ſe hâta de licencier les troupes des deux Royaumes. Il craignoit avec raiſon l'émotion ſubite que produiroit ſur le cœur des ſoldats la préſence de leur maître, s'il ſe décidoit à les viſiter dans leur camp. Le bruit avoit couru que ce moyen, toujours ſûr, étoit celui qu'il devoit tenter,

& qu'il ſe propoſoit, pour affermir ſon parti, d'appeller auprès de lui des troupes étrangères. Cette nouvelle, en aigriſſant ſes anciens ennemis, ne manqua pas d'en augmenter le nombre.

Il étoit encore en Ecoſſe lorſqu'on apprit le ſoulèvement de l'Irlande. La haine antique des peuples de cette Iſle contre les Anglois n'étoit pas éteinte; ils portoient le joug avec impatience; encouragés par la conduite de leurs voiſins, ils crurent qu'à leur exemple il ſuffiſoit d'oſer pour réuſſir. Les troubles de l'Angleterre les raſſuroient aſſez ſur la crainte d'une vengeance prompte : un plus puiſſant motif les animoit encore; la Religion Catholique leur ſembloit menacée s'ils devenoient ſujets d'un Parlement où dominoient les Puritains; ce moment leur parut marqué pour s'en délivrer à jamais. La conſpiration conduite avec le plus grand ſecret, fut exécutée avec une barbarie qui ne peut ſe trouver que dans une Nation à-la-fois ſauvage & fanatique. Le maſſacre des Anglois paſſa quarante mille : on ne ſe contentoit point de les égorger, la Religion, toujours féroce lorſqu'elle n'eſt pas éclairée, faiſoit inventer les tortures les plus cruelles. Qui ne frémiroit au récit d'aſſaſſinats médités par les ſujets

d'un même Prince, exécutés au nom d'un même Dieu, & conçus au ſein de la Religion la plus ſainte & la plus amie de la paix! qui croiroit qu'après les remords qu'excita la St. Barthélemi, la même atrocité dût ſe renouveller avec plus de fureur! Voilà pourtant où la ſeule différence de culte a pu conduire les hommes. Que d'horreurs une cauſe ſi ſainte n'a-t-elle pas enfantées! Elle ſeule encore, elle ſeule inſpira cette conſpiration des poudres qu'un ſentiment de pitié particulière fit avorter (1). Il fallut qu'un mouvement de ſenſibilité pour un ami, que l'effroi de ſa mort l'emportaſſent dans le cœur d'un monſtre qui méditoit religieuſement la perte de ſon Roi & d'une partie de la Nation.

Tel étoit le ſort du foible & malheureux Charles. On l'accuſa d'avoir été l'auteur des maſſacres d'Irlande, d'en méditer de pareils en Angleterre, & d'employer la main des

---

(1) Des fanatiques avoient pratiqué une mine ſous la Salle où le Parlement & le Roi devoient ſe réunir. La veille du jour marqué pour ſon exploſion, le Lord Montaigli reçut une lettre d'un inconnu qui le ſupplioit, comme ſon ami, de s'abſenter de Londres, & de ne pas aſſiſter à la ſéance où le crime devoit ſe conſommer.

Catholiques pour exterminer les Proteftans. Chaque jour enfantoit contre ce Prince des inculpations dénuées de vraifemblance. Les Communes s'offensèrent d'abord de la garde établie pour leur fûreté. Bientôt elles prétendirent en avoir une à leurs ordres, & fous le prétexte des périls imaginaires dont elles fe difoient menacées, des armes furent apportées dans leur Chambre. La puiffance royale touchoit à fon terme. Si l'on n'avoit voulu que lui prefcrire des limites, le moment étoït arrivé, mais l'intérêt des chefs de ces troubles étoit de les perpétuer. Des fatyres contre le Roi fe répandirent avec profufion. Crumwell fe diftingua dans ce genre d'attaque: il écrivit en fecret contre les deux partis pour les mieux animer & les divifer plus fûrement. L'intention de tous ces pamphlets étoit, en échauffant les efprits, de conduire les Citoyens aux armes. De tous côtés on fit des offres de fecours & de fervices aux Communes, qu'on regardoit comme l'égide de la Nation. De retour à Londres, Charles ne s'y trouva plus en fûreté; infulté de toute part, il fe vit contraint de s'en éloigner. Tous les Ordres, toutes les claffes de Citoyens, les plus nobles & les moins élevés, proposèrent de s'armer. La Bourgeoifie, qui l'étoit déja pour veiller

veiller au repos public, offrit à l'indépendance une ressource préparée depuis long-temps. Les mendians réclamèrent dans une adresse l'honneur d'exposer & leurs bras & leur vie. Les femmes même, dans la terreur que leur inspiroient les Papistes & les Evêques, signèrent une requête où elles prétendoient avoir le même droit que les hommes à manifester leur sensibilité.

Charles, au milieu de cette frénésie générale, avoit conservé quelques partisans; il se hâta de les rassembler pour en imposer aux factieux, & de s'approcher de Hull dans l'espérance de s'emparer des armes qui s'y trouvoient en dépôt; mais le Chevalier Hotham, que le Parlement avoit nommé Commandant de cette Ville, en ferma soigneusement les portes. En vain, on le somma de les ouvrir; il s'arma de la plus ferme résistance, monta sur les remparts, & conservant encore l'apparence du plus profond respect, ce fut à genoux qu'il demanda pardon à son maître de lui désobéir.

Le Roi mit le siége devant cette place. Le Parlement qui s'étoit assuré d'une armée en donna le commandement à Robert d'Evreux, Vicomte de Herefort, plus connu depuis sous le nom de Comte d'Essex. Au

premier bruit des armes, Crumwell qui n'avoit fait que deux campagnes en Hollande & à l'Isle de Rhé, sentit à quarante ans revivre son ardeur guerrière; se flattant d'arriver par cette voie à la fortune qu'il ambitionnoit, & que l'Eglise ne lui faisoit plus espérer, il fut un des premiers à demander du service. On craignoit pour la ville de Hull; Crumwell proposa de s'y introduire, & persuadé que le succès favorise l'audace, il sollicita du Parlement la permission d'exécuter son dessein. A peine approuvé, il choisit douze cavaliers, part, traverse le camp des assiégeans, & arrive dans la Ville avec sa troupe au moment où l'on songeoit à capituler. Il parle au nom du ciel, promet son assistance, annonce de prochains renforts, & ranime tous les esprirs. La confiance renaît, il la soutient par des actions d'éclat, fait des sorties, nettoye la tranchée, son courage enfin est secondé par tant de bonheur, qu'il fait lever le siége, & toute la garnison écrit au Parlement que c'est à Crumwell seul qu'on doit le salut de la Place.

Ce brillant succès l'éleva sans passer par d'autre grade à celui de Colonel. Le premier de ses soins fut de s'entourer de soldats

robuſtes & d'une valeur inébranlable. L'union, la régularité qui les diſtinguoient, leurs cheveux courts, leurs petits collets, leur coſtume biſarre, tout en eux offroit un mélange ſi particulier d'eſprit monaſtique & militaire, que, de la couleur de leur habit, on ne leur donna plus que le nom de *Freres-Rouges ;* pour les éprouver, Crumwell en choiſit un petit nombre dont il étoit ſûr, il les mit en embuſcade & leur commanda, quand il feroit la revue de ſa troupe, de tomber ſur elle en ſonnant la charge, comme s'ils étoient du parti du Roi. Cette ruſe eut le ſuccès qu'il s'étoit promis, & l'éclaira ſur le choix des hommes qui devoient ſeconder ſes entrepriſes. Vingt de ſes cavaliers s'enfuirent & furent caſſés ſur le champ. Les autres immobiles juſtifièrent l'idée que leur chef en avoit conçue, & que jamais ils ne démentirent. On dit que Charles, en liſant le nom de Crumwell parmi ceux des révoltés, ne put s'empêcher de s'écrier alors, *je crains bien que cet homme qui m'a toujours déplu ſous l'habit de Prêtre, ne me devienne funeſte à préſent qu'il eſt ſoldat.*

Ce Prince crut effrayer le Parlement & diſſiper ſon parti, en répandant une proclamation qui déclaroit traîtres à la patrie le

Comte d'Effex & fes adhérans. Il attendoit le plus grand effet de cet acte, & chargea le Schérif d'Herefort de fa publication; mais pour la prévenir, Crumwell fe faifit du Schérif, & l'amena prifonnier à Londres. Le Parlement, fenfible à ce fervice, arrêta qu'il en feroit remercié publiquement.

La guerre cependant fe continuoit avec vivacité : les fuccès étoient partagés, mais Charles profitoit mal des fiens, & l'avantage que donnoient contre lui fes fautes n'échappoit point au Parlement : ce corps avoit d'ailleurs plus de moyens pour fe procurer de l'argent & par lui des hommes; parmi les reffources qu'il employoit, il s'en trouvoit de ridicules, mais qui rempliffoient également fon but. Il prefcrivit un jeûne général, & força chaque famille à porter au tréfor la valeur du repas qu'elle fe retranchoit.

De pareils fecours furent bientôt épuifés; on réclama ceux des Ecoffois qui, fiers d'avoir établi chez eux le puritanifme, & jaloux de l'introduire en Angleterre, venoient, fans l'aveu du Roi, de former un Parlement à Edimbourg. Quoique ce Tribunal eût recherché l'alliance de celui de Londres, fes fecours n'arrivoient qu'avec lenteur : Crumwell jugea cet inftant favorable à fa ven-

geance; il fit entendre & prouva que l'unique moyen de s'aſſurer la bienveillance des Ecoſſois, & de hâter la marche de leurs troupes, étoit de leur immoler Laud qui les avoit irrités par ſon acharnement à les ſoumettre à l'Epiſcopat. Ce ſacrifice fut réſolu; Crumwell en conduiſit & en preſſa l'exécution. Sa haine fut ſatisfaite en voyant expirer ſous la main du bourreau celui qui, jadis, l'avoit expulſé de la Cour.

Cependant la Reine, réfugiée en Hollande, employoit tous ſes efforts pour ménager l'appui de la France à ſon époux; elle avoit enfin obtenu que l'on nommât le Comte d'Harcourt Ambaſſadeur en Angleterre; il y vint, mais l'inſtruction ſecrette qu'il reçut du Cardinal de Mazarin étoit ſans doute, comme s'expriment les Hiſtoriens du tems, *d'envenimer la playe au lieu de la guérir.* Sa conduite auprès du Parlement parut combinée pour n'en rien obtenir, & Charles fut le ſeul qui put s'y tromper. Crumwell au premier coup-d'œil pénétra l'intention de cette démarche; l'évènement ſervit encore à la déceler; une foule de jeunes gens des premiers noms de France avide de gloire & de dangers avoit ſuivi l'Ambaſſade; tous volèrent à l'armée du

Roi la veille même d'une action: cette troupe impétueuse & guerrière se conduisit avec tant de courage qu'elle décida le succès de la journée, & la mort du jeune Lavieuville fut une preuve de plus qui motiva les plaintes du Général Parlementaire. Un désaveu de l'Ambassadeur lui servit d'excuse, mais son voyage n'en fut pas moins inutile.

Malgré sa réputation, le Comte d'Essex n'obtint presque toujours que des disgraces; elles effrayèrent le Parlement & le décidèrent à lui ôter le commandement de ses troupes. Le Comte de Menchester, son Lieutenant-Général, lui succéda. Crumwell ne pouvoit prétendre encore à cette place importante. Quoiqu'éloigné des premiers grades, ses talens & ses services l'y conduisoient successivement, & l'espoir d'arriver au Généralat suprême commençoit seulement à flatter son ambition. Il fut chargé par les Communes d'aller châtier les Universités de Cambridge & d'Oxford. La première avoit sacrifié son argenterie pour les besoins du Roi. La seconde n'avoit pas craint de lui servir de retraite. Toutes les voix se réunirent pour accorder cette commission à Crumwell; ceux qui désiroient qu'on mé-

nageât ces asyles des Sciences, pensèrent qu'é- levé dans leur sein, il garderoit la mémoire de ce bienfait. Les autres comptèrent sur la sévérité dont il avoit donné tant de preuves, & la confiance de ces derniers ne fut point trahie. Il fit piller ces deux Villes; les Ecoles & les Eglises de Cambridge lui servirent d'écuries, & ses soldats changèrent en housses de chevaux les ornemens de sa Sacristie. Un grand nombre des plus graves Professeurs furent frappés de bâtons sous ses yeux, & lorsqu'on venoit s'en plaindre, il vantoit la modération du Parlement qui ne demandoit pas le sang, mais la conversion du pécheur. Nouvel Omar, il ajouta dans Oxford aux pertes d'Alexandrie. Les Manuscrits dont l'Archevêque de Cantorbéry avoit enrichi la Bibliothèque de cette Université furent brûlés par ses ordres, & ses soldats en les livrant aux flammes, crioient avec fureur qu'ils réduisoient le Papisme en cendres.

Ce fut dans cetre expédition qu'il alla visiter son oncle & son parrain sir Olivier Crumwell, établi dans le voisinage de Cambridge: on a conservé la lettre qu'il écrivoit à ce sujet au Docteur Barwick. » Mon digne » neveu & filleul est venu chez moi avec

» une compagnie de ſoldats, il vouloit ſim-
» plement, me dit-il, me préſenter ſes reſ-
» pects; il fut en effet ſi reſpectueux que,
» pendant une heure que nous fûmes en-
» ſemble, il eut toujours le chapeau à la
» main; mais lorſqu'il ſe retira, ſes ſol-
» dats emportèrent toute mon argenterie
» & la plus grande partie de mon meilleur
» linge «.

Après avoir ruiné deux Univerſités célèbres, Crumwell revint à Londres & obtint en récompenſe la place de Lieutenant-Général de la Cavalerie. On en dépouilla pour lui le Chevalier Weller; il fut caſſé pour avoir attaqué les troupes du Roi contre les ordres du Parlement; cependant il continua d'y ſiéger; ſa haîne irréconciliable contre les Evêques lui conſerva cet honneur: il étoit étroitement lié avec Crumwell & lui fut très-utile pendant que ſon ſervice le retenoit à l'armée. Là, il exécutoit ce que ſon ami propoſoit à la Chambre, & ſon ami n'y propoſoit rien que ce dont ils étoient convenus. Crumwell répétoit ſans ceſſe que Weller étoit la meilleure tête du Parlement, & Weller publioit à ſon tour que Crumwell étoit le meilleur *Officier* des troupes. C'eſt ainſi que par un mu-

tuel échange d'éloges ils ſe ſervoient réciproquement.

Charles qui ne faiſoit que des fautes & qui, dans le vain eſpoir de les réparer, les aggravoit par des foibleſſes, avoit envoyé des paroles de paix & obtenu qu'on entameroit des conférences. On lui perſuada que pour ſe concilier les Proteſtans qu'il avoit aliénés, il devoit renvoyer tous les Catholiques de ſon armée. L'auteur de ce conſeil, Juxon, Evêque de Londres, fut à ſon tour bientôt expulſé. On fit ſentir au Roi que dans ſa poſition critique, il avoit plus beſoin de ſoldats que d'un Prêtre à ſa ſuite. Mais livré déſormais à lui-même, ſa conduite n'en fut pas plus ſage. Il s'aviſa de faire inſtruire le procès du Général de l'armée Parlementaire. Déclaré coupable de haute trahiſon, on le condamna publiquement à être pendu. Cet arrêt, d'une exécution au moins difficile contre un homme qui ſe trouvoit à la tête d'une armée nombreuſe, ne fit qu'irriter le Parlement. L'affront fait à ſon Général lui devint perſonnel, & ce mécontentement parut à découvert dans les Conférences d'Uxbridge. Crumwell déjà puiſſant à l'armée comme au Parlement, dicta les propoſitions qui furent

préſentées ; leur objet étoit de mettre fin aux négociations & de recommencer la guerre: ce deſſein fut accompli.

Le Roi ſe hâta de raſſembler ſon armée: il chercha Mencheſter, le rencontra près d'Edgehil & le battit. S'il eût profité de ſa victoire, il pouvoit marcher à Londres & cette Ville déjà dans la conſternation étoit ſoumiſe : l'occaſion fut manquée ; mais ſaiſie par Crumwell, il accourut dans la Capitale effrayée, diſſipa ſa terreur, conſeilla d'amuſer le Roi par des propoſitions nouvelles, gagna du tems par cette ruſe, & fournit au Parlement celui de lever des ſubſides. A peine eut-il calmé les eſprits que, pour les occuper, il propoſa le Siége d'Yorck.

Mencheſter reçut l'ordre d'inveſtir cette Place. Il avoit le titre de Généraliſſime ; mais déjà Crumwell en avoit l'autorité, & cette campagne devoit l'accroître encore. Le Roi, pour conſerver Yorck, ſe hâta d'en approcher & livra bataille aux aſſiégeans. Le carnage fut terrible ; une valeur, une haîne égale animoient les deux partis ; mai Crumwell bleſſé par Monroſe au commencement de l'action ſentoit ſes forces s'évanouir ; il s'écarta quelques momens

dans un vallon pour faire viſiter ſon bras & arrêter le ſang qu'il perdoit en abondance. Sa retraite allarme ſes ſoldats ; accoutumés à le voir à leur tête, leur courage demandoit ce témoin ; intrépides ſous ſes ordres, ils craignent de périr & de vaincre ſans lui. Ils voyent dans ſon abſence, ou la mort de leur Chef, ou la défaite de ſon parti : l'effroi ſe communique, l'armée s'ébranle & les entraîne dans ſa fuite. Crumwell apperçoit de loin ce déſordre, il frémit & repouſſe des ſecours trop lents. En vain on lui demande pour ſa bleſſure un inſtant de délai, *que m'importe ce bras ſi la bataille eſt perdue !* il remonte à cheval & rencontrant Menchefter dans ſa déroute, il s'oppoſe à ſon paſſage, l'arrête avec cet air de confiance & de grandeur qui toujours en impoſe, & du ton le plus ferme, *Mylord*, lui dit-il, *vous vous méprenez, c'eſt de ce côté qu'eſt l'ennemi.* Ce mot ſeul rend au Général toute ſon énergie ; il retourne au combat, Crumwell le devance, ſe montre aux ſoldats, les rallie par ſa préſence, & la victoire eſt pour Crumwell.

Entouré des acclamations de l'armée qui lui rendoit hommage, il ſentit amèrement la bleſſure qu'il avoit reçue. Il s'indignoit

au milieu de sa gloire du danger qu'elle avoit couru ; plus il en jouissoit, plus il se rappelloit que ce Monrose avoit failli la lui ravir. Un rival qui forçoit son estime parut criminel à ses yeux, & sous prétexte qu'il étoit le plus ferme appui de la Couronne, sa tête fut mise à prix. Des soldats volèrent à sa poursuite & dans leur empressement à gagner la récompense, ils égorgèrent un malheureux dont les traits avoient quelque rapport avec ceux de Monrose.

La bataille d'Yorck en portant la réputation de Crumwell au plus haut degré, lui concilia pour jamais l'amour des soldats. Son ambition s'éleva dès-lors à ces vastes desseins dont l'exécution le tourmenta sans cesse. Il avoit appris à connoître les hommes : il voyoit autour de lui ceux qui pouvoient le seconder, il ne s'occupa plus que de les faire agir.

Outre les Puritains, anciens ennemis du Gouvernement Monarchique, & les Presbytériens qui faisoient chaque jour de nouveaux progrès, le fanatisme venoit d'enfanter une secte nouvelle qui enchérissoit sur les autres. Elle se distinguoit par la dénomination expressive *des Indépendans*. Non-seulement ils proscrivoient l'Episcopat comme

les Presbytériens, mais ils ne vouloient point de Prêtres. Tout homme, à les entendre, avoit le droit d'en exercer les fonctions & d'être en commerce direct avec son Dieu. Les cérémonies consacrées par l'Eglise, pour donner un caractère à ses Ministres, leur paroissoient frivoles; ils condamnoient les établissemens Ecclésiastiques, & réformant tout Gouvernement spirituel, ils se déclaroient sans réserve contre toute distinction d'ordre & de rang. Ils vouloient dans une République indépendante une égalité parfaite.

Sous le règne du fanatisme, la secte la plus outrée l'emporte nécessairement sur les autres & les domine. Les Presbytériens étoient encore plus nombreux; les indépendants s'y rallièrent d'abord en attendant qu'ils pussent se fortifier & prendre l'Empire : ils y parvinrent dès que Crumwell se déclara leur chef; ce qui fit dire aux Presbytériens, *à présent que Crumwell est indépendant, nous dépendrons tous de lui.*

Plus on considère sa conduite, plus on se persuade qu'il n'avoit effectivement ni religion, ni fanatisme. Ses variations éternelles sur la première prouvent assez qu'elles n'étoient pour lui qu'un moyen de fortune. tant qu'il prétendit aux Evêchés, il soutint

l'Epiſcopat; privé de cette eſpérance, on le vit s'attacher aux ennemis de cette dignité. Il s'appuya de leur faveur pour s'élever aux honneurs militaires; une fois obtenus, une prompte ſciſſion avec les Presbytériens lui ménagea le crédit de l'armée. L'autorité dont elle s'emparoit devoit accroître la ſienne. Il ſe rangea donc à l'opinion des indépendans qui formoient le plus grand nombre dans les troupes. Entouré de fanatiques, il ſentit que pour leur plaire il devoit l'être autant qu'eux. Il le devint, ou du moins s'efforça de le paroître.

Inſtrumens flexibles d'un chef habile, ils répandirent, par ſes ſoins, que les Généraux, au lieu de finir la guerre, ne ſongeoient qu'à la prolonger, & que tant que les Membres du Parlement exerceroient à-la fois les emplois civils & militaires, ils éloigneroient la paix qui devoit anéantir leur conſidération. Ces réflexions ſemées avec art dans le Public & répétées dans les Chaires, eurent tout l'effet qu'on s'en étoit promis. Crumwell ſut les appuyer adroitement, & après de longs débats, il fut décidé qu'on feroit opter entre les places au Parlement ou à l'armée. Mancheſter ſe démit du Généralat, mais il employa tout ſon crédit pour empêcher Crum-

well de lui ſuccéder. Tous les ſuffrages appellèrent Fairfax à ce poſte important. Crumwell ſe vit ſans peine ſous les ordres de ce nouveau chef; maître de ſa confiance, il ſe flatta de commander ſous ſon nom, & l'empire qu'il exerçoit déja ſur la Chambre, lui valut, par un privilége unique, la conſervation de ſon double ſervice.

Son abſence avoit déplu d'abord au Parlement; il en reçut l'ordre de venir y prendre ſa place, mais Fairfax écrivit, exagera les ſecours qu'il attendoit de ſes talens, & demanda, comme une grace, qu'on ne l'en privât point dans ces circonſtances critiques. On craignit de le refuſer. Sous le même prétexte, Crumwell retint auprès de lui les Officiers indépendans. Dès-lors l'armée gouverna le Parlement, & Crumwell, jugé ſi néceſſaire, fut créé Lieutenant-Général de Fairfax qui, malgré ſes talens militaires, tomboit en aveugle dans le piége que lui tendoit ſon rival.

Les deux Généraux convinrent d'agir ſéparément. Fairfax qui ſavoit la bonne opinion que l'on avoit de Crumwell, trembloit avec raiſon de ſe voir enlever l'honneur des actions où ils ſe trouveroient enſemble, & le Lieutenant-Général comptant ſur ſa fortune, ne

vouloit partager avec perſonne la gloire & l'utilité qu'il s'en promettoit. Il fut plus heureux que Fairfax : il battit près d'Iſſip un corps de l'armée Royale, s'empara des Châteaux de Bleckenton, Scarborough, Pontefrach, & des Villes de Léiceſter, de Bridgewater & Scherburne.

Fairfax entreprit, de ſon côté, le ſiége d'Oxford; mais, après une bataille où il perdit ſes équipages & ſon canon, il fut contraint de ſe retirer. Ce partage marqué de revers & de ſuccès, réunis à la même époque, donnoit un nouveau prix au ſervice de Crumwell. Son orgueil s'en applaudit. Il apprit ce déſaſtre avec d'autant plus de joie, qu'il préparoit à-la-fois & la diſgrace de ſon chef, & ſon élévation à ſa place.

Au milieu de tous ces mouvemens de l'ambition, parmi les horreurs de la guerre civile & les atrocités du fanatiſme, le cœur de Crumwell parut ſenſible une ſeconde fois. La femme du Major Lamberth opéra cette diſtraction; flattée de ſon triomphe, elle ne fit pas deſirer long-tems un homme dont la gloire étoit au comble, & dont la renommée rendoit les actions comme des prodiges. L'épouſe de Crumwell, inſtruite de ce commerce, n'en montra point d'allarmes; elle répondit

répondit à quelques indiſcrets qui vouloient irriter ſa délicateſſe que l'infidélité d'un mari ne déshonoroit point ſa femme, & que celles qui s'en affligent ne font jamais une grande fortune ; la vengeance dont elle étoit certaine en ſecret, ſuffiſoit d'ailleurs pour la rendre indulgente. L'élévation du Major Lamberth fut une conſéquence ordinaire des bontés de ſa compagne. Mais dans l'intention d'éloigner un mari toujours importun, Crumwell le fit nommer au commandement des milices qu'on levoit en Ecoſſe, & pour le faire partir ſeul, il eut l'adreſſe de provoquer une loi qui défendoit à tous les Officiers employés à quelque ſervice éloigné de ſe faire accompagner de leurs épouſes.

Cette paſſion ou cette foibleſſe eut toutes les ſuites qu'on devoit en attendre. La femme de Lamberth devint infidèle. Henri Rich, Comte de Hollandt, feignant de quitter le parti du Roi pour ſe jetter dans celui du Parlement, s'attacha par cette ruſe à cette femme crédule, & loin de ſouffrir qu'elle rompit avec ſon premier amant, il ſe ſervit d'elle pour ſurprendre quelques-uns de ſes ſecrets. Ainſi fut découvert le projet du ſiége de Colcheſter, que Crumwell eut l'imprudence de confier à ſa maîtreſſe. Inſtruit de ce

deſſein, Charles fit munir cette Ville qui n'étoit pas en état de défenſe. Le ſiége en fut long & opiniâtre. Il ne réuſſit même que par le bonheur toujours conſtant du Lieutenant-Général, & la défaite d'un corps iſolé de troupes que le Duc Hamilthon emmenoit au ſecours de la Place.

La réſiſtance inattendue qu'avoit éprouvée Crumwell lui fit aiſément connoître qu'on l'avoit trahi; mais, en homme profond & maître de lui-même, ſa paſſion fut bientôt ſacrifiée; il ne ſongea plus qu'à tromper les traîtres & qu'à tirer parti de leur confiance. Il diſſimula donc, feignit de tout ignorer, & redoublant d'empreſſement auprès de la femme de Lamberth, il affecta de la laiſſer lire au fonds d'un cœur dont il la diſoit Souveraine abſolue: mais pour entraîner ſes ennemis dans le piége, il ne donna plus que de faux avis. Hollandt s'apperçut à ſon tour qu'on l'abuſoit, & ſe voyant découvert il diſparut. Crumwell crut à regret avoir perdu ſa vengeance; elle ne fut que différée. Il étoit de ſa deſtinée de la retrouver un jour, & de faire tomber à ſes pieds la tête de ſon rival; mais dans cet inſtant il ceſſa de feindre. Trahi par une maitreſſe qui ne pouvoit plus ſeconder ſes projets, il s'en ſépara, & l'ambition

régna feule dans cette ame qui n'afpiroit qu'à dominer.

Couvert de gloire, maître de l'armée par le Parlement, & du Parlement par l'armée, Crumwell pouvoit choifir pour fes enfans parmi les plus riches partis, & s'allier aux familles les plus diftinguées du Royaume; mais il n'efpéroit pas y rencontrer les reffources qu'il defiroit. Il avoit befoin d'amis fûrs, d'un génie ardent & fouple, capables fur-tout en le fécondant, de refter toujours dans fa dépendance. Il trouva dans Iréton un homme felon fon cœur, hardi pour entreprendre, adroit pour réuffir. Préférant des talens fi précieux au vain éclat de la naiffance, il s'empreffa de fe l'attacher en l'uniffant à l'aînée de fes filles, & l'adopta pour fon gendre après le fiége de Colchefter, dont fa valeur avoit décidé le fuccès. Fairfax vouloit punir cette Ville de fa réfiftance; Crumwell en fit épargner les habitans : deux feulement demeurèrent exceptés, & ce fut à la haine particulière d'Iréton qu'on immola ces deux victimes.

Les difcordes civiles augmentoient cependant tous les jours; les voies à un accommodement paroiffoient irrévocablement fermées, & la guerre devoit être longue. Crum-

well ne tarda pas à ſentir que l'armée pouvoit enfin maîtriſer tout, & devenir la puiſſance ſouveraine. Il s'occupa donc à la maîtriſer elle-même, & par ſes ſuccès, & par un mutuel amour. Depuis long-temps il s'attachoit à gagner le cœur des ſoldats. Leurs noms, leurs traits étoient gravés dans ſa mémoire. Jamais, un jour d'action, il ne manquoit de parcourir les rangs, de parler à chacun en l'appellant par ſon nom, de prendre l'un par le bras, l'autre par la main, de témoigner à tous & ſon eſpoir & ſa confiance en leur courage, de leur verſer l'eau-de-vie qu'ils aimoient, & de les exhorter enfin à boire à la victoire qu'ils alloient remporter avec lui.

Une fois ſûr de l'armée, il ne travailla plus qu'à remplacer Fairfax ; & s'efforça de le dégoûter du Généralat. Dans toutes les occaſions où la prudence conſeilloit à Crumwell de garder le ſilence, & cependant de faire adopter ſes projets, Iréton le ſervit utilement. Agent fidèle, il inſinuoit avec adreſſe ce qu'Olivier ne devoit pas dire lui-même. Sa grande reſſource étoit de fomenter les diviſions entre l'armée & les deux Chambres, & de les effrayer par la puiſſance des ſoldats. Il y parvint en excitant les troupes à ſe créer

un tribunal particulier qui, formé dans leur ſein, pût les ſouſtraire à la dépendance du Parlement.

Cette nouvelle inſtitution parut un attentat. Fairfax, qui n'avoit point été conſulté, crut ſon pouvoir compromis, & porta des plaintes. Crumwell perſonnellement inculpé fut incapable de déſeſpérer. Il ſe rendit à Londres accompagné du ſeul Iréton, parut au Parlement avec un air modeſte, mais tranquille, s'y défenditavecuneéloquenceentraînante, & ſçut prouver enfin que la Juriſdiction militaire, objet de tant d'alarmes, ſeroit toujours dévouée aux Repréſentans de la Nation. Ses Auditeurs une fois ſéduits, il détourna leur attention par des louanges meſurées, vanta ce qu'ils avoient fait, leur parla de ce qu'ils avoient à faire, & les exhortant à rayer le nom du Roi de tous les Bills, il flatta chaque Membre par l'apparence de la ſouveraineté dont lui-même alloit jouir.

Au lieu des reproches qu'on lui préparoit, il fut comblé d'éloges. Devenu plus puiſſant par cela même qui devoit le perdre, il conçut un projet brillant, capable d'exalter les têtes, & de confirmer les diſpoſitions favorables qu'il venoit d'inſpirer. Il entreprit de

s'emparer du Roi. Tandis qu'une attaque ſimulée occupoit les troupes de ce Prince retiré dans le Bourg de Naësby, Joyce & Iréton y pénétrèrent. Tous deux étoient déja dans la Maiſon du Roi; ſa priſe étoit inévitable, mais témoin du danger qui menaçoit ſon Maître, un de ſes ſujets embrâſa la Maiſon, & dans le trouble & la confuſion de l'incendie, Charles ſortit par le jardin & s'échappa.

Trompé dans ſon attente, Crumwell exhala ſa fureur ſur l'armée Royale & la diſperſa. Mais peu content d'une victoire qui ne rempliſſoit pas ſes vues, il ſuivit le Roi dans Oxfort. Fairfax cherchoit devant cette ville à réparer la honte de ſa première attaque; Crumwell parut, elle capitula. Charles, inveſti de nouveau dans ſon dernier aſyle, eut le bonheur de s'évader encore; mais ſans ceſſe environné de périls en Angleterre, il crut les fuir en Ecoſſe & s'y réfugia.

Ce nouveau triomphe de l'armée ranima plus que jamais l'énergie de la Nation. La fuite du Roi, ſon départ du Royaume, parut une abdication au Parlement: il abolit la Royauté. A l'inſtant même la Statue de Charles fut renverſée à la Bourſe, & remplacée par une Colonne où l'on grava cette

inſcription : *Charles, le dernier des Rois & le premier Tyran d'Angleterre, en ſortit, l'an du Salut 1646, & le premier de la Liberté rendue à la Nation.*

Au lieu des ſecours & de la ſûreté que ce malheureux Prince croyoit trouver en Ecôſſe, on l'y traita comme un priſonnier. Montroſe arma vainement pour le délivrer; le Roi fut réduit à lui commander de licencier ſes troupes. Montroſe héſita, mais ſur un ſecond ordre, il ſe ſoumit & s'éloigna d'un Royaume qui n'offroit plus de ſûreté pour ſa vie ſous un Maitre ſans puiſſance, & contraint à défendre même qu'on le ſecourût. Les Ecoſſois depuis long-tems réclamoient les arrérages de leur ſolde; ils vendirent leur Maître pour les obtenir. Le Parlement s'engagea de leur payer quatre cents mille livres ſterlings, & la condition de cet accord fut qu'on enverroit des Commiſſaires, & que le Roi leur ſeroit livré. C'eſt en voyant ſa confiance trahie, que l'infortuné Charles ſe conſola par cette réflexion touchante, mais trompeuſe. *J'aime encore mieux être avec ceux qui m'ont ſi chérement acheté, qu'avec les perfides qui m'ont ſi lâchement vendu.*

La Garde du Souverain devint d'abord un objet de diſcorde entre le Parlement & l'ar-

mée. Crumwell ſentit lui ſeul combien il importoit à ſes deſſeins qu'il fût entre les mains des troupes, & pendant que cette grande queſtion s'agitoit, Joyce, pour la décider, alla par ſon ordre enlever Charles à Neufcaſtel. Ceux qui veilloient ſur ſa perſonne opposèrent quelque réſiſtance, & prétendirent ſavoir de quelle part on ſe préſentoit, *de la mienne*, répliqua Joyce, *& je veux parler au Roi.* Lorſqu'il parut devant le Monarque, Charles demanda ſes inſtructions : *Sire*, lui dit-il, *vous les verrez bientôt ;* & faiſant avancer les cavaliers qu'il commandoit : *voilà*, reprit-il, *mes lettres de créance.* Sans rien ajouter, il fit enlever le Roi qui fut conduit & reſſerré très-étroitement dans le Château d'Holmby. Ainſi ce Prince qui, ſans autre loi que ſa volonté abſolue, s'étoit joué ſi long-tems de la liberté de ſes ſujets, ſe vit privé de la ſienne ſans qu'aucune loi vînt à ſon ſecours.

Les Ecoſſois, honteux de s'entendre accuſer d'avoir vendu leur Maître, ſe recrièrent ſur l'obligation qu'ils avoient impoſée de conſerver pour lui les plus reſpectueux égards, & ſe plaignirent de l'inexécution de leur traité : Fairfax en étoit le garant, & ſe plaignit de même. Les Officiers de l'armée

s'aſſemblèrent alors, & l'on convint de ſatiſfaire l'Ecoſſe en traitant plus dignement le Roi. Crumwell adopta leur avis. Pour acquitter leur parole, il propoſa que l'on permît à l'illuſtre Captif d'exercer quelques fonctions de la Puiſſance royale, & joignant l'ironie à l'outrage, il indiqua de préférence, comme un des plus anciens priviléges de la Monarchie, celui de toucher les écrouelles. Charles fut en effet conduit dans une tente : il y toucha quelques malades qu'attira leur confiance, mais que l'eſpoir du miracle abuſa. Le Parlement irrité de ce frivole appareil le fit déclarer ſuperſtitieux, & défendit, ſous peine de mort, de recourir déſormais à ce remède imaginaire.

Les ſix derniers mois de cette année furent les plus orageux de la vie de Crumwell. Dans le plan que ſon ambition s'étoit formé, il lui falloit à-la-fois tromper le Roi, le Parlement & l'armée : il s'en acquitta ſucceſſivement avec l'adreſſe réfléchie d'un hypocrite, dont la fourberie étoit le premier talent. Il ménageoit le Roi qui, toujours le plus foible des hommes, croyoit ſon perſécuteur dans ſes intérêts: il effrayoit l'armée de tous les périls ſuppoſés qui menaceroient la Religion ſi le Roi paroiſſoit à Londres : il

perſuadoit aux ſoldats que ſi la populace revoyoit ſon Maître, elle ſe ſouléveroit en ſa faveur, & que le Parlement feroit ſa paix ſans les conſulter. La même fauſſeté dictoit ſes diſcours aux Communes. Là il exagéroit la mutinerie des ſoldats & leur obſtination à ne point céder le Monarque. Ainſi quand Fairfax voulut exécuter l'ordre du Parlement & conduire Charles à Londres, les Officiers témoignèrent une réſiſtance ſi décidée, qu'il ſe démit de ſa charge de Général dont Crumwell ne lui laiſſoit que le nom.

Dès cet inſtant, le Gouvernement civil devint abſolument militaire; le Tribunal des Officiers, déja redoutable ſous le double nom de *Nivelleurs* & *d'Agitateurs*, arbora ſur le chapeau la marque de ſa puiſſance, & prit pour deviſe *les droits de l'Angleterre & le conſentement du Peuple*. L'armée, dans la crainte inſpirée que le Parlement ne fît choix d'un chef qu'elle ne connoîtroit point, & qui n'oſeroit la ſoutenir, proclama Crumwell ſon Général; il fallut ſouſcrire à ce qu'on ne pouvoit empêcher. Le Parlement, dénué de force, envoya quatre de ſes Membres au nouveau Dictateur, avec la Patente qui le confirmoit dans ſa place. Ces Députés lui firent entendre que l'on eſpéroit qu'il exécuteroit l'ordre

qu'avoit reçu Fairfax, & qu'il améneroit le Roi dans la Capitale. *Cela eſt impoſſible*, répondit Crumwell. *Si je l'envoyois avec une ſimple eſcorte, elle ne ſuffiroit pas pour contenir la multitude : ſi je l'y conduiſois avec toute l'armée, la Ville s'épouvanteroit de ſon approche ; il faut qu'il reſte ici ſous la garde de l'armée. La puiſſance & la fierté de cette armée*, ajouta t-il, *ſont trop redoutables, & je n'oſerois moi-même lui faire cette propoſition avec la certitude qu'elle en ſeroit offenſée.*

Inſtruit cependant que les Habitans de Londres ſe ſoulevoient en faveur du Parlement, & que ce Corps puiſſant nourriſſoit le ſecret deſir d'un accommodement avec le Roi, Crumwell redoubla ſes efforts pour le rendre impoſſible. Il feignit de céder : fit transférer Charles au château d'Hampton-court, & vint lui-même à Londres preſſer les Communes d'envoyer des Commiſſaires au priſonnier Souverain. Pendant qu'il affectoit d'adopter un projet de conciliation, ſes Emiſſaires entouroient le Prince ; tous à l'envi rempliſſoient ſon ame de terreurs concertées, & l'exhortant à la fuite en facilitoient les moyens : le Monarque abuſé les ſaiſit. Mais Crumwell avoit eu ſoin de garder toutes les routes ; une ſeule étoit libre. Ainſi le malheureux Charles, ſans ſe douter de la

rufe, fut contraint malgré lui de fe réfugier à l'Ifle de Wight. Le Gouverneur, inftruit par Crumwell, étoit entièrement dans fa dépendance. Hammond reçut fon Maître avec les démonftrations du refpect &, fous l'apparence des foins les plus affidus, veilla continuellement fur fes démarches. Lui-même preffa le Roi d'écrire à fes Partifans, de les inviter à s'armer & à lui préparer le retour dans fes Etats. Charles donna facilement dans ce piége, & le rendit commun à tous ceux de fes Sujets qui lui reftoient attachés. Un Corps de Royaliftes vint fe rallier en Angleterre. Crumwell dont l'intérêt étoit de perfuader au Parlement qu'on ne devoit point accorder de confiance aux difpofitions du Roi, jugea qu'il devoit laiffer à la terreur le foin de le convaincre. Ce fut donc à deffein qu'il fournit à cette armée naiffante le tems de fe fortifier & d'effrayer la Capitale. Il n'envoya contre ces *Malignants* (c'eft ainfi qu'on nommoit le parti du Roi) que des Généraux toujours battus jufqu'à ce jour, & qu'il favoit bien devoir l'être encore; fon attente fut confirmée deux fois. Les troupes que l'arrogance de leur Chef avoit animées contre lui, le Parlement confterné, tournèrent de nouveau les yeux vers Crum-

well; il n'attendoit que le moment de paroître néceſſaire. A la première inſtance, il part & prend le commandement de ſes vaillants ſoldats, toujours accoutumés à vaincre ſous ſes ordres. Il combat, repouſſe & diſſipe les Royaliſtes, raſſure le Parlement, & rapporte en triomphe une caſſette ſurpriſe au frère de Buckingam. Elle renfermoit des papiers chiffrés; il les remet aux Communes, & les interprète ſelon ſes deſſeins. Il déclara principalement que l'intention du Roi étoit de combattre ſes Sujets avec des troupes étrangères que devoit lui fournir l'Archiduc de Flandre Léopold, & que la preuve de ce fait étoit contenue dans ſes lettres. Les autres projets qu'il y dévoila devinrent à ſon gré la baſe du jugement qu'il préparoit à l'infortuné Charles. On le ramena bientôt de l'Iſle de Wight à Newport, quelque tems après au Château de Hurtz, & enfin à celui de Windſor; & ce Prince, au pouvoir de Crumwell, ſe vit avec effroi ſous le joug immédiat, dont il n'étoit jamais ſorti.

Mais le Parlement, jaloux du Général & de ſon autorité, n'avoit point, malgré tant d'intrigues, perdu le deſſein de s'y ſouſtraire en s'accommodant avec le Roi. Sa Couronne & ſa vie étoient encore en ſa puiſſance. Les

deux Chambres, & ſur-tout le Peuple Anglois, ne parurent jamais y vouloir attenter. Il ſuffiſoit dans ce moment de ſouſcrire aux quatre Bills qu'on lui préſenta. La nation, ſans demander le ſang de ſon Maître, ne vouloit que la liberté, mais la vouloit impérieuſement. Le fatal aſcendant de la Reine détourna le Monarque des propoſitions de paix qu'il pouvoit encore accepter. Crumwell s'effraya de l'union qu'on méditoit; & convaincu que l'exiſtence de ce Prince nuiroit toujours à ſes vaſtes deſſeins, ſon ambition ſe diſpoſa ſérieuſement à le perdre. Il fit préſenter par l'armée des adreſſes de plaintes ſur l'inconſtance du Parlement & ſur la honte de rétablir un Roi qu'il avoit dégradé. Le peu d'effet de ces meſures pouſſa bientôt leur auteur vers un parti violent. Il ſe rendit à Londres avec l'armée, y conduiſit le Roi ſous bonne garde, & muni d'un ordre du Conſeil de guerre, entouré de ſes fidèles *frères rouges*, il parut au Parlement, & fit arrêter quarante & un de ſes Membres. La plupart de ceux qui reſtoient, épouvantés de cette audace & craignant d'en être les victimes, ſe hâtèrent de ſe retirer.

Cent cinquante-quatre demeurèrent: il y joignit un pareil nombre *d'agitateurs*, & tous

enſemble dévoués à ſes volontés ſe déclarèrent le Parlement. Crumwell auroit pu le rendre plus conſidérable, mais il eût été moins facile d'enchaîner les ſuffrages, &, ſelon ſes expreſſions, *trois brebis ſont plus ſûrement ſous la main d'un berger qu'un grand troupeau.*

C'eſt à ce Tribunal qu'il propoſa de nommer une commiſſion pour faire au Roi ſon procès : on s'y diſpoſa le jour de Noël même. La ſolemnité de cette fête ne ſuſpendit point les pourſuites. *Jamais de jours privilégiés*, diſoit Crumwell, *pour les affaires qui intéreſſent Dieu & la Religion.* Cette commiſſion, compoſée de ſoixante & ſeize perſonnes, fut également choiſie parmi les Membres de la Chambre, & les Officiers de l'armée ; Crumwell eut ſoin d'être de ce nombre. Il s'arrogea de ſon autorité le choix du Préſident & nomma Bradshaw, l'une de ſes créatures la plus ſoumiſe, & qui partageoit ſa confiance avec Iréton. A peine cette Cour de Juſtice fut-elle aſſemblée, qu'il fit ordonner un jeûne univerſel pour obtenir de Dieu qu'il dirigeât ſes opérations, & ſolliciter de ſa puiſſance des ſentimens conformes au plus grand bien de la Religion & de l'Etat.

Des Prédicateurs zélés Presbytériens, en-

nemis des Rois, & endoctrinés par Crumwell, s'emparèrent des temples & des chaires, & y publièrent des maximes qui, non-seulement devoient disposer le peuple au sanglant spectacle qu'on lui préparoit, mais, en le présentant comme une justice, devoient encore le lui faire desirer. *Le peuple ne peut être purifié de sang que par le sang de celui qui l'a prodigué.* C'étoit ce passage de l'Ecriture qui servoit de texte à tous ces discours séditieux.

Après ces préliminaires, Crumwell n'hésita plus à faire commencer ce procès inoui. Le Tribunal se réunit pour la première fois à Westminster le 20 Janvier 1649. Le Roi fut amené devant la commission avec aussi peu d'égards que le dernier des criminels. Il trouva ses Juges assis & couverts, & fut placé sur un siége au milieu du parquet. Dans la route on avoit eu soin de le faire insulter par la plus vile populace. Il en fut suivi jusqu'à la porte du Tribunal, & l'on n'entendoit que les cris répétés de *justice, justice contre Charles Stuart qui s'est ligué avec les Papistes contre la Religion & la liberté.*

Pour ajouter à son humiliation & en imposer à la multitude, on suivit toutes les formalités d'usage dans la procédure criminelle. Un Greffier fit, à haute voix, lecture

de

de l'acte du Parlement qui avoit établi le Tribunal Souverain devant lequel on le forçoit de paroître. Bradshaw le Préſident ne lui parla jamais qu'en le nommant *Charles, ci-devant Roi.*

Cooke faiſoit les fonctions de Procureur-Général. Il déclara *qu'au nom de tout le peuple d'Angleterre, il accuſoit le Roi Charles Stuart, préſent, de trahiſon, du deſſein de rétablir le Papiſme, du maſſacre d'Irlande & de tout le ſang qui, depuis dix ans, avoit coulé.* Il fit lire enſuite les dépoſitions de trente & un témoins entendus ſous ferment ſelon l'uſage; dans ce nombre ſe trouvoient quatre Laboureurs, un Forgeron, un Tavernier, un barbier, un Boucher, un Maréchal, huit Cordonniers, un Chapelier, un Couvreur, un Marchand d'orge & un Gantier. Après cette lecture, le Procureur-Général conclut *que ledit Charles Stuart fût jugé, ſelon les loix du Royaume; comme tyran, comme meurtrier, & comme ennemi déclaré de la patrie.*

Accablé de ſa poſition malheureuſe, le Roi ſe renferma dans le plus majeſtueux ſilence pendant le cours de ces formalités. Il n'éleva la voix, lorſqu'elles, furent terminées, que pour récuſer le Tribunal. Bradshaw lui répondit que les Juges qu'il

cherchoit à méconnoître avoient la sanction de ce même Peuple dont la voix & le consentement l'avoient placé sur le Trône. Charles qui n'étoit jamais remonté à l'origine du droit primitif des Souverains, étoit fort éloigné de le reconnoître comme un don des Peuples. Appellé par succession à la Couronne, il donnoit une grande extension à l'autorité Royale. Plein de ces idées il se contenta de répondre à Bradshaw *qu'il étoit un ignorant.* Un accusé n'offense pas impunément son Juge. Bradshaw leva subitement l'Audience, & prescrivit à Charles Stuart d'avoir à répondre lorsqu'il seroit appellé de nouveau. Les outrages que le Prince avoit essuyé se renouvellèrent à la sortie de la Chambre. La populace qui l'accompagna redoubla ses invectives, plusieurs mêmes lui crachèrent au visage. Mais armé d'une patience religieuse, le souvenir d'un pareil outrage fait à son Dieu vint s'offrir seul à sa mémoire, & son cœur se sentit consolé.

Ce fut ainsi qu'on le ramena quatre fois devant ce Tribunal qui jamais ne s'assembla que préparé par des conseils secrets tenus dans la Maison de Crumwell. L'avis le plus général étoit de depôser le Roi & de se

contenter de livrer ſes jours à une éternelle captivité, comme Edouard II en 1326, & Richard II en 1390 : mais Crumwell perſiſta pour la mort. Il motiva ſes raiſonnemens ſur l'obſtination de Charles à ne point répondre, & ſur le mépris qu'il manifeſtoit contre le Tribunal. Toutes les opinions revinrent à la ſienne.

Dans la troiſième ſéance le Roi ſe défendit cependant ſur l'inculpation d'avoir cauſé la guerre civile, & prouva que le Parlement l'avoit commencée. Il embarraſſa même ſes Juges; mais ſans autre diſcuſſion, on lui répondit que *la voix du Peuple étoit la voix de Dieu, & qu'un Prince ne pouvoit manquer d'être coupable, quand toute la Nation ſe réuniſſoit pour le condamner.* Cette forme de raiſonnement frappa tellement la femme de Fairfax, qu'elle s'écria du fond d'une tribune, *ce n'eſt point le Peuple, mais le ſeul Crumwell qui demande la mort du Roi.* Un murmure confus ſe répandit auſſi-tôt dans la ſalle; Bradshaw jugea prudent de faire emmener Charles & la Chambre ſe ſépara.

Crumwell toujours invariable dans ſes deſſeins & ſans ſe déconcerter, redoubla d'art & de ſoin pour amener le Peuple à voir tranquillement la condamnation & le

ſupplice de ſon Roi. Les Temples retentirent de nouveau de cette maxime fanatique; *les temps ſont arrivés où les Saints doivent enchaîner les Rois de la terre.*

Quelques Puiſſances parurent intéreſſées à prévenir l'horrible cataſtrophe qui ſe préparoit ; elles offrirent par leurs Ambaſſadeurs une apparence de médiation. On ne dut point céder à la molleſſe de ces démarches ; celles du Prince de Galles eurent toute la vivacité qu'on attendoit de la circonſtance & des allarmes d'un fils ; mais le réſultat n'en fut pas plus heureux.

Le perſécuteur acharné de Charles avoit un couſin nommé John Crumwell, Colonel au ſervice de Hollande. A l'époque où le Roi ſe trouvoit priſonnier de l'armée, ce couſin avoit fait un voyage en Angleterre, & ſouvent en cauſant avec le Général, il s'étoit attendri ſur le ſort de ſon ancien Maître. Il ſe ſouvint que dans un libre épanchement à ce ſujet, il avoit un jour obtenu cette réponſe de ſon parent. *Je crois, en effet, que le Roi eſt le Prince de la terre auquel on fait le plus de tort ; mais ceci, couſin,* ajouta-t-il, en mettant la main ſur la garde de ſon épée, *ceci lui fera juſtice.* John Crumwell ne pénétrant pas le véritable ſens de ces

expreſſions, crut ſon couſin un des zèlés ſujets du Monarque. A ſon retour à la Haye, il publia ſon opinion, & lorſque le Procès fut commencé, le Prince de Galles penſa ne pouvoir mieux faire que de le renvoyer à Londres avec le blanc-ſeing de ſon père & le ſien. John devoit les offrir à Crumwell avec la liberté de les remplir de toutes les conditions qu'il voudroit impoſer au ſalut du Roi. Le Colonel, à ſon arrivée, ſe rendit chez Crumwell: ce ne fut pas ſans peine & ſans de grandes inſtances qu'il pénétra juſqu'à ſon couſin : *Je n'aurois pas cru*, lui dit-il, après les premiers complimens, *que vous puiſſiez avoir part à ce qui ſe paſſe. Je vous ai vu attaché au Roi, & je ne conçois pas comment ni pourquoi vos diſpoſitions ont changé.* Crumwell, ſelon ſon uſage d'imputer à d'autres qu'à lui ce qui véritablement étoit ſon ouvrage, rejetta tout ſur l'armée : *j'ai jeûné*, ajouta-t-il, d'un air pénétré, *j'ai prié pour le Roi, mais le Ciel ne m'a rien inſpiré en ſa faveur.*

Le Colonel, après l'avoir attentivement écouté, courut à la porte de l'appartement & pouſſa le verrou; il revint au Général & lui préſentant le papier dont il étoit chargé, *le tems eſt cher*, lui dit-il, *nous n'en*

avons pas assez pour le perdre en de vaines paroles. Examinez ceci, cousin, il est en votre pouvoir de vous rendre, ainsi que votre famille & nos descendans riches, heureux & honorés à jamais. Vous savez qu'ils ont déjà changé leur nom de Williams en celui de Crumwell; prenez garde que l'horreur qui suivra ce dernier ne les force à le quiter encore, car si ce que vous méditez s'exécute, il en résultera pour eux une ignominie éternelle que le tems ne pourra effacer. Crumwell parut rêver, & après un instant de silence, donnez-moi, lui dit-il, jusqu'à la nuit; je veux réfléchir à tout cela, retournez à votre logement & ne vous couchez pas que vous n'ayez reçu ma réponse. Le Colonel se retira dans la plus vive agitation; une longue attente vint l'augmenter encore. Enfin à une heure après minuit il reçut ce message, *allez vous coucher, cousin, je n'ai rien de plus à vous dire; jusqu'à ce moment le Conseil des Officiers & moi nous avons interrogé le Seignéur, & sa réponse est que le Roi doit mourir.*

Ce Prince trouva des ames compatissantes jusques dans les familles de ses Juges. La femme de Bradshaw même versa des larmes, embrassa les pieds de son époux, le supplia de renoncer à sa place & de ne point répandre le sang innocent. Mais, sans s'é-

mouvoir & se parant de la tranquillité de la vertu, *je n'ai jamais eu*, lui dit-il, *à me plaindre du Roi, quel intérêt aurois-je à lui faire injustice ?*

Le Procès touchoit à son terme ; chaque Juge en le commençant savoit d'avance quelle en seroit la fin. Mais pour exalter le fanatisme il falloit étouffer la réflexion. Dans ce dessein on prescrivit le jeûne & les prières, & ces pratiques religieuses précédèrent encore la quatrième séance de la Commission. Charles y fut appellé pour la dernière fois. Certain qu'on alloit prononcer son jugement, il cessa d'insister sur la compétence du Tribunal, & pria seulement qu'on lui permît de paroître & de parler aux Communes. Son dessein étoit d'abdiquer la Couronne & de la remettre à son fils. La demande imprévue du Roi déconcerta le Président, mais un regard expressif de Crumwell lui dicta l'ordre d'un refus. Pour éviter une discussion nouvelle, on se hâta de recueillir les voix. Crumwell dans ce dernier moment fut principalement consulté, lui seul décida les opinions. Quelques Juges se retirèrent, & Bradshaw reprenant sa place adressa au Roi un discours très-long & rempli de citations de l'Evan-

gile à la manière des Presbytériens. Il ſuffira d'en rapporter ici l'eſprit & la ſubſtance.

» Charles Stuart, la Cour devant laquelle » vous avez été traduit en jugement, rem- » plit en ce moment un devoir pénible, » mais auquel ſes fonctions auguſtes ne lui » permettent pas de ſe refuſer. Organe des » Loix au-deſſus deſquelles vous avez cher- » ché criminellement à vous élever en mé- » connoiſſant & leur ſupériorité ſur vous, » & celle du Peuple ſur elles, notre devoir » eſt de leur rendre hommage & de vous » rappeller des maximes dont l'oubli eſt » malheureuſement le crime trop ordinaire » des Rois. Ce ſont les Peuples qui, dans » l'origine, ont fixé la forme de Gouver- » nement ſous laquelle ils ont voulu vivre. » Eux-mêmes ont preſcrit à leurs Gouver- » neurs la manière dont ils vouloient être » gouvernés. En les plaçant à la tête des » affaires ils n'ont abdiqué ni perdu le pou- » voir qu'ils leurs avoient confié. Ils ſe ſont » réſervé celui de réformer les Loix, quand » les beſoins de l'Etat l'ont rendu néceſſaire, » & de deſtituer leurs Gouverneurs mêmes » lorſqu'un cri général redemande le dépôt » dont ils abuſent & dont ils doivent ren- » dre compte. Le Roi, ſans doute, eſt plus

» grand qu'aucun de ses sujets, mais il est
» moindre qu'eux tous ensemble. Il n'a point
» d'égal dans son Royaume, mais ce n'est
» que tant qu'il est Roi, & il cesse de l'être
» aussi-tôt que la multitude le trouve indi-
» gne de ce titre. Dans la plénitude même
» de sa puissance, il a Dieu, les Loix &
» ses Barons au-dessus de lui. Ces derniers
» ont souvent mis un frein à son autorité.
» Par-tout & dans tous les tems on a senti
» la nécessité d'établir, entre le Peuple & le
» Roi, un pouvoir capable de protéger l'un
» & de réprimer les attentats de l'autre.
» Telle fut la fonction du Grand-Juge des
» *Cortès* en Espagne, & des Ephores à La-
» cédémone. Ainsi les Tribuns à Rome fai-
» soient rendre compte aux Consuls des abus
» de leur autorité; ainsi Louis le Débon-
» naire fut déclaré, pour un tems, par les
» Etats de son Empire, incapable de régner.
» Ainsi Charles-le-Gros chassé de son Palais
» & mis en tutelle par les Saxons, tomba
» du Trône dans l'infortune la plus profonde.
» Ainsi les Grands de France assemblés à
» Noyon, donnèrent la Couronne aux Ca-
» pets, & méconnurent le sang de Charle-
» magne dans la race abâtardie d'un Hé-
» ros. Ainsi votre Pays même, l'Ecosse,

» exclut de ſon Trône les deux fils mineurs
» de Ferguſius, ſon premier Roi, pour y
» placer leur oncle, & dans la ſuite le ſecond
» de ſes neveux au préjudice de l'aîné. Ainſi
» votre grand-mère fut rejettée & votre père
» encore enfant fut adopté par le Peuple.
» S'il a laiſſé ſon cours au droit de naiſſance
» dans les ſucceſſions, il l'a détourné quel-
» quefois, & nos Rois ont ſucceſſivement
» reconnu dans les Cérémonies de leur Sacre
» & dans leur ſerment, que le véritable
» fondement de ce droit eſt dans l'aveu de
» la Nation. Ce ſerment qui lie le Peuple
» aux Rois, lie de même les Rois au Peu-
» ple; c'eſt un engagement réciproque &
» redoutable à celui qui le rompt. Vous
» l'avez enfreint, vous avez médité la ruine
» du Parlement. C'eſt avoir d'un ſeul coup
» médité la perte de la Nation, c'eſt avoir
» formé dans votre cœur le vœu de ce Tyran
» de Rome qui ſouhaitoit que ſon Peuple
» n'eût qu'une tête pour l'abbattre d'un ſeul
» coup. Vous avez plongé l'Angleterre dans
» un abîme de maux, il a fallu le bras du
» Tout-puiſſant pour y mettre fin. L'Ecri-
» ture l'a dit, abſoudre le coupable eſt une
» abomination égale à celle de condamner
» l'innocent. Tous les meurtres commis de-

» puis la division que vous avez fait naître
» vous doivent être imputés ; vous devez en
» répondre au Tribunal de la Nation, vous
» allez en répondre au Tribunal plus terri-
» ble de Dieu. C'eſt à vous à profiter du
» tems qui vous reſte pour le fléchir par vos
» remords «.

Après ce diſcours, le Greffier Broughton fit lecture de la Sentence : Elle portoit *que Charles Stuart, ci-devant Roi d'Angleterre, ayant été amené quatre fois devant la Souveraine Cour de Juſtice érigée par la Chambre des Communes pour lui faire ſon Procès, avoit toujours refuſé de répondre ſur les crimes dont on l'accuſoit, & que d'après les preuves multipliées qui s'en trouvoient établies, il étoit condamné comme meurtier, traître & ennemi de la Patrie, à ſouffrir la mort par la ſéparation qui ſeroit faite de ſa tête d'avec ſon corps.*

C'eſt ainſi que finit ce procès mémorable qui ne dura que huit jours, & n'occupa les Juges qu'environ quatre matinées. Depuis ce moment juſqu'à celui du ſupplice, les ſoldats féroces qui gardoient le Roi, peu ſatisfaits de l'inſulter eux-mêmes, en firent le jouet d'une populace fanatique & barbare. La ſentence, rendue le 27 Janvier, fut exécutée le 30 dans la place de Whitehall. Dans ce

foible intervalle de trois jours, la ſeule conſolation qu'il pût obtenir, fut de revoir encore ce qui reſtoit en Angleterre de ſa famille diſperſée. Deux de ſes enfans, dans l'âge encore le plus tendre, furent les ſeuls qu'il put embraſſer. Il chargea la jeune Eliſabeth de faire ſavoir au Duc d'Yorc, ſon frère, qu'à l'avenir il devoit regarder le Prince de Galles comme ſon Maître & ſon Roi; mais ſur-tout il lui recommanda de répéter à la Reine ſa mère, ſi jamais elle pouvoit la revoir, qu'il conſervoit juſqu'à ſa dernière heure le même attachement qu'il avoit eu pour elle toute ſa vie. Après quelques avis paternels, il ſerra contre ſon cœur le Duc de Glocester, & le prenant ſur ſes genoux, *mon fils*, lui dit-il, *ils vont couper la tête à ton père. Mais fais bien attention à ce que je vais te dire. Ils vont me couper la tête, mon fils, & quand je ne ſerai plus, ils voudront peut-être te faire Roi; tu ne dois pas l'être tant que tes frères Charles & Jacques ſeront en vie. Je te charge donc de ne pas ſouffrir qu'ils te faſſent Roi.* Cet enfant, effrayé d'une image ſi nouvelle, regarda ſon père fixement, & pouſſant un profond ſoupir, *non*, lui dit-il, *je me laiſſerai plutôt déchirer en pièces.* Une réponſe ſi ferme à cet âge pénétra Charles d'admiration, ſes larmes coulèrent & ſe confondirent

avec celles de ſes deux enfans. Mais on lui diſputa juſqu'à l'amertume de leurs dernières careſſes, on les arracha de ſes bras, & ce malheureux père ne les revit jamais. Il fut conduit de ſon appartement ſur un échafaud tendu de noir qu'on avoit élevé juſqu'au niveau de la fenêtre. L'Evêque de Londres aſſiſta ſon Maître dans ſes derniers momens. Tholimſon, commis à ſa garde & chargé de préſider à l'exécution, eut la férocité de l'interrompre dans ſa prière, & de lui recommander d'être court. Le Roi leva les yeux au ciel, ſe dépouilla lui-même de ſes vêtemens, & s'approchant de l'Evêque de Londres, lui dit d'une voix très-baſſe, *ſouvenez-vous.* Sans trouble alors il poſa froidement ſa tête ſur le billot, & d'un ſeul coup elle fut ſéparée de ſon corps. Un homme maſqué que l'on préſume être le Lord Stairs, fit les fonctions de bourreau. Son ſecond, ſous le même déguiſement, releva la tête ſanglante, la préſenta ſuſpendue par les cheveux aux regards des ſpectateurs, & s'écria d'un ton féroce, *cette tête eſt celle d'un traître.*

Crumwell, comme s'il eût craint de s'en rapporter à d'autres qu'à lui-même ſur l'accompliſſement de ſa vengeance, en contempla tous les détails de la fenêtre d'une

maiſon voiſine ; appuyé ſur un carreau de velours, il ſuivit des yeux cette exécution terrible, qu'il appelloit avec délice le triomphe de la juſtice populaire ſur la Majeſté Royale.

Plus d'un Souverain s'étoit vu dépoſé par le concert unanime de ſes Etats. Plus d'une Reine avoit péri du dernier ſupplice. Brunéhaut déchiré de verges, promenée pour ſes laſcivetés (comme dit Mézeray) parmi les huées des ſoldats & garrottée pour ſes crimes à la queue d'une cavale indomptée, Jeanne de Naples étouffée entre deux matelats, Marie Stuart enfin jugée à mort par une Commiſſion Angloiſe, toutes ces Princeſſes rappellent à la mémoire des haînes particulières, où les vengeances de Peuples étrangers à leurs victimes ; mais aucune Nation n'avoit fait périr ſon propre Roi ſur un échaffaud avec l'appareil impoſteur de la Juſtice. L'Hiſtoire n'en fournit qu'un exemple dans le vertueux Agis, Roi de Sparte ; encore faut-il remonter à trois cents ans avant notre Ere, pour trouver un pareil évènement.

Sans la ſituation déplorable où ſe trouvoit la France alors, Crumwell n'eût peut-être pas déployé tant d'audace. Mais l'exé-

cution de Charles premier arriva précisément à la même époque où l'on vit Louis XIV fuyant de sa Capitale se réfugier à Saint-Germain ; où ce Prince qui venoit d'humilier la Maison d'Autriche, manquoit de l'absolu nécessaire, pendant qu'Henriette sa tante, fille d'Henri IV, & veuve de Charles premier étoit à Paris dans une véritable misère, & que sa fille qui depuis épousa le frère de Louis XIV, étoit, faute de bois, obligée de rester au lit pour ne pas mourir de froid dans un hiver rigoureux.

Tel fut l'état où malgré des Ministres habiles, de profonds négociateurs & de grands Capitaines, une guerre malheureuse réduisit ce même Empire dont l'Europe avoit reçu la loi. Mais alors comme dans tous les tems le résultat des discordes civiles fut bien différent chez les deux Nations: Henri IV étoit resté plus absolu que ses prédécesseurs, Louis XIII, ou plutôt le Cardinal de Richelieu le devint davantage; les troubles de la Fronde donnèrent à Louis XIV plus d'autorité; la France n'étoit pas mûre encore & manquoit de lumières pour s'emparer de ses droits ; aussi quand le calme s'y rétablit, il fut complet, & le Roi plus puissant,

En Angleterre l'agitation dut néceſſairement continuer : les factions qui diviſoient le Peuple étoient nombreuſes; chacune plus ou moins fanatique enfantoit dans ſon délire des ſyſtêmes de Religion & de Gouvernement ; on prenoit ces rêves pour des inſpirations divines : mais au milieu de ces cruels débats la Nation Angloiſe avoit acquis de l'énergie & ſe trouvoit capable des entrepriſes les plus vigoureuſes. Le génie militaire s'étoit réveillé, des gens obſcurs élevés par leurs talens ſervoient de motifs à l'émulation ; ils conſervoient ce courage & cette activité qui avoit fondé leur fortune. Chacun voulut en jouir avec égalité : le choc de toutes ces ambitions différentes devoit conduire au deſpotiſme ; il ne falloit qu'un chef, Crumwell le fut. Il avoit, il faut en convenir, toutes les qualités faites pour le tems où le plaça la nature. L'hypocriſie néceſſaire au milieu des fanatiques, l'audace qui fait les ſuccès dans les guerres civiles, l'adreſſe & la conſtance qui ſavent en tirer parti. Dans un autre ſiècle il eût fallu d'autres talens ou les allier à des vertus : une apparence d'auſtérité les remplaça toutes. Sans un deſir immodéré de vengeance, jamais Crumwell ne ſe feroit fait

connoître,

connoître, & peut-être ne se fût pas connu lui-même. Entouré d'esprits exaltés, il exagéra de sang froid l'enthousiasme. Sa dissimulation prépara son crédit au Parlement & son courage l'assura dans l'armée. Il parvint par des crimes à la souveraine Puissance, mais il fut imposteur en homme habile, & criminel avec éclat.

Les circonstances firent envisager tranquillement dans les Cours Etrangères la mort de Charles premier. Tous les Souverains dûrent s'indigner & frémir en secret de l'évènement inoui qui se passoit en Angleterre: tous restèrent cependant immobiles spectateurs. L'Espagne chargée seule du poids de la guerre contre l'Empire & Louis XIV, oublia même sa dignité jusqu'à flatter Crumwell pour l'engager dans ses intérêts. La France qui, sans prévoir la catastrophe de la guerre civile, avoit entretenu ses progrès, ne songea qu'à croiser les espérances de l'Espagne, & se conduisit comme elle auprès du nouveau dépositaire de la puissance Angloise.

Le lendemain de l'exécution du Roi, les Communes défendirent, sous peine de mort, de reconnoître le fils de Charles ou quelqu'autre Prince de sa famille. Cependant il

ſe répandoit par-tout des manifeſtes ſéditieux qui prouvoient que les Stuarts avoient encore des partiſans. Crumwell prévit qu'il auroit à les combattre; ſous ce prétexte il augmenta l'armée qui devoit augmenter ſon pouvoir. Il reſtoit encore une ſimulacre de Chambre haute; ce Tribunal uniquement compoſé de Nobleſſe contrarioit ſes deſſeins: il le fit abolir par les Communes dont il diſpoſoit. Il établit un Conſeil d'Etat & le compoſa de quarante Membres choiſis par cette Chambre dans les troupes & dans ſon ſein; mais il n'y fit entrer que ceux qu'il déſigna lui-même. Ils prirent le titre impoſant de Protecteurs du Peuple & de défenſeurs des Loix.

Alors il crut devoir effrayer les partiſans ſecrets de ſon ancien Maître en faiſant inſtruire le Procès de pluſieurs Officiers détenus priſonniers. Le premier qu'il dénonça fut ſon rival & ſon ennemi le Comte de Hollandt. Il paya de ſa tête l'avantage funeſte d'avoir balancé Crumwell dans le cœur d'une femme qu'il avoit aimée. Le nombre de ſes victimes fut incroyable, mais il les égorgea toutes avec le glaive des Loix, & ſes aſſaſſinats ſe conſommèrent au moins par des voies juridiques.

La ſuite qu'il donnoit à ſes vengeances ne le détournoit pas des ſoins qu'il devoit aux affaires. Son ame active ſavoit tout concilier; il rédigea pluſieurs Loix civiles que le Parlement s'empreſſa d'adopter & de publier. Il en dicta de relatives à la Religion dans un Synode qu'il aſſembla. L'auſtérité de ce nouveau Code ne manqua pas de ſéduire un Peuple exalté qui s'imaginoit qu'un Empire devoit être conduit comme un Couvent. Il défendit avec ſcrupule toute eſpèce d'amuſement le Dimanche, & pour conſoler la multitude, le Lundi fut accordé à ſes plaiſirs. Ainſi au lieu d'un jour que la ſuperſtition enlevoit au travail, il en perdit deux.

Arbitre de l'armée, il ſentit la néceſſité de s'emparer de la Marine. Cette branche d'adminiſtration étoit d'un intérêt puiſſant chez les Anglois, qui déjà ſous Eliſabeth avoient affecté l'empire de la mer. Il conçut que l'autorité du Grand-Amiral pouvoit un jour croiſer la ſienne, il exigea ſa démiſſion, & ſupprimant la charge, il en confia les fonctions à trois Amiraux de ſon choix.

A peine occupé de ces réformes, il fut interrompu dans ſes travaux par le ſoulève-

ment de l'Irlande, qui, tout-à-coup secouant le joug du Parlement d'Angleterre, venoit de se livrer au Prince de Galles; & de le reconnoître sous le nom de Charles second. Crumwell, qu'on avoit créé Vice-Roi de ce Royaume, partit sans délai pour le réduire; mais il ne tarda pas à connoître que ce poste d'honneur n'étoit qu'un piége imaginé par ses ennemis pour l'éloigner; il s'empressa d'abandonner cette entreprise, & de la confier aux talens de son gendre. Iréton, en quatre semaines, exécuta sa mission. Le calme sembloit rétabli. Crumwell, par son influence en Ecosse, y préparoit un nouveau triomphe à sa haine; elle seule précipita le supplice de Montrose. Ce héros généreux dont le modèle ne peut se retrouver (suivant l'expression du Cardinal de Retz) que parmi les grands hommes de Plutarque, avoit pénétré dans ce Royaume pour y relever le trône de son Maître. Victime de la plus noire trahison, & prisonnier du Parlement d'Ecosse, le plus fidèle des sujets venoit de subir un jugement terrible. Comment refuser des larmes à l'expression touchante du rare attachement qu'il témoigna pour son Roi? Quand Montrose eut appris à la lecture de son Arrêt que sa tête coupée sur un echa-

faud feroit clouée à la porte de fa prifon, & fes membres diftribués dans les quatre principales Villes de l'Ecoffe, il ne parut ému que du regret d'avoir manqué fon entreprife, & de la fituation du jeune Prince qu'il aimoit. *Je fuis plus fier*, dit-il, *d'avoir ma tête attachée dans le lieu marqué par la Sentence, que d'avoir mon portrait fufpendu dans la chambre du Roi. Loin d'être affligé que mes jambes & mes bras foient envoyés dans quatre Villes du Royaume, je fouhaiterois avoir affez de membres pour être difperfés dans toutes les Villes Chrétiennes, & pour fervir de témoignages en faveur de la caufe dont je fais gloire d'être martyr.* Le fang de Montrofe qui fembloit annoncer une divifion éternelle entre les Ecoffois & le Roi, devint au contraire le gage de la plus prompte union. Tant de courage, un fi noble dévouement causèrent d'abord une admiration muette, & changèrent enfin tous les cœurs. Charles parut alors; fa préfence ramena l'Ecoffe à fon parti : la fermentation devint plus vive encore qu'en Irlande. Le peuple, toujours changeant, s'enflammoit pour la défenfe de fon jeune Maître, & le proclamoit avec tranfport.

Ces mouvemens confirmèrent de nouveau le crédit de Crumwell. On implora fes fe-

cours dans ce danger naiſſant ; il y vola ſuivi de la victoire qui ne l'abandonna jamais. Les plaines de Dumbar furent le théâtre de ſa gloire. Deux chevaux renverſés ſous lui n'arrêtèrent point ſa valeur. Lambert, Iréton repouſſés, avoient conſterné l'Angleterre. Lui ſeul répara tout, & diſperſa dans cette campagne tous les ennemis qu'il rencontra. L'Ecoſſe conquiſe perdit ſa Conſtitution, fut érigée en République, & ne forma plus avec l'Angleterre qu'un ſeul & même Etat.

Au milieu de ces ſuccès qui devoient affermir l'autorité de Crumwell, le Parlement jaloux n'y voyant plus de terme, travailloit à la lui ravir. Il délibéroit alors ſur les moyens de le dépouiller du titre ſi mérité de Généraliſſime; mais lent dans ſes opérations, il établit un Comité qui demeura dix ſemaines à décider ſa marche, & le même tems à faire ſon rapport. Le motif ſecret de ces délibérations fut bientôt pénétré par les vigilants amis du Général. Un Courier l'en inſtruiſit. L'Ecoſſe ne le retint pas long-tems; il y chargea Monck de ſes pouvoirs, & ſe rendit à Londres ſans s'arrêter. Crumwell inattendu parut ſubitement aux Communes; il en fit inveſtir les portes par ſix mille de

ſes gens les plus dévoués, & l'indignation ajoutant à ſa fierté, c'eſt en ces termes qu'il intima ſes ordres à la Chambre étonnée.

Il y a long-tems, Meſſieurs, que vous conſervez un pouvoir établi par l'armée, maintenu par elle & dont vous abuſez. Ce que vous avez fait juſqu'à préſent pour le bien de la Religion & de l'État, ne prouve que trop votre incapacité. L'armée vous déclare donc par ma bouche que ſon intention poſitive eſt que vous vous ſépariez ſur le champ, & dès ce moment le Parlement eſt diſſous.

A l'inſtant même il déploya l'acte ſigné par les chefs de l'armée, en commanda la lecture, & ajouta d'un ton également impérieux & ſévère, *je reſte ici pour connoître celui qui, parmi vous, oſera déſobéir.* Chacun demeurant immobile, il preſcrivit à l'Orateur de quitter ſa place, & ſur ſon refus l'en fit arracher & traîner dehors par des ſoldats. Le reſte des Membres fut emmené deux à deux, & lorſqu'ils furent tous expulſés, Crumwell ſortit le dernier, ferma la ſalle, s'empara de la clef, & fit inſcrire au-deſſus de la porte, *chambre à louer.*

Ce coup d'éclat raffermit ſon autorité pendant quelque tems; il en jouit ſans obſtacles de la part de la nation qui manquoit de Repréſentans, & plus facilement encore de la part

de l'armée qui, croyant la partager avec son chef, n'en étoit que plus soumise.

Mais les Ecossois rassembloient de nouvelles forces. Après avoir vendu leur Maître, ils vouloient obstinément en couronner le fils; & ces troubles augmentant chaque jour, forcèrent bientôt Crumwell de convoquer un nouveau Parlement. Il fit expédier par le Conseil des lettres circulaires; elles appellèrent auprès de sa personne des différentes parties des trois Royaumes tous ceux qu'il prétendoit avoir été choisis *par le Seigneur.* Les Membres élus de la sorte furent si nombreux & si promptement réunis, que lui-même ne pût s'empêcher de leur avouer *qu'il n'auroit jamais espéré que le Christ fût si hautement honoré.* Ce langage figuré convenoit à des fanatiques, qui se croyant illuminés par le Saint-Esprit, extravaguoient saintement & se flattoient dans leur ivresse, qu'eux seuls étoient destinés à former le plan d'une République.

Crumwell ne parut point à l'ouverture de leurs séances. Certain que ses affidés l'instruiroient exactement de ceux qui lui seroient opposés, il préféra de laisser, par son absence, un libre essor aux opinions; elles parurent flottantes sur le parti qu'on devoit

préférer, mais l'afcendant de Crumwell devoit l'emporter fans ceffe. Il obtint les fecours qu'il voulut, & fut chargé d'éloigner des frontières la guerre qui s'y préparoit.

Charles, depuis long-tems, défiroit fixer fon fort par une action décifive. Fatigué de l'attendre en Ecoffe, il vint la chercher en Angleterre même. Crumwell, felon fon ufage, laiffa le Roi s'avancer & fe procurer des avantages; ces fuccès exagérés par la crainte & l'efpérance devoient attirer auprès de Charles tous les partifans fecrets de fa fortune: c'étoit le fûr moyen de connoître fans erreur les ennemis cachés de la caufe publique. Comptant fur la fortune dont il n'avoit jamais éprouvé l'inconftance, Crumwell attendit pour joindre les troupes & fe mettre en marche avec elles que tout parût défefpéré. Il vouloit d'un feul coup, en affurant fa puiffance, anéantir le parti du Roi. Dès qu'il fut affuré que cette foule d'ambitieux qui, chaque jour alloit fe ranger fous fes drapeaux ne pouvoit plus augmenter, on le vit à la conftemation générale oppofer une fermete froide & tranquille: elle en impofa. Ceux même qui blâmoient fa lenteur en approuvèrent le motif; il calma les murmures & ranima la confiance. La Ville de

Worcester venoit d'ouvrir ſes portes aux Ecoſſois; c'eſt à l'inſtant de ce triomphe, dans le lieu même de leur conquête qu'il réſolut de les attaquer. Il aſſiégea cette Place & la preſſa ſi vivement, qu'elle fut priſe en trois jours en préſence de l'armée Royale.

Ce premier ſuccès augmenta le courage de ſes troupes & jetta l'épouvante dans celles du Roi. Pour écarter de leurs ames un ſentiment ſi dangereux & leur perſuader que l'ennemi n'étoit point à craindre, Charles ſe décida ſans retard à lui préſenter le combat. Crumwell honteux d'être prévenu dans une journée ſi déciſive, raſſemble toute ſon énergie, monte à cheval, adreſſe publiquement à Dieu ſa prière, diviſe en trois corps ſon armée, parcourt les rangs, exhorte ſes ſoldats, & d'un ton de voix animé, » chers » compagnons, leur dit-il, c'eſt de votre va» leur que dépend aujourd'hui la ſervitude » ou la liberté. Un jeune homme & des Cour» tiſans épuiſés que la faim a fait ſortir des » montagnes, où vos armes victorieuſes les » avoient forcés de ſe cacher, veulent au» jourd'hui devenir vos tyrans. Les Ecoſſois » que vous avez tant de fois châtiés, & quel» ques Fermiers inſolvables de la Province » d'Yorc viennent avec eux ; mais pour avoir

» conçu le dessein téméraire qui les amène, » ils ont oublié sans doute que vous avez » inondé les campagnes d'Edimbourg & de » Dublin du sang de leurs compatriotes, » & ils ne savent pas que c'est de votre cou» rage que la République attend son salut. » Hâtons-nous de les tirer d'erreur & d'a» néantir les restes de la tyrannie avec ce » ramas de rebelles qui prétendent la ra» nimer «.

A peine eut-il achevé, qu'on vit l'armée entière, Officiers & soldats lever leurs épées nues & assurer par des sermens horribles qu'ils périroient ou seroient vainqueurs. Leur promesse ne fut pas vaine; les troupes se mêlèrent & s'attaquèrent avec furie. Charles & Crumwell se cherchèrent tous les deux pour s'arracher la vie, & se poursuivant ainsi l'un & l'autre, chacun alla combattre dans l'armée de son ennemi. L'acharnement fut égal; & le succès long-tems disputé. Le Roi parut d'abord l'obtenir & l'auroit conservé sans doute si les Ecossois ne l'avoient pas indignement trahi. Mais furieux de n'être pas commandés par ce Prince & de n'avoir à leur tête que le jeune Hamilton, ils restèrent immobiles & refusèrent de tirer seulement l'épée. Leur Chef au désespoir voulut

périr à côté de ſon Maître & fut témoin de ſa défaite. L'armée Royale enveloppée de toute part, fut obligée de mettre bas les armes & couvrit de ſes morts les champs mémorables de Worceſter. Charles réduit à la fuite devant le meurtrier de ſon père & les aſſaſſins qui marchoient ſur ſes traces, erra de forêts en forêts, déguiſé tantôt en bûcheron, tantôt en poſtillon; mourant de faim, de fatigue & de ſommeil, & n'ayant ſouvent d'autre aſyle que le fond des rochers ou le creux d'un chêne devenu fameux par ſa retraite: enfin pour ſauver ſa tête miſe à prix, il parvint heureuſement à ſe faire tranſporter en France, & déſormais privé de ſes Etats, après ſix ſemaines d'aventures déplorables & de dangers extraordinaires, une foible barque fut ce qui lui reſta de ſa puiſſance.

Ce nouveau triomphe de Crumwell aſſura ſon pouvoir & lui valut en effet la Couronne. Il voulut même en affecter une prérogative en faiſant des Chevaliers ſur le champ de bataille. Ce ne fut pas ſans peine que ſes confidents les plus intimes parvinrent à l'en détourner & à diſſiper une ivreſſe dont les ſuites pouvoient lui devenir fatales. Il revint à Londres au milieu des accla-

mations universelles ; on ordonna dans les Temples des chants & des actions de graces : il fut arrêté que le 3 Septembre, jour signalé par la bataille de Worcester, seroit consacré par des réjouissances publiques, & célébré tous les ans comme une fête Nationale.

Quand l'enthousiasme fut épuisé, Crumwell se replia sur lui-même & considéra sa position & celle de son Pays. Il se voyoit Général, Commandant en Chef de l'armée d'Angleterre & Vice-Roi d'Irlande, mais il tenoit toutes ces dignités des Communes. Il jugeoit aisément que les Presbytériens qui, dans tous les tems seroient appellés à y siéger, songeroient à perpétuer le pouvoir dans leurs mains ; c'est dans les siennes qu'il vouloit l'attirer & le fixer en entier. Cette entreprise délicate exigeoit de la circonspection ; il sonda les personnes les plus en crédit & les plus éclairées pour connoître leurs sentimens sur ce qu'il nommoit l'*établissement de l'Etat* ; expression nouvelle dont il couvroit le dessein médité depuis long-tems de renverser la constitution existante. Plusieurs penchoient pour la Monarchie, un plus grand nombre pour la République. Dans ce conflit d'opinions il ne s'ouvrit pas davantage ; mais se promenant un jour avec

le Commiſſaire Whitlocke, il fit tomber la converſation ſur le même ſujet. Il lui dit que le Parlement n'étoit plus qu'une faction prétendant tout régler & ne conſulter que ſa fantaiſie, que ſes Membres diſpoſoient de tous les emplois & ne les donnoient qu'à leurs amis, leurs parens ou leurs créatures; qu'il ſembloit que l'armée n'avoit remporté tant de victoires & prodigué ſon ſang que pour eux, qu'enfin elle ſe trouvoit dans une oppreſſion plus fatiguante que ſous les Rois. Alors du moins elle ne comptoit qu'un maître, & maintenant elle en avoit ſans nombre: il obſerva qu'elle commençoit à le ſentir & qu'il étoit à préſumer qu'il en réſulteroit bien des troubles. Whitlocke trouva ce tableau très-exact, mais en convenant des vices du Gouvernement Républicain, il avoua qu'il n'y connoiſſoit aucun remède. *Quoi*, lui dit Crumwell, *n'en ſeroit-ce pas un ſi quelqu'un prenoit ſur lui de ſe déclarer Roi?* Whitlocke le fixa long tems & répondit *que dans le cas d'une pareille révolution il étoit le ſeul homme qui pût aſpirer à la Couronne;* mais en même-tems il lui fit ſentir qu'il ne gagneroit rien à cette entrepriſe, qu'il avoit déjà plus de pouvoir qu'aucun Souverain, & qu'en pre-

nant ce titre, il risqueroit de perdre la réalité.

Les observations de Whitlocke, sans dissuader Crumwell, l'empêchèrent d'insister ; mais occupé de son objet, il le ramenoit sans cesse adroitement dans ses discours. Il jugeoit par des propos ménagés qu'il jettoit au hasard, la force des objections qu'ils faisoient naître, & s'efforçoit, en y répondant, ou de les combattre, ou de familiariser les esprits avec le plan qu'il poursuivoit. Un matin il fit venir Calamy, célèbre Ministre de la Ville & l'entretint sur ce projet qui, disoit-il, tourmentoit sérieusement sa conscience. L'avis du Ministre fut qu'il considéroit le Gouvernement d'un seul comme une usurpation autant illégale, qu'impraticable. Crumwell répondit au reproche de l'illégalité que le salut du Peuple étoit la suprême Loi. *Mais Monsieur Calamy*, demanda-t-il ensuite, *comment & pourquoi cela seroit-il impraticable ?* oh, reprit le Ministre, *le vœu de la Nation s'y refuse, & sur dix hommes, il y en aura neuf contre vous : fort bien*, répliqua Crumwell, *mais si j'en désarmois neuf & que je misse l'épée dans la main du dixième, pensez-vous que le succès fût encore impossible ?* A ce propos qui resta sans réponse ils se séparèrent.

Il passa quelques mois à mûrir ses desseins, l'exécution en fut cependant plus lente qu'il ne désiroit. Il crut la hâter en convoquant un Conseil d'Officiers pour les sonder & les consulter encore. Le Major-Général Harrisson, fanatique zèlé, mais complettement dupe de Crumwell, assura ses Collégues dans la sincérité de son cœur que le Général travailloit uniquement *à les conduire au Gouvernement de Jésus-Christ, afin que Dieu pût régner seul: qu'il vienne donc vîte*, s'écria le Major Stréater, *car s'il tarde jusqu'à Noël; il arrivera trop tard.*

Crumwell sentit l'amertume de ce mot & résolut, sous un déguisement plus adroit, de marcher plus sûrement à son but. Il apprécioit avec raison la force de la multitude. Habile à capter son suffrage, tous les moyens de la séduire devinrent pour lui son premier devoir. Chaque jour de nouveaux bienfaits ou des loix populaires augmentoient ses admirateurs & lui gagnoient des créatures. La Religion, l'intérêt, l'orgueil; toutes les passions du cœur de l'homme devenoient dans sa main des ressorts lians & faciles qu'il faisoit mouvoir à son gré. Protéger exclusivement une secte étoit s'aliéner toutes les autres, il fit accorder par le Conseil

une

une entière liberté de conſcience & la permiſſion de fonder des Egliſes pour l'exercice de tous les Cultes. Il répandit ſur la miſère publique tous les tréſors de l'Epiſcopat & les revenus des Evêchés reſtitués à la Nation, fournirent, pour la ſoulager, à l'entretien de ſes défenſeurs. Pour s'aſſurer la voix du Peuple, il étouffa la chimère des rangs, & ſans ménagement pour la Nobleſſe, toute préférence dans le Gouvernement, la Magiſtrature & l'Armée lui fut interdite. La concurrence à toutes les Places fut concédée à tous les hommes, & leur fraya pour l'avenir un chemin plus ouvert au mérite.

Tandis que l'Angleterre donnoit ce ſpectacle au-dedans, elle ſe rendoit formidable au-dehors. Black y faiſoit reſpecter ſon Pavillon par des expéditions valeureuſes, l'appareil d'une grande flotte & des ſuccès éblouiſſans. Tromp, Whitt & Ruiter trouvèrent enfin un rival digne d'eux. Il s'étoit reſaiſi de l'empire des mers qu'avoient uſurpé les Hollandois depuis la mort d'Eliſabeth. Fidèle au Sang des Stuarts, ce Peuple ne craignit point d'offrir un aſyle à l'un des frères de Charles ſecond. Le Duc d'Yorck réfugié à la Haye, pouvoit prétendre aux ménagemens de l'Ambaſſadeur d'Angle-

terre, mais provoqué par ce Miniſtre, il repouſſa l'inſulte par la violence. Un outrage public fait au Repréſentant des trois Royaumes, exigea de Crumwell une vengeance éclatante ; il la chercha dans la guerre. Ses armes furent heureuſes ; Black ſe ſignala par trois victoires. L'Amiral Tromp grièvement bleſſé, périt dans le dernier combat, & la mort d'un pareil ennemi fut regardée comme un nouveau triomphe.

Les Hollandois déſirèrent la paix ; une Ambaſſade ſolemnelle vint la ſolliciter à Londres. Elle s'adreſſa d'abord à ce même Parlement, dont la diſſolution violente étonna depuis l'Angleterre & lui ravit enfin le prix du ſang qu'elle avoit répandu. Ce Corps dont l'intention étoit d'élever la Marine aux dépens de l'Armée, repouſſa la paix propoſée ; mais Crumwell vainqueur des ennemis de ſa Patrie, ne tarda pas à diſperſer les ſiens. Le Parlement avoit diſparu, les Négociateurs furent donc obligés de s'adreſſer directement à lui. Sa gloire alors fut au comble ; l'abaiſſement d'une Puiſſance rivale, cette ſplendeur dont il entouroit ſa Nation ; les conceſſions faites à la multitude, l'empire que tous ces titres lui donnoient ſur les eſprits, le perſuadèrent alors que l'inſ-

tant d'accomplir ſes deſſeins étoit arrivé. Un grand ſecours lui manquoit ; la mort venoit de lui ravir ſes deux plus fermes ſoutiens, Ireton & Brandshaw. Son gendre ſur - tout excitoit ſes regrets les plus amers ; c'eſt en parlant de lui qu'il diſoit, *j'ai perdu l'un de mes yeux & celui dont je voyois le plus ſûrement.* Privé de ces deux appuis, il fit mouvoir le Conſeil d'Officiers qu'il avoit déjà raſſemblé deux fois. Inveſtis du pouvoir ſuprême, ils parurent ne l'accepter que pour en faire hommage à leur Chef. Du ſein de ce Tribunal s'élevèrent des cris d'admiration qui, répétés de toutes parts, entraînèrent les ſuffrages, & décernèrent à Crumwell le titre de Protecteur. Le nouveau Parlement compoſé de ſes créatures ne tarda pas à le lui confirmer : pluſieurs même pouſſèrent l'enthouſiaſme plus loin ; ils propoſèrent d'abord de lui offrir la Couronne comme la récompenſe de ſes ſervices, & la ſeule qui pût les égaler.

En effet, une Députation des Communes vint le ſupplier en grand appareil, de permettre que la Nation *eût le bonheur de le Couronner* ſous le nom de Crumwell premier, Roi d'Angleterre, d'Ecoſſe & d'Irlande. Mais loin de ſe méprendre à ces démonſtrations

outrées, il ſavoit trop bien que ce n'étoit pas ſans une extrême répugnance que le Parlement s'étoit vu contraint à lui déférer tant d'honneurs, & que ſes créatures avoient lutté contre les plus grands obſtacles; le nom fait tout auprès du Peuple. Il ſentit que celui de Roi, tant de fois attaqué par lui-même, ſeroit toujours proſcrit au fond des cœurs, & qu'honoré de ce titre, il en partageroit l'horreur; il préféra de tromper l'obéiſſance & de conſerver l'autorité ſous un nom moins odieux. Sa diſſimulation ne lui manqua pas au beſoin; il ſe para d'une modeſtie feinte & rejetta la Couronne qu'on lui préſentoit. Il ſe rendit aux Communes, les accuſa d'indifférence pour la Patrie, en cherchant à rétablir la Royauté qu'on avoit eu tant de peine à détruire. Il déclara qu'il ne ſeroit jamais aſſez lâche pour y concourir, & qu'un pur dévouemant aux intérêts du Peuple lui faiſoit accepter la Charge de Protecteur. Le 26 Décembre 1653, il fut inſtallé dans l'Egliſe de Weſtminſter. On y dépoſa devant lui les ſymboles de ſa dignité; le globe, l'épée, la bible, une toque, un bonnet d'écarlate fourré d'hermine furent les ornemens de ſon nouveau pouvoir. Une fête ſplendide conſacra la Cérémonie, &

jamais une égale magnificence n'accompagna le Couronnement des Rois.

Le lendemain de ce ſpectacle fut réſervé pour des exercices pieux & marqué par des aumônes affectées qu'il ſavoit devoir en impoſer au grand nombre & maintenir la conſidérarion qu'on avoit pour lui. L'armée de ſon côté nomma des Députés pour le féliciter de ſon élévation au Protectorat, & lui témoigner ſur-tout à quel degré d'eſtime ſon mépris de la Royauté lui préparoit de nouveaux droits. Ces Députés qui le regardoient comme leur ouvrage, ne lui déguisèrent point combien les troupes s'applaudiſſoient d'avoir élevé ſa fortune. Loin de lui plaire, cette eſpèce de félicitation lui parut hors de meſure. Il répondit avec fierté, *cette épée ſeule m'a conduit au poſte que j'occupe; elle ſaura m'y maintenir, & ne me manquera pas quand je voudrai monter plus haut. Allez remplir vos devoirs, ſi vous aſpirez à une meilleure fortune; je ne me ſuis élevé qu'en rempliſſant les miens.*

Tant de hauteur annonçoit aux Communes qu'elles conſerveroient peu d'influence. Cependant elles rédigèrent quelques Ordonnances & les préſentèrent à Crumwell pour qu'il s'engageât à les obſerver. Il en donna

l'eſpérance, mais en les recevant, il les mit dans ſa poche ſans les regarder & déclara qu'à l'avenir il prétendoit qu'à lui ſeul fût réſervé le privilége de promulguer des Loix.

Son uſurpation acquérant chaque jour par le tems une apparence de légalité, il s'attacha ſur-tout à procurer une forme ſtable au Gouvernement; ſon intérêt & ſon activité lui firent conſacrer les jours & les nuits à ce travail. Il établit un Conſeil-privé dans lequel il fit entrer les hommes les plus ſages & les plus eſtimés de l'Angleterre. Il ſavoit, en les y plaçant, qu'ils n'agiroient que par ſon ordre, ou qu'ils n'agiroient pas long-tems; mais il vouloit dans ces commencemens perſuader au vulgaire qu'il ſe laiſſoit diriger par leur expérience, & que leurs noms révérés donnâſſent un certain poids à ſes Ordonnances.

Les affaires extérieures devinrent également l'objet de ſa plus ſoigneuſe attention. La paix ſi déſirée par la Hollande fut enfin concluë; il exigea pour condition première que le Duc d'Yorck recueilli dans ſes malheurs par le Prince d'Orange ſon beau-frère, fût contraint de s'en éloigner & de ſe retirer de ſes Etats. Le Portugal rechercha ſon

alliance, & l'abdication de Chriftine ramenant la Suède dans fes intérêts, lui procura de fon nouveau Maître les avances les plus marquées.

Il remplit de Juges mieux inftruits les Tribunaux Civils & Criminels. Les abus en difparurent, & fa vigilance continuelle les empêcha d'y reparoître. En protégeant la liberté de confcience, il furveilla cependant les Catholiques dont il fe défioit. Traités plus févèrement que toutes les autres Communions, leurs plaintes ne l'empêchèrent point de protéger avec fuccès les Proteftans en Allemagne, en France & même à Turin : fon caractère en impofa tellement, que les Princes Catholiques n'osèrent le forcer d'accorder chez lui pour leur Religion, ce qu'il obtenoit chez eux pour la fienne.

Il affecta le plus grand zèle pour la Juftice, & la manifefta de la manière la plus hardie. Il fit arrêter pour meurtre, juger & condamner à mort le frère même d'un Miniftre de Portugal. Le coupable, réfugié dans le Palais de l'Ambaffade, invoqua vainement le privilége de cet afyle. Cromwell exigea que l'accufé fût remis à la vengeance des Loix. Son frère eut la confiance de le livrer fur la promeffe qu'il lui feroit rendu;

il le fut en effet, mais privé de la vie.

Maître abſolu ſous un titre nouveau dont les Anglois ignoroient l'étendue, Crumwell ne ſouffrit plus aucune autorité rivale de la ſienne. Une guerre publique ſubſiſtoit depuis long-tems entre le Parlement & lui ; la ruine de l'un des partis étoit l'unique remède à ces diviſions. Tandis que le Protecteur aſſembloit le Conſeil-privé pour l'informer de la diſſolution des Communes, elles s'indignoient de leur côté d'avoir elles-mêmes fait choix d'un Maître, & formoient la réſolution d'anéantir ſa dignité. Crumwell ſupérieur à la crainte ſe hâta de les prévenir : ſuivi d'une puiſſante eſcorte, il ſe rendit à l'Aſſemblée qui méditoit ſa perte, & prenant ſa place avec aſſurance : *je ſais, Meſſieurs, que vous avez réſolu de m'ôter les Lettres de Protecteur ; les voilà*, leur dit-il, en les jettant ſur le Bureau ; *je ſerai bien aiſe de voir s'il ſe trouvera parmi vous quelqu'un aſſez hardi pour les reprendre.* Nulle voix ne ſe fit entendre ; alors devenu plus fier, il préſenta la formule du ſerment qu'on devoit lui prêter, commanda d'y ſouſcrire, de lui rapporter une réponſe dans peu d'inſtans, & laiſſa les Communes dans le ſilence de la terreur. Il falloit qu'un pouvoir inexplicable enchaînât

leur esprit, leur bouche & leurs bras. Ces procédés violens exercés contre les Délégués d'un grand Peuple, déceloient plutôt l'ame d'un conjuré que d'un Souverain. Ainsi dans les jours affreux de la Ligue, ce féroce Bussy, le Chef exécré des Seize, essayoit une pareille audace devant les vertueux soutiens de la Monarchie Françoise; mais justes autant qu'intrépides, ces héros Citoyens ne surent point fléchir & se montrèrent exempts d'allarmes. Que leurs mânes applaudissent, la Nation qui depuis deux cents ans (*), les honore, fait revivre aujourd'hui leurs vertus, & n'a point dégénéré de leur courage. Malgré ce noble exemple que l'Histoire offroit à leur souvenir, ces farouches Républicains tant de fois cités pour la fermeté de leur caractère & leur amour de la liberté, sembloient alors abrutis par l'esclavage & courbés honteusement devant le génie d'un seul homme. Les Communes se contentèrent de lui représenter qu'elles ne pouvoient adopter sa formule de serment. Irrité de ce refus, Crumwell tira sa montre & la jettant contre terre avec furie, *allez apprendre à ceux qui vous envoyent*, dit il, *que je les briserai comme j'ai brisé cette montre.* Il marcha sur leurs pas, & déclara lui-même

(*) En 1589.

au Parlement qu'il étoit diſſous; ſans rien ajouter il ſe retira. De nouveaux Députés cherchèrent à le fléchir, mais au premier mot il les interrompit : *je vous entends*, leur dit-il, *ſi dans une heure le Parlement n'eſt pas ſéparé, ceux qui le compoſent verront ce que c'eſt que de contrevenir à mes ordres.* Quand les Communes apprirent cette réponſe, un tel effroi s'empara de tous les Membres, qu'en fuyant à la fois pour ſe ſouſtraire au courroux de Crumwell, ils tombèrent entre les bancs, & ſe précipitoient les uns ſur les autres.

Ces violences tant de fois renouvellées, diſſipoient l'ivreſſe qu'avoit inſpiré l'éclat de ſes entrepriſes. Le Protecteur voyoit avec peine que le peuple, d'abord ébloui, perdoit de ſon enthouſiaſme, & qu'il ne pouvoit aimer long-tems celui qu'il falloit redouter. On murmuroit de la manière arbitraire dont il uſoit de ſon pouvoir : il ſe vit donc encore obligé d'aſſembler un nouveau Parlement, dans l'eſpoir d'entourer ſes actions abſolues d'une ombre de légalité. Il le convoqua pour le 3 Septembre 1654. Ce jour célèbre par ſes victoires de Dumbar & de Worceſter, lui paroiſſoit une époque heureuſe; il avoit la foibleſſe d'attacher à cette date préciſe un eſpoir de fortune & de ſuccès, & quoique

cette année ce jour fût un dimanche, il ne voulut pas que l'ouverture du Parlement fût différée. Il le reçut à Weſtminſter dans la chambre peinte, & fit une harangue ſur la nature du Gouvernement qu'il ſe propoſoit d'établir. Mais quand les Membres ſe trouvèrent en liberté dans le lieu particulier de leur aſſemblée, ils s'avisèrent d'agiter entre eux s'il convenoit que le pouvoir ſuprême & légiſlatif reſtât dans les mains d'une ſeule perſonne, ou leur fût confié. Le Protecteur inſtruit de la délibération, & craignant de ſe voir dépoſer par le vœu des Communes, plaça de bonne heure, le lendemain, une garde ſûre à la porte de la Chambre pour les empêcher d'y pénétrer, & ne leur permit de s'y réunir qu'après que chaque Membre eût entre ſes mains prêté ſerment de fidélité. Cette première démarche ne le tranquilliſa point entièrement ; il s'occupa donc du moyen d'abréger encore la durée du Parlement. En le convoquant, il avoit annoncé que les Séances continueroient pendant cinq mois ; il s'aviſa de ne les compter, comme l'Almanach Militaire, que de vingt-huit jours ſeulement, & les termina le 23 Janvier ſuivant.

Peu de tems avant cette époque, il perdit

ſa mère. Elle vivoit avec lui à Witehall, témoin de la ſplendeur de ſa Cour, mais n'en jouiſſant pas, & ſingulièrement réſervée dans ſes demandes & ſes avis. Elle aimoit Crumwell avec une tendreſſe ſi vive & ſi timide, & craignoit tellement de le perdre, qu'un jour paſſé ſans le voir deux fois, lui faiſoit croire qu'il n'exiſtoit plus. Si pendant ſon abſence on entendoit le moindre bruit ou l'exploſion d'une arme à feu, elle imaginoit que le coup avoit percé ſon fils, & tomboit ſans connoiſſance. Crumwell, que la pompe des funérailles de Jacques premier avoit révolté, la ſurpaſſa pour celles de ſa mère. Cette femme, ſans orgueil, l'avoit inſtamment prié de ne lui procurer qu'une ſépulture modeſte, perſuadée que ſes cendres y repoſeroient plus tranquilles. Elle fut, contre ſon dernier vœu, dépoſée à Weſtminſter dans le tombeau des Rois.

Ces vains honneurs ſi ſoigneuſement rendus par Crumwell à l'auteur de ſes jours, étoient moins l'effet de ſa piété filiale que des projets ſuivis de ſon ambition. En confondant les reſtes inanimés de ſa mère parmi la pouſſière des Rois, en livrant leurs tombeaux à ſa famille, il eſpéroit accoutumer le peuple à ne plus voir de différence entre un

Monarque & le Protecteur, & s'emparer ainſi de tous les droits de la Couronne. Une ſage modération pouvoit avec le tems le conduire à ſon but; mais il falloit à Crumwell une autorité prompte, ſans bornes, ſans rivaux, & conſacrée ſur-tout par le titre de Roi. La réſiſtance irritant ſon eſprit déja violent par lui-même, il abuſoit de ſon pouvoir pour n'en pas douter, & vouloit en un mot tout perdre ou tout obtenir.

Un Empire auſſi dur excitoit ſecrètement à la révolte. Des conſpirations ſans nombre éclatèrent de tout côté contre lui. Pour les détourner, il fallut encore occuper la Nation de ſes nouvelles conquêtes. Il équipa des flottes, & leur ſuccès ſur les deux mers porta juſque dans l'Inde la terreur & l'éclat de ſon nom. Les tréſors de l'Eſpagne tombèrent en ſa puiſſance, & l'or du Portugal paya ſon amitié. Les brigands d'Alger n'effrayèrent plus le commerce, ceux de Tunis furent enfermés dans leurs ports, la Jamaïque devint & reſta depuis cette époque une poſſeſſion de l'Angleterre, enfin un traité d'alliance inouie unit Crumwell à Louis XIV; & décida le coupable exil long-tems & vainement ſollicité de l'auguſte famille des Stuarts. Les liens du ſang, & ſur-tout ſes

malheurs, devoient rendre facré l'afyle qu'elle s'étoit choifi. Crumwell mit à l'en priver un acharnement barbare, & la Cour de France une lâche facilité. Tous les cœurs & tous les fiècles reprocheront éternellement cette foibleffe au règne d'un Prince que la ruïne éclatante de fes peuples a fait furnommer *Grand.* Cependant fi tant de honte peut trouver une excufe, elle exifte dans l'exemple donné par l'Angleterre à la France d'une pareille violation de l'hofpitalité. Souvenons-nous, pour adoucir un fi jufte reproche, ou plutôt pour gémir fur deux cruautés, qu'avant le banniffement exigé de ces illuftres malheureux, les Communes expulsèrent volontairement de Londres Marie de Médicis, veuve de Henri IV, Mère de Louis XIII, de la Reine d'Efpagne, & de l'époufe même de leur Roi Charles premier.

Crumwell, qu'une pareille vengeance devoit fatisfaire, ne fe borna point à cet avantage. Une conquête facile parut encore le prix de ce traité. Dunkerque enlevé par les armes de la France aux Efpagnols, fut remis entre fes mains. Ainfi, tandis que le Protecteur luttoit parmi les fiens contre la haine & fes complots, il procuroit un port à fa patrie, & lui préparoit les moyens de

ſe rendre un jour formidable ſur le Continent.

Des Hiſtoriens mal-intentionnés pour Crumwell ou peu clairvoyants lui reprochent de n'avoir pas connu les véritables intérêts de l'Angleterre en ſignant ce traité. Il devoit, diſoient-ils, ſoutenir l'Eſpagne dans ſa décadence, & maintenir la rivalité de ce Royaume & de la France. Le Protecteur calcula mieux ſans doute en préparant l'Angleterre à devenir elle-même un jour la rivale de la France. Agrandir ſa Nation par les propres ſecours de ſes voiſins, étoit ſe mettre en meſure de balancer leur pouvoir. L'alliance de Louis XIV en fourniſſoit des moyens plus ſûrs que celle de Philippe IV; il n'avoit point de conquête à projetter ſur la France, il pouvoit au contraire s'en promettre en Amérique & dans les Pays-Bas, & l'évènement juſtifia ſa combinaiſon.

Quoique la guerre avec l'Eſpagne & les ſuccès de Black ſur les mers euſſent porté deux millions dans les coffres de Crumwell, l'argent manquoit à ſes deſſeins. En vain les Juifs, jaloux de redevenir Citoyens, le nommoient déja leur *Meſſie*, l'eſpoir de les mettre à contribution s'étoit évanoui. Le projet d'enlever les tréſors de Lorette ne s'étoit point

réalifé ; les befoins devenoient plus preffants ; l'intervention d'un Parlement parut encore inévitable, il en convoqua donc un nouveau. Les intentions du précédent étoient préfentes à fa penfée. Il fe précautionna d'avance, pour s'affurer de la docilité, des Membres qu'il raffembloit. Appellés d'abord dans une des falles de Weftminfter, il remit une efpèce de certificat à ceux dont l'attachement lui fut clairement démontré. Des foldats, felon fon ufage, environnèrent la Chambre des Communes, & la porte n'en fut ouverte qu'aux poffeffeurs de ce billet étrange. *Ces préfentes font pour faire favoir, que... &c... a reçu fes patentes de Membre du préfent Parlement pour la Province de... &c... ou la Ville de... &c... & a été approuvé par le Confeil de fon Alteffe.*

Un Parlement compofé dans cette forme, laiffa facilement à Crumwell le choix de fon Orateur, & paffa tous les Bills d'impôts qui lui furent demandés. Tant de complaifance attira les plus gracieux remercîmens du Protecteur. On rédigea bientôt un acte pour la fûreté de fa perfonne. Ce témoignage d'attachement le trouva d'autant plus fenfible, qu'il ne l'avoit pas follicité. Mais un autre Bill que les Communes publièrent auffi de leur propre mouvement, ne lui fut pas également

lement agréable ; il profcrivoit le nom de Roi. Ce titre étoit le vœu cher & fecret de Crumwell. Malgré la décifion récente, jamais les circonftances ne pouvoient fe montrer plus favorables à fon ambition. Un Parlement dont il étoit l'arbitre, les voix qu'il y dirigeoit, le corps nombreux de fes amis, fes derniers triomphes, tout le flattoit de la Couronne, & l'invitoit pour l'obtenir à renouveller fes tentatives. L'adreffe étoit de les déguifer ; il en chargea fes créatures. Leur marche fut foigneufement tracée. Quelques mois employés à des difcuffions nouvelles refroidirent les efprits fur la Royauté. On s'écarta de la queftion pour la ramener par de plus longs circuits : elle reparut enfin. On préfenta, fous la forme d'une humble Requête, le plan d'un établiffement légiflatif, & l'on en prouva la néceffité. Sous l'apparence du refpect & d'une entière foumiffion aux Communes, on eut foin de laiffer en blanc le titre qui devoit diftinguer l'exécuteur fuprême de ce projet nouveau. Toutefois, par une claufe particulière & pofitive, on l'autorifoit à créer des dignités abfolument analogues à celles de la Pairie. Leurs Titulaires devoient compofer une efpèce de Chambre Haute, & rétablir cette bran-

che de la Conſtitution, détruite depuis long-tems.

Cette Requête une fois préſentée, ne manqua pas de ſoutiens. L'Alderman Lautes, connu par la dépravation de ſes mœurs & le beſoin d'argent qui le pourſuivoit ſans ceſſe, éleva le premier la voix pour applaudir à ſon objet, & propoſa de remplir du nom de Roi le titre qu'on laiſſoit en blanc à la diſpoſition des Communes. Les Membres choiſis dans l'armée s'y refusèrent tous avec la vivacité la plus opiniâtre; mais leur vaine réſiſtance ne lutta pas long-tems contre la pluralité des ſuffrages. Le rétabliſſement de la Monarchie devoit ramener celui de la Nobleſſe; on autoriſa donc en même-tems le Souverain à créer de nouveaux Lords. La pétition ainſi rédigée, fut à l'inſtant préſentée à Crumwell qui demanda quelques jours pour y réfléchir & l'examiner. Il ſe flattoit dans ce délai d'épier les diſpoſitions des eſprits, de leur en inſpirer de favorables, & par l'adreſſe cachée de ſes agens, de ſubjuguer tellement les Communes, qu'elles-mêmes enfin lui fiſſent une douce violence qu'il auroit l'air de n'oſer repouſſer. Mais la fortune ſi fidèle pour lui dans les combats, l'abandonna dans le ſuccès de

cette intrigue. Ses amis, sa famille même ne déguisèrent point leur opposition: celle des troupes parut sur-tout si décidée que malgré son audace il craignit de les heurter. Elles s'avancèrent enfin jusqu'à demander au Parlement, par une Adresse, qu'il annullât son dernier Arrêté. Sans attendre la décision, Crumwell s'empressa de rejetter une seconde fois les offres forcées qu'il avoit reçues. Il déclara que son premier titre lui suffisoit & que l'inspiration de sa conscience ne lui permettoit pas d'accepter celui de Roi. Toutefois pour que ses démarches ne fussent pas entièrement infructueuses, il fit rendre la dignité de Protecteur héréditaire dans sa famille. Son orgueil abusé se consola par la pompe d'une inauguration nouvelle, & l'invitation qu'il reçut de la Municipalité de Londres au repas le plus somptueux.

Peu s'en fallut que le jour marqué pour cette Fête ne fût le dernier de la vie de Crumwell. Escorté de ses deux enfans au milieu d'une foule immense, suivi des Membres des Communes & des Chefs de l'armée, il se rendoit à cheval au lieu du festin, quand d'une fenêtre où l'on ne voyoit que des femmes, un pistolet se fit entendre,

& jetta la terreur dans ce nombreux cortége ; une balle dirigée contre le Protecteur, alla frapper à ses côtés le cheval de son fils Henri. La main débile d'une jeune & belle fille avoit risqué ce coup hardi. Elle se découvrit elle-même en maudissant l'arme & le bras qui l'avoient si mal secondée. Depuis trois ans Lady Grenville pleuroit la mort de son amant tué par Crumwell à la bataille de Saint-Neds. Depuis trois ans son désespoir méditoit une vengeance : chaque jour elle s'exerçoit au pistolet. Pour mieux s'accoutumer à la vue de son ennemi, les plus ressemblans de ses portraits l'environnoient sans cesse, & sa tête ou son cœur servoient de but à son adresse. Cet évènement interrompit la marche triomphale. La populace furieuse vouloit incendier la maison où l'attentat s'étoit commis ; Crumwell s'efforça de la contenir, & cachant son effroi sous une modération feinte, il assura froidement qu'il falloit que cette fille fût en démence. Les gardes qui vinrent la saisir, confirmèrent par son ordre, le jugement qu'il en avoit porté ; mais elle disparut, & fut à jamais perdue pour le monde & pour sa famille.

Remis du premier trouble où le plongeoit

cette attaque imprévue, il ſe para d'une gaicté calme qui n'étoit point dans ſon ame & redoubla d'égards envers les Chefs de la Cité. Il refuſa la table particulière qui l'attendoit, ſe mêla ſans diſtinction avec tous les convives, & ne voulut s'aſſeoir qu'après que chacun ſe fut placé.

Dès qu'on eut déclaré le Protectorat héréditaire, il ſe rapprocha de ſon fils Richard ; juſqu'à cette époque il s'en étoit conſtamment éloigné. La douceur habituelle de ce jeune homme le faiſoit regarder par ſon père comme dénué d'ame & d'énergie & de moyens d'en jamais acquérir. Il eſſaya cependant de lui donner plus de reſſort en éveillant ſon ambition. Il accumula ſur ſa tête des dignités de tous les genres & le nomma Chancelier d'Oxfort ; mais tant d'honneurs le touchoient foiblement. Auſſi Crumwell diſoit-il quelquefois, *je ne ſais où Richard a pris ſon caractère, car il ne tient ni de celui de ſa mère, ni du mien.* Un ſecret penchant l'entraînoit de préférence vers ſon ſecond fils ; mais loin de le juger plus digne de lui ſuccéder, il ſembloit au contraire déployer à ſon égard toute ſa ſévérité, & lorſqu'Henry ſe rendit en Irlande en qualité de Vice-Roi, il affecta de ne lui donner qu'un

valet pour efcorte, & de ne lui confier qu'une très-foible autorité.

Crumwell fe la réfervoit toute entière; une fois acquife, on reconnut à fa conduite plutôt le rival que l'ennemi de la Royauté. Défefpéré de voir ce nom profcrit, il en renouvella les prérogatives & rétablit une Chambre Haute; des Nobles de fa création y prirent féance pour lui fervir d'appui contre les attaques des Communes. Flatté de fe retrouver avec le fimulacre des deux parties de l'ancienne Conftitution, il crut en les oppofant l'une à l'autre les foumettre enfemble à fes loix. Mais la Nobleffe antique dédaigna de s'affocier à des hommes nouveaux. Les Communes jaloufes de gouverner ou même d'obéir feules, méconnurent un Tribunal annéanti devant leur puiffance, & vainement décoré du nom de Chambre Haute. La moderne Pairie des Membres qui la compofoient les éloignoit de toute influence perfonnelle & ne put s'oppofer à leur deftruction. Auffi le Protecteur perfuadé qu'une Conftitution régulière feroit long tems impraticable, ne fongea plus à s'appuyer de ce fantôme. Il ufa de fon pouvoir fans déguifement, & rejetta tout fcrupule dans les moyens de la maintenir. . .

Cependant le mécontement devenoit général. Chaque matin des Placards injurieux se trouvoient affichés dans les Carrefours, aux portes des Eglises, aux murs de son Palais. Sur sa table même on glissoit des billets menaçants. Son buste que les Frères rouges, ses gardes si fidèles, avoient élevé dans leur quartier, se trouva, malgré leur vigilance, abattu & mutilé. Les entreprises contre sa vie se renouvelloient sans cesse; loin d'en effrayer les auteurs, les supplices qu'il leur prodiguoit ne les rendoient que plus nombreux. Chaque jour des pamphlets nouveaux attaquoient son orgueil & dévoiloient son ame. Le plus remarquable & celui de tous qui le plongea dans les plus vives terreurs avoit pour titre, *Tuer sans assassiner.* On y démontroit que celui qui avoit violé toutes les Loix ne pouvoit plus en réclamer l'appui.

Crumwell qui tant de fois avoit bravé la mort dans les combats, sembla changer de caractère, & connut enfin l'épouvante. Environné de périls continuels, il devint sombre & farouche; son trouble ajoutoit à sa cruauté: les Tribunaux ne pouvoient suffire à ses vengeances, & le moindre soupçon faisoit à son gré des coupables & des vic-

times; mais le ſang répandu ne raſſure point les tyrans. Crumwell en fit la triſte épreuve. La crainte qui l'aſſiégeoit le tenoit ſans relâche dans une ſervitude fatiguante. Des eſpions gagés & répandus de toutes parts l'outrageoient publiquement par ſon ordre pour mieux connoître les penſées & le ſecret des cœurs. Les lieux mêmes conſacrés à d'innocens plaiſirs, les ſpectacles furent défendus & fermés comme un point de réunion pour les conſpirateurs. Trois perſonnes même en plein jour, ne pouvoient, dans les rues, s'entretenir enſemble, & des ſoldats venoient les ſéparer. Envain il épuiſa toutes les précautions de ſûreté que ſon eſprit lui ſuggéroit, chaque être vivant lui paroiſſoit un aſſaſſin; effrayé de ſes propres gardes; d'autres ſoldats veilloient ſur eux; ſes domeſtiques les plus affidés ne le ſervoient que dans l'éloignement. Il ſe raſoit lui-même & repouſſoit tout ſecours dans les beſoins journaliers de la vie; toujours en armes; perſonne, les Ambaſſadeurs même, ne l'approchoient que déſarmés. On n'arrivoit à lui qu'à travers des bayonnettes croiſées qui s'ouvroient & ſe refermoient ſoudain à meſure qu'on ſe préſentoit. Si dans les jours ſolemnels quelques ſpectateurs aſſiſtoient

à ſes repas, des ſoldats tenoient ſans ceſſe leurs fuſils ajuſtés ſur eux & prêts à tirer au moindre mouvement ſuſpect. Ses habits cachoient une épaiſſe cuiraſſe qu'à peine il oſoit quitter pour ſe livrer au repos; des piſtolets, qui ne pouvoient le raſſurer le jour, reſtoient la nuit à ſes côtés: douze chambres diſtribuées dans ſon Palais avoient toutes une iſſue ſecrette; l'unique ouvrier qui pouvoit les connoître, depuis long-tems ne reparoiſſoit plus; il y couchoit alternativement. Les gardes qui veilloient à la porte de chacune, ignoroient celle qui le renfermoit. Sa femme enfin n'en étoit inſtruite, & n'y trouvoit accès qu'au moment où Crumwell l'y conduiſoit lui-même. Un ſommeil interrompu l'agitoit ſans ceſſe: des rêves effrayans ne lui préſentoient que des poignards ou des bras levés ſur ſa tête: il ſe levoit en pouſſant des cris, en demandant ſes armes, & la terreur de ces fantômes le pourſuivoit encore, & l'humilioit après ſon réveil; alors il regrettoit les jours ſereins & les nuits ſi paiſibles de ſa première obſcurité.

Cette contraction de l'ame ne tarda pas à faire impreſſion ſur ſes organes. Il fut attaqué d'une fièvre ardente qui ſe tourna

bientôt en fièvre tierce aigüe. Pendant une ſemaine elle continua ſans aucun ſymptôme dangereux & ne l'empêcha point de paroître en public; cependant elle devint plus grave. Un jour, après ſon dîné, ſes Médecins étant venus le voir, un d'eux lui tâta le pouls, & crut le trouver intermittent. Crumwell parut ſurpris & pâlit: une ſueur froide ſe répandit ſur tout ſon corps, & prêt à s'évanouir, il demanda qu'on le mît au lit. A l'aide de quelques cordiaux, la connoiſſance lui revint, il ſe hâta d'en profiter pour donner des ordres, & ſonger à ſon teſtament.

Crumwell ne pouvant ſe diſſimuler ſon état, voulut au moins le déguiſer aux autres. La prétention de toute ſa vie avoit été de perſuader qu'il exiſtoit dans ſa fortune quelque choſe de ſurnaturel; il s'indignoit qu'on le ſoupçonnât de toucher à ſa fin. Pour mieux en impoſer encore, il raſſembla toutes ſes forces & voulut, malgré ſes douleurs, faire la revue de ſon Régiment des Frères rouges; mais il ne put y demeurer juſqu'à la fin. Il fallut le ramener à ſon appartement, & le 27 Août 1658, il ſe coucha pour la dernière fois.

La terreur qu'il avoit inſpirée ſe prolon-

gea pendant ſa maladie. On ordonna des Prières publiques : une foule prodigieuſe remplit encore les Egliſes ; mais chacun s'y portoit par une impulſion bien différente : les uns dans la crainte que leur abſence ne fût remarquée ; d'autres pour implorer ſa fin ; d'autres encore frappés de ſes grandes actions oublioient le reſte de ſa vie ; le plus grand nombre paroiſſoit ému de cette foibleſſe qu'on appelle pitié, que l'homme par un retour ſur lui-même accorde ſans diſtinction à la mort de ſon ſemblable, & que le Peuple témoigne encore au ſcélérat en l'accompagnant au ſupplice.

Le Docteur Bateus rendit publique une relation de ſa maladie ; il y raconte que le Protecteur voulut ſavoir d'un de ſes Médecins, *pourquoi il avoit l'air ſi grave & ſi ſoucieux, il eſt difficile d'être autrement*, répondit celui-ci, *quand on eſt ainſi que moi, chargé de la vie & de la ſanté d'un ſi grand homme. Vous vous imaginez vous autres Médecins*, lui dit Crumwell, *que tout eſt déſeſpéré, & moi je vous dis que je ne mourrai point, j'en ſuis ſûr, ne penſez pas que je ſois en délire, je vous parle d'après des connoiſſances plus certaines que celles d'Hyppocrate & de Gallien. Dieu tout-puiſſant a répondu par cette aſſurance non-ſeulement à mes prières, mais à celles*

des personnes qui sont dans un commerce plus intime avec lui ; allez donc en paix, bannissez la tristesse de vos regards, vous connoissez un peu la marche de la nature, mais la nature est plus puissante que les Médecins, & Dieu sur-tout est plus puissant que la nature. Après ce peu de paroles il le congédia sous prétexte de vouloir chercher du repos. Ce Médecin en s'en allant rencontra Bateus, & lui raconta ce qu'il venoit d'entendre ; il ajouta, *je crois que notre malade a la tête un peu légère. Et d'où venez-vous*, lui répondit Bateus, *on diroit que vous êtes étranger dans cette Maison ? ne savez-vous pas ce qu'ils ont fait la nuit dernière ? Les Chapelains & tous ceux qui se croyent du dernier bien avec Dieu, se sont réunis pour demander le retour de la santé de leur Maître, & ils assurent qu'ils ont obtenu sa guérison.*

En effet ils poussèrent leur confiance si loin, qu'une Fête fut ordonnée en réjouissance du prochain rétablissement de Crumwell & de l'assurance de l'avoir obtenu.

Ces prétendus oracles s'exprimoient avec tant de certitude, que les Médecins n'osèrent plus parler du danger qui le menaçoit ; on les auroit traité d'incrédules ou d'impies, & le zèle de ces fanatiques ne s'en fût pas tenu peut-être à des discours.

Cependant on le rapporta d'Hamptoncourt à Londres où le mal empira. D'abord il tomba dans une léthargie profonde; le délire y succéda. Il ne revint foiblement à lui que dans des intervalles très-courts, mais jamais assez complettement pour s'occuper des affaires publiques, & le 3 Septembre Crumwell n'exista plus.

Quelques heures avant sa mort, ses Médecins avertirent le Conseil-Privé de la situation critique du Protecteur. Ce Conseil accourut & le pressa de déclarer s'il n'étoit pas dans l'intention de nommer son fils Richard pour lui succéder? il étoit à l'agonie, un foible *oui* sortit à peine de ses lèvres. On lui demanda son testament; incapable de répondre, il porta ses regards vers quelques endroits de son appartement, & les fixa sur son cabinet. Il faut que ce signe n'ait été qu'un mouvement convulsif, car soit que Crumwell eût brûlé son Testament, soit qu'il n'existât pas, ou qu'on l'eût dérobé, malgré toutes les recherches, jamais il ne se retrouva.

Une mort si prompte, & dans un âge qui sembloit lui promettre de plus longs jours, fit présumer que le poison les avoit abrégés. Mais Bateus qui fut présent à l'ouverture de

ſon corps, & qui s'attacha particulièrement à vérifier ce ſoupçon, n'apperçut rien qui pût le juſtifier. L'incertitude eſt tout ce qui reſte ſur le lieu de ſa ſépulture. Les uns prétendent que, par ſon ordre, on le précipita dans la Tamiſe; d'autres, qu'il voulut ſecrètement repoſer dans les champs de Naësby, lieu ſignalé par ſa victoire. Ses enthouſiaſtes ſur tout ont conſtamment ſoutenu que prévoyant après lui le rétabliſſement des Stuarts, & craignant que ſon corps & ſa mémoire ne fuſſent alors inſultés, il exigea qu'un cercueil vuide reçût les honneurs funèbres qu'on lui deſtineroit. On prête même à Crumwell une précaution atroce, digne en effet de ſon ame & d'un rafinement de vengeance qu'il vouloit même étendre au-delà des bornes de ſa vie. On aſſure qu'il fit jurer à ſes amis qu'ils arracheroient à la terre le cadavre décapité de Charles, & qu'on le dépoſeroit à ſa place dans le tombeau qui l'attendoit, afin que ſi, dans la ſuite, quelque Sentence infamante attaquoit les reſtes du Protecteur, le Roi lui-même en éprouvât l'ignominie. La preuve manque à tous ces récits : on doit donc s'en rapporter davantage au procès-verbal qui ſuivit la reſtauration, lorſque le fils de Charles premier fit attacher au gibet & condamner

aux flammes les reſtes du bourreau de ſon père. Il eſt conſtant, par cet acte, que les funérailles de Crumwell ſe firent publiquement avec la plus grande ſolemnité, qu'on l'enterra dans la Chapelle d'Henri VII, & qu'on crut l'y retrouver dans un cercueil de plomb renfermé dans un autre de bois. On ne put s'y méprendre en liſant ces mots gravés ſur la plaque de cuivre qui les couvroit, *Olivarius Protector Reipublicæ Angliæ, Scotiæ & Hiberniæ, natus 3 April.* 1603, *inauguratus* 16 *Decembris* 1653, *mortuus* 3 *Septembris* 1658, *hic ſitus eſt.*

Telles furent la vie & la mort de cet homme vraiment célèbre qui, de l'état le plus obſcur, parvint au rang le plus élevé, y monta par des crimes, & s'y maintint avec grandeur. On le vit déployer à-la-fois la valeur d'un ſoldat, les talens d'un grand Capitaine, & toute la profondeur de la politique. Il ſentit & inſpira l'enthouſiaſme. Auſſi décidé dans les vaſtes entrepriſes que peu délicat dans les petites, il étoit né pour le ſuccès dans les unes comme dans les autres, & ſa vie privée ne fut pas moins étrange que ſa vie publique. Celle qu'il menoit à Witehall tenoit également de la combinaiſon & de la ſingularité. Quelquefois il affectoit, dans ſon

intérieur, une auftérité fans borne & la frugalité d'une maifon de Cénobites. D'autres fois la magnificence & le défordre même y régnoient; on y buvoit librement, & la profufion de fes feftins y dégénéroit en orgie. Lui-même ne fe permit jamais d'excès, mais il fe plaifoit à provoquer les autres à s'y livrer; alors il les faifoit parler, & découvroit ainfi leurs fentimens fur fa perfonne & fon Gouvernement. Quelquefois occupé des travaux les plus férieux, il s'abandonnoit tout-à-coup à une bouffonnerie bruyante. Souvent, au milieu des fêtes où les perfonnes du premier rang fe trouvoient invitées, les mets qui couvroient fa table devenoient, à un fignal convenu de timbales & de trompettes, le partage & la proie de fes foldats.

Il aimoit les Savans fans afpirer à le paroître. Milton & Marvel étoient fes Secrétaires particuliers. Quoique, dans un de fes ouvrages Hobbes eût révélé le fecret des tyrans, Crumwell fe l'attacha par conformité de principes: il dût chérir un Auteur qui prétendoit que la force eft la bafe de tout droit & de toute religion. Cette maxime pouvoit trouver place parmi les proverbes étranges que le Protecteur débitoit & mettoit en action. On jugera de leur morale par

par les axiomes ſuivants pris au haſard dans ſon recueil.

» Les ſujets des Princes ſont ſemblables
» au fer qui ſe rouille dans l'oiſiveté, & qui
» devient toujours plus clair & plus luiſant
» lorſqu'on le fait ſervir.

» La populace eſt ſemblable à un homme
» fou, qui mord ou qui outrage en careſſant.
» Il n'y a que la chaîne qui puiſſe la dompter
» ou la retenir.

» Les injures doivent être faites tout-à-
» la-fois, & les bienfaits ſe doivent départir
» peu-à-peu «.

Le Poète Waller eut part à ſes bienfaits, & les reconnut, comme Sénèque paya ceux de Néron, par ſon panégyrique.

Cet ouvrage de la reconnoiſſance ne fut pas entièrement celui du menſonge. Il eſt certain que le nom du peuple Anglois ne fut jamais plus reſpecté dans les Cours Etrangères que ſous l'autorité de Crumwell. Mais le prix dont ſa Nation paya cette prépondérance, lui coûta, par mois, de plus fortes ſommes que celles qu'on accorda par an à Charles premier. Jamais ce Prince, accuſé de deſpotiſme, n'en pouſſa la violence auſſi loin que le Protecteur de la liberté. L'âpreté de ſa domination s'étendit ſur l'Europe en-

tière. Des Satellites (1) affidés veilloient à ses dépens sur les Conseils de tous les Souverains, & scrutoient, pour l'en instruire, leurs mystères les plus cachés. Il traita le Danemarck avec une hauteur sans exemple, & força l'Ambassadeur de Portugal à venir, après l'exécution de son frère, signer la paix à Witehall. Il refusa le titre de Cousin dont Louis XIV crut l'honorer, & prétendit à celui de Frère. Il joua si bien son rôle avec

---

(1) On verra par le fait suivant rapporté dans un Ouvrage du tems, avec quelle exactitude Crumwell étoit servi par ses espions.

Un Gentilhomme, ancien serviteur du feu Roi, sollicita de Crumwell la permission d'aller voyager. Il l'obtint à condition qu'il ne verroit pas Charles Stuard. Dès qu'il fut à Cologne, il eut pendant la nuit un entretien avec Sa Majesté, dont il reçut une lettre qu'il cacha dans la forme de son chapeau. A son retour en Angleterre, il se présenta devant le Protecteur qui lui demanda *s'il avoit fidèlement exécuté sa promesse.* Le Gentilhomme l'en assura. *Mais*, repliqua Son Altesse, *qui est-ce qui éteignit les chandelles lorsque vous parliez à Charles Stuart.* Le Protecteur l'interrogea de plus *sur ce que le Roi lui avoit dit : rien du tout*, répondit le Voyageur. *Il ne vous a donc pas chargé d'une lettre*, reprit Crumwell : & *le Monsieur* niant aussi ce fait, Son Altesse prit son chapeau, trouva la lettre, & le fit aussi-tôt mettre à la Tour.

la France & l'Efpagne qui le recherchoient également, que ces deux Couronnes fe difputèrent fon alliance avec une rivalité qui les couvrit de confufion. Leurs avances furent fi fortes & fi déplacées, que la Hollande confacra, par une Médaille fatyrique, cet excès de foibleffe & d'ignominie.

Sur un côté de la Médaille, on voit le bufte de Crumwell couvert d'une cuiraffe & le front ceint de laurier : le revers offre la Grande-Bretagne fous la figure d'une femme affife; le Protecteur à genoux devant elle paroît appuyé fur fon fein, le dos tourné, les reins découverts jufqu'aux jarrets. L'Ambaffadeur d'Efpagne fe profterne devant cette indécente nudité comme pour la baifer; celui de France, l'arrêtant par le bras, femble vouloir le repouffer, & fa démarche eft expliquée par cette légende. *Retire-toi, cet honneur appartient au Roi mon Maître.*

Abfolu dans fa Famille comme dans l'Etat, Crumwell n'en fut pas moins bon fils & bon mari. Sa femme le fecondoit par de petits moyens fouvent utiles aux grands évènemens. Elle fe répandoit parmi le peuple, careffoit les enfans des pauvres, épioit leur naiffance & leur fervoit de feconde mère à l'inftant de leur baptême. Sans attendre

qu'on lui demandât cette grace, elle-même la follicitoit. Cette adoption fpirituelle lui concilioit une affection générale, qu'elle tournoit avec foin au profit de fon époux. Il affectoit une grande fenfibilité pour les tendres allarmes de fa mère, la voyoit fréquemment pour la raffurer, l'écoutoit avec une patience refpectueufe, mais il reftoit inébranlable dans fes volontés.

On lui reproche de ne s'être point occupé de l'éducation de fon fils Richard, & de l'avoir éloigné des affaires; mais l'incapacité qu'il remarquoit en lui devint fon excufe. Il fut prévoir qu'il ne jouiroit pas long-tems de l'hérédité du Protectorat, & crut le traiter fuivant fes defirs en lui procurant un mariage confidérable qui le mit en état de fe livrer tranquillement à fes goûts modérés. L'évènement juftifia cette opinion. La pompe des funérailles de fon père épuifa d'abord la fortune de Richard. Son orgueil voulut imiter dans cette circonftance le luxe des Efpagnols à la mort de Philippe II. On repréfenta Crumwell dans le Purgatoire, & bientôt après dans le Paradis. Cette cérémonie fut un vrai fpectacle, & la dépenfe en fut évaluée à quatre-vingt mille livres fterlings.

Le nouveau Protecteur, paifiblement re-

connu dans les trois Royaumes, n'eut pas le courage de ſoutenir le fardeau de ſa dignité. Se l'aſſurer par le meurtre, exigeoit un coupable effort dont ſon ame s'épouvantoit. Trop heureux d'obtenir une penſion modique, & préférant l'oubli des hommes au funeſte embarras de les gouverner, il quitta ſans regrets ce qu'il avoit obtenu ſans deſirs. Retiré dans le Comté de Herreford, il mourut en 1712, 36 ans après ſon frère Henri, dans la petite ville de Cheshund. La liberté, l'amitié de ſes voiſins, une longue vieilleſſe, la paix avec lui-même furent le prix de ſon abdication.

Le ſort enfin parut ſe laſſer un moment de perſécuter les Stuarts, & les ſoumit une ſeconde fois à la dangereuſe épreuve de la Royauté. Leurs partiſans ſe ranimèrent; la compaſſion reprit tous ſes droits. L'ouvrage touchant où Charles premier avoit peint ſon ame, & qu'il compoſa dans ſa priſon, produiſoit chaque jour une ſenſation plus vive & plus favorable à ſon fils. Milton rapporte que le teſtament de Céſar, lu par Marc-Antoine aux Romains, avoit moins ému tous les cœurs. Après tant de convulſions & de déſordres, on craignit de les voir renaître. La Nation fatiguée ſoupiroit après le repos:

les ſoins & la valeur du Général Monck la décidèrent. Un cri général rappella ſur le trône Charles II exilé; ce Prince y remonta ſans conditions, & ne trouva dans ſes Etats qu'une ſoumiſſion aveugle & ſans bornes. Cette fougue populaire qui l'avoit dépouillé de tout, s'empreſſa de même à lui tout reſtituer. L'amour qu'il inſpiroit eut bientôt ſes fureurs, & chercha des victimes. On épuiſa ſur les prétendus reſtes de Crumwell toutes les horreurs de la vengeance. Sa veuve, qui, près de ſon époux, avoit partagé les honneurs d'une Cour brillante, ſe vit réduite à la miſère la plus profonde, & ne put l'adoucir qu'en épouſant le Miniſtre d'un village. Sa famille entière changea de nom, & n'échappa que ſous ce déguiſement à l'exécration publique. Trois filles du Protecteur furent cependant exceptées de cette proſcription. Fidelles, malgré leur père, à la famille Royale, cet attachement connu devint pour elles une ſauve-garde aſſurée. On prétend que la dernière ne travailla pas ſans ſuccès à la reſtauration, & ſon époux, le Lord Faucomberg, fut même en faveur auprès du nouveau Roi.

Pluſieurs des Chefs de l'armée, quelques Membres du Parlement, ce qui vivoit ou ſe trouvoit en Angleterre des coupables Juges

de Charles premier, furent immolés à ses mânes, & périrent sur un échafaud; des flots de sang coulèrent; ces cruautés indignes d'un Monarque parurent excusables dans un fils; une amnistie générale y mit enfin un terme; l'ordre se rétablit. Charles s'entoura de Ministres vertueux, & que le vœu de la Nation lui désignoit. Les réparations les plus éclatantes, tous les honneurs que le désespoir & l'emportement de l'amour purent inventer, furent prodigués à la mémoire de son malheureux père. L'original du *Covenant*, ce contrat funeste de la plus coupable alliance & du crime des Presbytériens, fut lacéré dans les trois Royaumes, & brûlé par la main des bourreaux. De toutes parts s'élevèrent des monumens à la gloire du Souverain qu'on regrettoit. Le marbre & l'airain multiplièrent ses images. La plus touchante, & qu'on ne peut regarder long-tems sans tomber, malgré soi, dans une rêverie profonde, est celle qu'on voit encore aujourd'hui sur la place de Witchall. Au milieu de cette enceinte, s'élève en bronze une Statue pédestre de ce Monarque à l'endroit même où l'on prétend qu'il fut décapité. Tout est simple dans le travail de l'Artiste. Le caractère de la tête offre à-la-fois l'empreinte de

la douleur & de la majesté ; mais la douleur est tranquille, il ne s'y mêle aucun sentiment de crainte ou d'indignation. Le front, tout le corps même est un peu penché comme dans l'abandon de la tristesse, & la figure désigne du doigt la Place où l'attentat fut commis. C'est au pied de ce Monument que l'Homme sensible vient s'attendrir, que le Philosophe doit apprécier les grandeurs humaines, & que les Peuples pourroient inscrire cette Sentence frappante que rappelloient au Grand Bossuet les malheurs même de Charles Premier.

Erudimini qui judicatis terram.

Arbitres du Monde, instruisez-vous.



EIKON BASILIKÉ,

OU

PORTRAIT DU ROI.

C'EST un Recueil de différents Ecrits où Charles premier, dans ſes malheurs, ſe plut à dépoſer ſon ame.

Il les compoſa, pour être connu de ſon fils (Charles II.) Séparé de lui preſque dès l'enfance, & qui étoit alors errant & fugitif dans les Royaumes étrangers, tandis que lui-même étoit priſonnier dans ſes propres Etats. Il n'eſpéroit plus le revoir.

» *Je ſais trop*, (ſe diſoit-il dans ſes liens) » *que toujours la priſon des Princes eſt voiſine de* » *leur tombeau* «.

Sans ce Livre, la poſtérité n'auroit pas connu Charles premier. On y trouve une multitude de faits que lui ſeul pouvoit raconter, parce que lui ſeul pouvoit les ſavoir; je veux dire ſes opinions, ſes ſentimens, ſes intentions, ſon caractère enfin qui, dans les

derniers tems de ſa vie, n'eut d'autre ſpectateur que lui-même.

Long-tems il vécut ſeul & mourut de même : car c'eſt l'être que de vivre & de mourir comme il le fit.

Condamné par la fortune, il voulut ſe rejuger lui-même. C'eſt là ce qui donna naiſſance à ſes écrits dans leſquels il ſe rend un compte exact de tout ce qu'il avoit fait & de tout ce qu'il eût dû faire. Son témoignage l'abſout preſque toujours, & ſon témoignage eſt toujours juſte.

Il ne ſe reproche qu'une faute, une grande faute, c'eſt la mort du Comte de Strafford qu'il n'oſa pas ſauver malgré le Peuple, après ſa fameuſe condamnation. Il déplora toujours cette foibleſſe d'un moment que des Conſeillers trop prudens lui firent croire néceſſaire.

» *Ah* (diſoit-il ſans ceſſe) *ſous prétexte d'ar-*
» *rêter une bouraſque populaire, j'ai excité une*
» *tempête dans mon ſein !*

Son remords étoit celui d'une ame pure. Strafford avoit été condamné juridiquement & par des Juges qui étoient tous ennemis du Roi ; lui-même ne le croyoit pas irréprochable, mais il ne le croyoit pas digne de mort ; & avoir laiſſé périr un innocent ſans

tout braver pour ſa défenſe, étoit à ſes yeux une lâcheté & une oppreſſion.

Il diſoit ſouvent à Dieu : » *que ta bénédic-* » *tion m'octroye d'être toujours raiſonnable comme* » *Homme, religieux comme Chrétien, conſtant &* » *juſte comme Roi* «.

On reconnoît dans tous les ſentimens qu'il exprime, un ſingulier mélange de ces qualites qu'on ne déſire guères qu'après les avoir obtenues. Charles premier montre par-tout une fermeté ſans effort, une réſignation ſans abbattement, & un jugement ſain qui ne lui permet pas de s'exagérer ſes propres ſouffrances. Le calme idéal d'une ame élevée au-deſſus de la terre, eſt une image qui ſe préſente ſans ceſſe quand on a lu l'*Eikon Baſiliké*, & que l'on ſonge à ſon Auteur.

Dans ce volume où il parle ſans ceſſe de tous les troubles de ſon tems & de tous les malheurs qu'ils lui cauſèrent, il ne ſongea jamais, ni à attendrir ſur ſon ſort, ni à indigner contre ſes ennemis. Il ne nomme même aucun de ceux-ci, ſi ce n'eſt une ſeule fois *Hottam* qui l'avoit trahi, & qui périt avec ſon fils aîné ſur un échaffaud dreſſé par ſes complices pendant la captivité du Roi.

Pauvre Gentilhomme, s'écrie-t-il! on ne

trouve pas dans tout le Livre une ſeule expreſſion où il ſe ſoit permis de ſe plaindre ainſi lui-même ou quelqu'un des ſiens. Ce n'eſt pas que ſon ſtyle ne ſoit ſouvent très-pathétique ; mais c'eſt par la force de la choſe qui eſt montrée, & non par la paſſion de l'Ecrivain.

On lit à la fin de l'*Eikon Baſiliké*, un Diſcours très-ſage que ce Prince avoit compoſé pour ſe défendre devant ſes Juges quand il comparut devant eux pour la dernière fois : on ne lui permit pas de l'achever. Il le tranſcrivit (peut-être la veille de ſon exécution) & à l'endroit où il fut réduit au ſilence & qui étoit pour lui le plus important, il ſe contenta de noter à la marge — » *ici je fus* » *arrêté & empêché de parler davantage pour ce qui* » *étoit d'alléguer mes raiſons* «. — En un mot, aucun Hiſtorien ne prit jamais autant de ſoin d'offrir à ſes lecteurs la vérité pure & ſans mélange d'émotions que le Roi Charles I, dans cette longue & naïve Hiſtoire de tous ſes ſentimens & de toutes ſes penſées.

Voici quelques traits que j'en ai recueillis, & qu'on ne pourroit trouver ailleurs. Ils peignent un beau caractère.

Lorſqu'on eut ouvertement levé contre lui l'étendard de la révolte, & que ce Prince infortuné eut été battu par ſes propres troupes, il ne fut pas tellement occupé de ſon danger, qu'il ne trouvât quelque plaiſir à ſe repréſenter la *galante diſpoſition* (ce ſont ſes termes) & *la valeur* que les Indépendans avoient montrée.

» *Que puiſſé-je* (s'écria-t-il) *n'avoir faute de* » *tels hommes, pour maintenir ma perſonne, les* » *Loix & mes Royaumes, en un eſtat où ils puiſ-* » *ſent eux-mêmes être auſſi bien & équitablement* » *partagés qu'aucuns autres de mes ſubjects* « !



» *Les évènemens de toutes les guerres* (diſoit- » t-il à Dieu) *ſont incertains, ceux de la guerre* » *civile inconſolables : puis donc que vainqueur ou* » *vaincu, il me faut toujours ſouffrir, donne-moi* » *de ton eſprit au double* «.

» *J'ai beſoin d'un cœur propre à beaucoup ſouf-* » *frir !* .... «

Cette expreſſion eſt déchirante.



Ce Roi qui fut accuſé d'être Deſpote

par principes & intolérant par caractère, penfoit

Que » *chacun doit avoir dans le Gouvernement* » *une part, & en jouir proportionnément à l'intérêt* » *évident qu'il peut y prendre* «. Aucun publicifte n'a fi bien dit.

A la vérité il ajoutoit » *mes droits comme* » *Roi, doivent néceffairement être auffi bien con-* » *fervés felon les Loix, que ceux de mes moin-* » *dres fubjects* «. Cette doctrine eft raifonnable.

Quant à la Religion, il difoit:

» *Je voudrois bien perfuader à ces gens que la* » *différence d'opinions, en matière de Religion, fe* » *peut aifément rencontrer ès perfonnes unies par* » *les mêmes refpects de devoirs, d'hommages, &* » *de fidélité* «.



La politique la plus populaire ne trouveroit à reprendre dans fes maximes de Droit public que celle-ci: » *Je tiens de* » *Dieu feul mon droit de fucceffion légitime à mes* » *Royaumes* «. Et le Philofophe le plus éclairé ne lui reprocheroit dans fa piété d'autre fentiment que celui-ci qui d'ailleurs eft très-Chrétien. » *J'eftime l'Eglife au-deffus de l'Etat,* » *la gloire de Chrift au-deffus de la mienne, & le*

» *ſalut des ames préférable à la conſervation des* » *corps* «.

❋

Charles I étoit très-inſtruit, & conforma très-exactement ſa conduite & ſon Gouvernement aux meilleurs principes qui fuſſent connus de ſon tems. Son malheur fut de demeurer le même au milieu des troubles qui l'environnoient. Cette ame invariable ne voulut changer ni d'erreurs, ni de vérités; les mœurs & les opinions n'étoient plus les mêmes: une révolution s'opéroit, il ne put y prendre aucune part, ni l'arrêter: toujours ſemblable à ce qu'il avoit été; il ne pouvoit être dominant ni devenir aſſez foible: ce fut là ce qui le perdit.

Il tomba comme un arbre dont les flots ont miné le pied, quand leurs cours changent les rivages.

❋

» *J'écris ces choſes* (dit-il quelque part) » *plutôt en Théologien qu'en Prince, afin que la* » *poſtérité puiſſe apprendre* (*ſi jamais ces écrits* » *voient le jour*) *que je ne manquois point de légi-* » *times fondemens pris, tant des règles de l'Eſ-* » *criture, que des exemples Eccléſiaſtiques, pour* » *affermir mes ſentimens*, &c. «

Ses ſentimens étoient en effet tous juſtifiés par ſa doctrine.

Celle de Charles I étoit très-variée & très-étendue. Et dans les écrits qu'il adreſſa à Henderſon, pendant les Conférences de Neufchâtel, le Roi eſt bien ſupérieur au Miniſtre en ſtyle, en dialectique, en raiſon, en politeſſe & en ſavoir Théologique : c'eſt cette ſcience de la Théologie qui fut la première cauſe de ſes malheurs, parce qu'elle le rendoit partiſan plus fameux de l'ancien culte qu'on avoit en horreur.



„ *Ne faites jamais peu d'eſtat des moindres cho-* „ *ſes qui touchent à la Religion* " (diſoit-il à ſon fils Charles). C'eſt le ſeul mauvais conſeil qu'il lui ait donné, & ce conſeil avoit pour principe l'importance qu'il devoit naturellement mettre à des matières qu'il avoit ſi bien étudiées.

Il faudroit tout laiſſer ignorer aux Princes, excepté ce qui réellement eſt la vérité.



Quand ſes ſujets lui eurent tout ravi, ſes

domaines,

domaines, ses biens, sa liberté, tout son pouvoir, il se sentit toujours leur Roi.

» *Je puis encore leur pardonner*, « disoit-il.

Cette grande puissance qu'il trouvoit au fonds de son ame, le consoloit au milieu de ses fers. Il y a peu de traits préférables au noble orgueil d'un mot si beau.

❋

Quand on eut surpris & publié les lettres qu'il écrivoit à la Reine & à ses plus intimes Confidens, il fut d'abord ému de cette violation des droits du secret domestique, mais il calma bientôt cette agitation.

» *Je voudrois* (dit-il, en rassérénant son ame » pure) *que mes sujets pussent voir encore plus* » *clairement jusqu'au fonds de mes pensées les plus* » *cachées* «.

Il excusoit les Ecossois qui l'avoient livré: » *Je ne me suis jamais confié à eux que comme à* » *des hommes* «.

Il ne se trouvoit point dégradé par l'infortune: » *Je ne m'estimerai jamais être moins* » (dit-il) *que moi-même* «.

» *C'est maintenant tout ce qui me reste* (écri- » voit-il à son fils) *que ce pouvoir que j'ai de* » *pardonner à ceux qui m'ont tout osté* «.

» *J'aurai le plaisir de mourir sans prendre celui*
» *d'aspirer à aucune inhumaine vengeance* «.



Il avoit une piété raisonnée & tendre. Une de ses plus vives affections fut de se voir privé de ses Chapelains qu'on lui ôta par un rafinement de barbarie; il se plaisoit à les entendre réciter les prières d'un ton grave, élevé, affectueux, & pénétré de la bonté & de la Majesté Divine. Cette espèce d'harmonie étoit assortie à son ame. Il ne fut pas dédommagé par ceux qu'on voulut lui donner, & qui prioient, dit-il, » *avec*
» *emportement. . . . & avec passion* «.



» *Ils m'ont bien peu laissé de cette vie* (disoit-
» il, en songeant à la mort) *& seulement*
» *l'écorce pour ainsi dire, en me privant comme ils*
» *ont fait de toutes les consolations pour lesquelles*
» *les hommes désirent de vivre* «!



» Mon fils (écrivoit-il à Charles II, dans

une de ſes dernières méditations) s'il faut
» que vous ne voyez plus ma face & que
» ce ſoit l'ordre de Dieu que je ſois enterré
» pour jamais dans cette obſcure & ſi bar-
» bare priſon, adieu «.

» Je laiſſe à vos ſoins votre mère. Souvenez-
» vous qu'elle a été contente de ſouffrir
» pour moi, avec moi & avec vous auſſi,
» par une magnanimité incomparable «.

» Quand ils m'auront fait mourir, je prie
» Dieu qu'il ne verſe point les phioles de
» ſon indignation ſur la généralité du Peu-
» ple. — Quant à ceux qui m'auront aimé, je
» ſouhaite qu'ils n'ayent point ſujeſt de me
» trouver à dire quand je ne ſerai plus, tant
» je vous déſire de gloire & de bien. — J'ai-
» merois mieux que vous fuſſiez Charles *le
» Bon*, que Charles *le Grand.* J'eſpère que Dieu
» vous aura deſtiné à pouvoir être l'un &
» l'autre «.

» Je vous admoneſte & vous enjoins
» de conſidérer & d'examiner ſérieuſement
» ces premiers & effeſtifs abus, ou ces pré-
» tendues fautes de Gouvernement que l'on
» m'a objeſtées, & qui ont été l'occaſion
» de mes peines, afin que vous les puiſſiez
» éviter «.

» Corrigez vous-même avec ſoin ce qui

» méritera de l'être, & évitez qu'on puiſſe
» rien reprendre en votre adminiſtration.
» Car j'ai remarqué que le mauvais démon
» de la rébellion ſe transforme ordinaire-
» ment en Ange de réformation «.

» Vous fairez plus paroître & exercerez
» plus légitimement votre autorité en relaſ-
» chant un peu de la ſévérité des Loix, qu'en
» vous y attachant ſi fort; car il n'y a rien
» de pire qu'un pouvoir tyrannique exercé
» ſous les formes de la Loi «.

» Que ma mémoire & mon nom vivent
» en votre ſouvenir «.

» C'eſt ce que deſire un père qui vous
» aime & qui fut autrefois Roi de trois flo-
» riſſans Royaumes «.

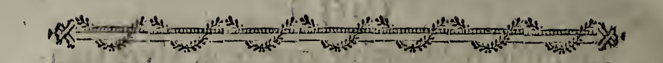
» Adieu, juſqu'à ce que nous puiſſions
» nous rencontrer au Ciel, ſi nous ne le
» pouvons pas en la terre «.

» J'eſpère qu'un ſiècle plus heureux vous
» attend «.

Ainſi penſoit & s'exprimoit Charles I, il fut digne d'un meilleur ſort, cependant ſa deſtinée n'excite qu'une reſpectueuſe pitié, tandis que l'attentat de ſes ſujets cauſe une grande admiration.

Exemple mémorable que pour vivre tranquilles & pour mourir glorieux, il faut que les Princes soient au niveau de leur siècle, à moins qu'ils ne lui soient supérieurs par la raison qui change tout, quand elle est forte & sublime, & sait s'accommoder à tout, quand elle manque d'énergie.

Nota. On trouve en note à la fin de cet Ouvrage où il est parlé de la mort du Roi. » *Celui qui parut sur* » *l'échafaud pour faire l'exécution*, *étoit ainsi que son* » *second*, *déguisé de fausses barbes* «.



EXTRAIT
DU LIVRE INTITULÉ
BOSCOBEL.

BOSCOBEL ou *joli Bois.* C'eſt le nom que portoit un bois où ſe cacha Charles II, lorſqu'après la bataille de Worceſter il ne put eſpérer d'aſyle que dans les forêts & les deſerts.

Boſcobel, après le rétabliſſement de ce Prince, fut appelé par tous les Ecrivains de ſon tems, *un bois illuſtre & bienheureux.*

C'eſt-là, diſoient-ils, *qu'il trouva de la ſûreté quand il n'avoit que ſa vertu pour ſeule garde. C'eſt-là qu'il trouva du ſecret, de la diſcrétion & du ſilence, quand les humains l'auroient trahi.*

Ce bois avoit anciennement été planté pour ſervir d'ornement à une Maiſon de Religieuſes. Le tems l'avoit rendu très-beau : le haſard le rendit célèbre. Un de ſes arbres ſur-tout obtint long tems de grands honneurs en Angleterre.

C'étoit un vieux chêne. » *Il était*, dit la » relation, *si gros & si touffu de branches, que » vingt hommes auroient pu tenir sur sa tête. Il » servit de Palais au Roi qui, réfugié dans ses » rameaux, n'avoit point d'autre couvert que son » feuillage* «. Ce chêne fut depuis regardé comme une merveille dans le Pays : on venoit de fort loin le visiter. Il eut un nom, on l'appelloit *Chêne Royal*. Pope l'a célébré dans ses Vers; Hume en parle dans son Histoire. Ainsi les lieux, les arbres, les forêts ont leurs destins comme les hommes.

On trouveroit peut-être encore la figure de l'arbre du Roi dans l'Ecusson de quelques familles d'Angleterre. Charles II le donna pour armes au Colonel Carlefs, qui fut son compagnon pendant qu'il habita le chêne.

» *C'étoit*, dit la relation, *un homme illustre » & courageux auquel Sa Majesté en considération » de ses services, donna depuis des biens considéra- » bles, & voulut, en mémoire de leur aventure, » qu'il portât en champ d'or un chêne verd à la » face de gueules chargée de trois Couronnes Roya- » les, & pour cimier une guirlande de chêne avec » l'épée passée en sautoir, comme il se voit en la » figure* «.

Cette figure est, en effet, gravée avec

beaucoup de ſoin dans la relation. L'Ecuſſon y paroît orné d'une deviſe dont le ſens eſt à-peu-près celui-ci :

Pour ſauver un grand Roi, pour ſauver un Etat,
Un bon Citoyen peut ſuffire.

Ce lieu ſi célébré ne ſubſiſte plus maintenant, ou du moins il eſt ignoré. Les Livres même qui pourroient en rappeler la mémoire ſont aſſez rares & peu connus. La grande Hiſtoire en ſe chargeant de conſerver ce qu'ils avoient de remarquable, les a fait trop tôt diſparoître. Elle engloutit ainſi de ſiècle en ſiècle une multitude de récits naïfs dont il n'eſt rien qui dédommage.

Ce fut le Comte de Darby (un des ſoixante dont Charles II fut accompagné dans ſa fuite, après ſa défaite, à Worçeſter) qui propoſa Boſcobel au Roi.

» *Chemin faiſant*, dit la relation, *il lui vint* » *en mémoire comment lui-même ayant été vaincu* » *par le Général Lidburn, il avoit été sûrement* » *caché en un lieu aſſez près de là & qui s'appel-* » *lait Boſcobel* «.

Ce fut de ce reſſouvenir, né du cours de la réflexion, du vague de la rêverie & des haſards de la penſée que tout dépendit un

moment. Sans lui peut-être Charles II n'eût pas régné.

Bofcobel étoit à vingt mille de Worcefter. On y arriva à quatre heures du matin. » *Auffi-tôt on coupa les cheveux du Roi, il noir- » cit fes mains, on mit fes habits dans la terre, » il en prit en échange un de Payfan avec toutes » fes circonftances* «.

On voit, par tant de précautions qu'on prenoit dans un lieu défert, à quel point Charles II étoit profcrit & Crumwell étoit refpecté. Elles furent portées à un tel excès, qu'on crut important à la sûreté du Roi de brûler avec le plus grand foin jufqu'aux moindres parties de fa chevelure qu'on avoit coupée. Un feul de fes cheveux reconnu eût pu fuffire pour le perdre.

On livra cependant fa vie & tous fes deftins à la foi d'un homme à peine connu. » *Ils frappèrent dans l'obfcurité à la porte d'un » certain Penderill, Payfan catholique & Con- » cierge de la Ferme appellée* Wite-Ladies *ou* » Blanches-Dames, *laquelle autrefois avoit été » une Abbaye de Filles Bernardines ou de l'Ordre » de Cîteaux, éloignée d'un jet de pierre dans le » bois.... où le Comte Darby avoit été humaine- » ment reçu* «.

Darby, Wilmot, Buckinkam & tous ceux

qui avoient accompagné le Roi (de peur de rendre ce lieu ſuſpect par leur préſence) ſe retirèrent dès qu'ils le virent établi dans cet aſyle, quand le jour fut venu. Ce Prince qui la veille, à la même heure, étoit maître d'un grand Royaume & ſe voyoit environné d'une puiſſante armée dont il diſpoſoit à ſon gré, ſe trouva ſeul.... » *Il ſe trouva ſeul en un lieu* » *inconnu, une ſerpe à la main, obligé de cacher* » *jusqu'à ſon nom glorieux ſous celui de Guillaume* » *Jones* «.

On l'envoya couper du bois.

Pendrill l'avoit inſtruit de ce qu'il devoit répondre ſi quelque curieux le queſtionnoit; Charles ne vit perſonne ce jour là dans ce bois déſert, parce que le tems fut humide.

» .. *Si ce n'eſt la belle-ſœur de Pendrill qui lui* » *porta quelque choſe dans le taillis pour le couvrir* » *& auſſi pour ſa nourriture.... Il eut à ſouffrir* » *de grandes incommodités du mauvais tems.*

Ce mauvais tems ſauva ſes jours.

» *A peine*, dit la relation, *eût-il été une pe-* » *tite demi-heure dans le bois, que des ſoldats du* » *Colonel Aſhenhurts étant venus dans la Ferme y* » *fouillèrent par-tout, dans les chambres haut &* » *bas, dans tous les coins & recoins.... Dieu* » *voulut*, ajoute l'Auteur, *qu'ils ne ſortirent* » *pas de la maiſon, parce qu'il avoit plu ce jour-*

» *là & que les feuilles des arbres dégouttoient.*

Boſcobel, dans ſon enceinte ſolitaire, environnoit deux édifices remarquables ; *Wite-Ladies* & *Boſcobel* qui portoient le nom de ce bois. Ces deux Maiſons ſervoient alternativement d'aſyle au Roi pendant la nuit : le jour il s'égaroit dans la Forêt ſous ſon déguiſement de Bûcheron. La rigueur des recherches qui étoient perpétuelles rendoient ces précautions indiſpenſables.

Quand ce Prince étoit obligé par quelque danger à ne pas ſortir dans le bois, on l'enfermoit » *en une cache qui ſervoit quelquefois* » *aux Prêtres Catholiques pour y dire en ſecret leurs Meſſes.* Cette cache ſe trouvoit dans une eſpèce de maſure habitée par Richard Pendrill, un des frères de Guillaume. La relation dit que cette maſure s'appelloit *Hobbal.*

C'eſt là que Charles II, au ſein de la proſpérité, aimoit à ſe ſouvenir d'avoir fait un délicieux repas, — » *une femme nommée Yatée* » *ayant apporté des œufs, du beurre avec du ſucre* «.

» *Il mangea*, dit la relation, *avec grand ap-* » *pétit de ce mêts à la payſanne.*

Il vouloit changer de périls afin de changer de deſtins. Ennuyé de ſa ſolitude & de ſon inaction, il partit un ſoir avec Richard

dans le deſſein de ſe rendre à Londres où il avoit promis au Baront de Wilmot, avec la légèreté de ſon âge, *de ſe trouver & d'aller deſcendre au logis du Dragon Vert ſur le Vinſtriet, dans la grande rue de la Tamiſe.*

Ce projet fut impraticable: tous les paſſages étoient gardés.

Il fut obligé de revenir ſur ſes pas & de regagner ſa retraite, après avoir inutilement erré toute la nuit hors de tous les chemins. Il eut beaucoup à ſouffrir pendant ce voyage imprudent; » *le gravier qui étoit entré dans ſes* » *ſouliers lorſqu'il marchoit dans un ruiſſeau ayant* » *enſanglanté ſes pieds, & la nuit étant ſi noire, qu'à* » *deux pas l'un de l'autre on ne pouvoit s'apper-* » *percevoir* «.

Charles dans cette obſcurité ſe tint inſéparablement uni à ſon guide par un ſingulier point de ralliement:

» *Il le ſuivoit*, dit la relation, *conduit par le* » *bruit de ſon haut-de-chauſſes qui étoit de cuir* (1) «.

---

(1) Ce détail prouve avec quel ſoin les faits les plus minutieux ſont fidèlement racontés dans cette relation peu connue & digne de l'être. — *Toutes ces particularités & autres*, dit l'Auteur de ce Livre, *ont été ici écrites, telles qu'un homme digne de foi*, le Docteur George Bateus, premier Médecin de Sa Majeſté, *les avoit appri-*

Ils furent de retour à Boſcobel avant le jour. — *Richard ayant caché le Roi dans les broſſailles, alla voir s'il y auroit quelque ſoldat dans ſa Maiſon. — Il n'y trouva qu'un ſeul homme, cet homme étoit le Colonel Carleſs.*

C'eſt ici le trait le plus mémorable de cette grande aventure de Charles II.

Carleſs étoit un des plus illuſtres chefs de l'armée du Roi : il avoit combattu juſqu'à l'extrémité à la journée de Worceſter. Quand il avoit vu tout perdu, il s'étoit intrépidement placé avec le Comte de Clive & Jacques Hamilton à une des portes de la Ville conquiſe pour arrêter le vainqueur dans ſa furie, & s'oppoſer à la pourſuite des vaincus. Il garda fidèlement ce poſte qu'il s'étoit lui-même aſſigné, juſqu'à ce qu'il pût croire que le tems avoit permis à ſon maître de s'éloigner & de ſe mettre hors de danger. Alors ſeulement il ſe crut permis de ſonger à ſa propre ſûreté. Il ſe retira, & ſe réſervant pour des occaſions plus favorables, il alloit chercher un aſyle dans ſes propres foyers, ignorant ce qu'étoit devenu ſon maître, &

ſes de ſa propre bouche. — On voit par-là que ſi l'Hiſtorien n'a rien omis, le Roi n'avoit rien oublié.

s'il pourroit jamais le revoir, quand le fort l'offrit à fa vue.

Le Colonel cependant n'avoit pas été conduit par le hafard à Bofcobel : ce bois étoit fur fon paffage, *étant du pays & des environs, il connoiffoit Richard Pendrill;* &, comme dans ces tems de troubles, les mêmes misères & les mêmes befoins font communs à tous les hommes, ainfi que devroient l'être, en des tems meilleurs, les mêmes plaifirs & les mêmes profpérités, *il venoit à la dérobée demander un morceau de pain à cet honnête payfan.*

Richard & fon frère le conduifirent où étoit le Roi : qu'on juge de leur joie à cette rencontre inefpérée. C'eft alors que, pour fe livrer plus entièrement au plaifir de fe revoir, ils fe choifirent un afyle élevé au-deffus de la terre, & où le foupçon ne pouvoit lui-même les atteindre. C'eft alors qu'ils habitèrent ce fameux chêne, qui fut depuis regardé avec tant d'admiration, & dont on difoit avec emphafe, en le montrant au voyageur, *ce fut là le palais du Roi.*

Charles, accablé de fatigue, avoit befoin de repos; il n'ofoit s'y livrer fur cet arbre, & le quitter étoit rifquer d'être reconnu. Sufpendu comme fur un abyme, & caché parmi les rameaux, un inftant de fommeil

l'en eût précipité. Cependant un beſoin impérieux de la nature l'entraînoit dans un aſſoupiſſement funeſte. Il ſentoit malgré lui qu'il ne pouvoit le ſurmonter. Carleſs alors le ſauva véritablement. Il étoit robuſte, il ſe chargea de veiller. Le Roi ſe plaça dans ſes bras, s'appuya contre ſon ſein, & ſoutenu par ſes mains vaillantes s'endormit ainſi dans les airs.

Quel ſpectacle touchant que celui de ce malheureux Prince dans la fleur & dans la force de la jeuneſſe, réduit par le ſommeil à la foibleſſe de l'enfance, plongé dans l'aſſoupiſſement avec l'abandon de cet âge, & tranquillement endormi, au milieu de tant de périls, entre les bras d'un homme auſtère, d'un guerrier, d'un héros attentif, inquiet, agité & veillant ſur ſon Roi, âgé de 21 ans, avec toutes les inquiétudes d'une mère. Ce tableau devroit être peint.

Charles quitta bientôt Boſcobel. Ce fut une Demoiſelle Lanes qui le conduiſit à Briſtol. Ce Prince dut beaucoup à ce ſexe qu'il aima, & qui, malgré ſa légèreté naturelle, eſt ſi fidèle aux malheureux, & garde ſi bien un ſecret s'il met ſa gloire à le taire. Il paſſoit pour le valet de Mademoiſelle Lanes, & *la portoit en croupe* ſuivant l'uſage du

tems : *Mademoiſelle Lanes alloit à Briſtol ſous prétexte d'y aſſiſter aux premières couches d'une ſienne Sœur mariée en ce pays-là.* Wilmot qui s'étoit réuni au Roi à Morlay, les accompagnoit à l'écart *tenant un oiſeau ſur le poing, & faiſant ſemblant de chaſſer, comme ſi ç'eût été par haſard qu'il eût rencontré ces perſonnes, & qu'il ne les eût jamais vues autre part. Cette partie,* dit l'Auteur, *étoit fort bien dreſſée.*

Charles, pendant ce voyage où, à chaque pas, il fut expoſé à quelques nouvelles craintes d'être découvert & de périr, conſerva toujours ſa gaieté naturelle. Véritablement il ſe montra digne d'une meilleure fortune; il ſut rire avec le danger & ſe jouer avec le ſort. On peut voir que le ſort ſembloit de même ſe jouer avec lui.

On le donnoit pour malade dans tous les lieux où l'on arrivoit, afin de le dérober plus facilement à l'œil des curieux : *chaque ſoir Mademoiſelle Lanes faiſoit, en débarquant, donner un lit ſéparé à ſon auguſte valet, diſant qu'il avoit les fièvres tierces, & que c'étoit le fils d'un vieux Fermier de ſon père.*

Un jour, pour donner plus de couleur à ce prétexte de maladie, on fit venir un Médecin. Celui-ci étoit par haſard un Royaliſte déterminé, grand ennemi des Parlementaires,

&

& Charles lui parut suspect. *Je me doute*, lui disoit-il en grondant, tandis qu'il lui tâtoit le pouls, *que tu n'aies servi ces têtes rondes : je veux savoir pour qui tu tiens.*

Le lendemain, *le Roi étant à l'office & déjeûnant*, *entra en discours avec un certain valet*, qui lui parloit beaucoup du Roi. *Est-ce que tu as vu le Roi, toi?* lui demanda Charles. Plus de vingt fois, dit celui-ci; *& quel homme est-ce que le Roi? Le Roi*, dit le valet, en le fixant long-tems & avec une grande attention, *il est plus grand que toi de trois grands doigts :* cette chûte inattendue rassura beaucoup le Prince.

A Charnuth un autre valet d'écurie, en prenant de ses mains les brides des chevaux qu'il lui donnoit, s'écria, *ho, te voilà, toi! sois le bien venu! je te connois bien! & où m'as-tu vu*, lui demanda le Roi? *à Exeter*, dit le valet. Charles, en effet, avoit passé un tems assez long dans cette Ville, & cet homme avoit pu l'y voir : *j'y ai demeuré deux ans, moi aussi*, lui dit le Roi, avec une présence d'esprit admirable, *j'ai été au service du Lord Péteri. Je suis bien aise de rencontrer ici mon pays. Tu as bien des affaires présentement, & il n'y a pas moyen de boire ensemble, à mon retour de Londres, nous causerons & parlerons de nos connoissances.* Cette réponse aisée, ce sang froid, cet air libre, &

les occupations tumultueuſes qu'il avoit en ce moment, achevèrent de jetter du trouble dans les ſouvenirs incertains de ce valet. Sa mémoire fut détournée, & ne put aller plus loin.

Quelques haſards plus ſérieux amenèrent quelquefois des ſcènes plus nobles & des aventures plus touchantes. Un jour étant dans la ſalle d'une Hôtellerie, comme il levoit ſon chapeau à la Dame du logis qui paſſoit par ce lieu, le ſommelier l'ayant alors attentivement regardé & conſidéré exactement, le reconnut; *cet homme l'ayant pris à l'écart, le pria de deſcendre avec lui dans la cave, & là, tenant une coupe, la remplit de vin & but à la proſpérité du Roi. Je ſais ce que vous êtes, lui dit-il enſuite, en mettant un genou en terre, & vous ſerai fidèle juſqu'à ma mort.* Sa joie, ſon action & la ſincérité qui éclatoit dans tous ſes mouvemens, émurent tellement le Roi, qu'il ne fut pas maître de ſa propre ſenſibilité. Il avoua ſon ſecret au ſommelier. Cet homme, appellé Jean Pope, rendit depuis au Roi de grands ſervices.

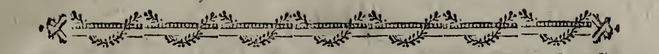
Charles ayant laiſſé Mademoiſelle Lanes à Briſtol, changea mille fois de rôle, & uſa de mille déguiſemens, juſqu'à ce qu'il lui fut poſſible de quitter les rivages d'Angleterre.

Il fut obligé, pour obtenir un aſyle chez une Cabaretière, de ſe faire annoncer comme un jeune Gentilhomme amoureux qui enlevoit une Demoiſelle opprimée par ſon tuteur. Ce perſonnage convenoit à ſa figure & à ſes mœurs. L'indulgente Cabaretière accorda ſans peine à l'amant, ce qu'elle eût refuſé au Monarque. Julianne Conisbée, une ſervante, contrefit la Dame enlevée. Enfin, Charles paſſa la mer avec Wilmot, & arriva ſur les côtes de Normandie à Fécan. *Il y fut reconnu parce que le Baron de Wilmot, quoique le plus âgé, ne mangeoit jamais qu'après lui, & qu'ils ne prenoient point le ſurplus quand ils payoient en pièces d'or.*

Ce n'eſt qu'en liſant l'Eikon-Baſiliké qu'on peut apprécier Charles premier & ſon caractère. On connoît mal Charles II & ſa vie, ſi l'on n'a pas lu le Boſcobel. Le premier de ces deux Livres contient ce qu'il y eut de plus ſecret dans les penſées du Père, & le ſecond ce qu'il y a de plus minutieux dans la plus ſingulière aventure du Fils. Celui-là peint une ame pure, toujours calme & toujours la même, l'autre peint le courroux du ſort qui change & ſe dément ſans ceſſe. Le premier montre la vertu, l'autre nous montre la fortune.

La deſtinée des Stuards fut d'avoir de fidèles amis & des ſujets ſouvent rebelles. Le Philoſophe inflexible jugera ces Princes comme leurs peuples, l'homme ſenſible comme leurs amis. Au reſte, Charles II eut le ſort de tout bon Roi que ſes ſujets perſécutèrent, & qu'ils aiment davantage quand leurs querelles ont ceſſé. Sa fortune intéreſſa le monde entier, las des malheurs de ſa Maiſon. Il trouva dans leur ſouvenir la ſatisfaction la plus douce que puiſſe goûter un Souverain. Aucun des ſervices qu'il reçut, ne demeura ſans récompenſe : c'eſt à lui particulièrement qu'on doit appliquer ce vers heureux qu'on applaudit ſur nos théâtres.

On doit tout quelqueſois au dernier des Humains.



ANECDOTE

CONCERNANT MYLORD STAIRS.

On n'a jamais eu de notion précise sur le vrai nom du personnage déguisé qui fut volontairement l'Exécuteur de Charles Premier. M. de la Place, dans son second Volume de Pièces vraiement intéressantes, rapporte l'Anecdote suivante, qui peut éclaircir les doutes que l'Histoire nous laisse à cet égard.

Le Lord Stairs aussi fier qu'éclairé, ne tarda pas à s'appercevoir après la bataille d'*Etinghen*, que la faveur dont il jouissoit auprès de George II, commençoit à s'affoiblir. Peu fait pour s'exposer aux désagrêmens d'une disgrace plus complette, il se disposoit à se retirer dans ses terres en Ecosse, lorsqu'il reçut le billet suivant:

» MILORD,

» Vous êtes brave, on en est convaincu. Mais l'êtes-» vous assez pour vous rendre seul, demain, sur le » déclin du jour, vers l'entrée de l'Hôtel de *Sommer-* » *set*, où vous serez attendu par un particulier, qui, » si vous osez le suivre, vous conduira dans un quar-» tier peu fréquenté de cette Ville; mais où vous trou-» verez quelqu'un qui brûle de vous voir & de vous » dévoiler des mystères qui sont de la plus extrême » importance que vous puissiez imaginer, & qu'on ne » peut confier au papier «.

P. S. » Si vous craignez qu'il ſoit ici queſtion de » quelques projets ſur votre bourſe, ne vous chargez » de rien qui ſoit volable «.

Surpris, comme l'on peut penſer, à la lecture de ce billet, le Lord imagina d'abord, que ce ne pouvoit être qu'un piége que lui tendoit quelqu'ennemi ſècret, ou quelqu'aventure galante dont l'héroïne avoit probablement quelques motifs pour en uſer ainſi : car l'apoſtille ſuffiſoit pour le raſſurer ſur toute autre eſpèce de crainte.

Sur quoi le Lord, toujours un peu paladin, de ſa nature, prit d'autant plus aiſément ſon parti, que dans l'un & l'autre cas prévus, il auroit cru ſon honneur compromis en ſe refuſant au rendez-vous propoſé.

Le lendemain, en conſéquence, armé de ſon épée & de deux bons piſtolets, il ſe rend à l'Hôtel de *Sommerſet*, y trouve un homme qui, ſans parler, lui fait ſigne de le ſuivre, arrive après une heure de marche, à l'extrémité du Fauxbourg * * *, dans une rue preſque déſerte, où ſon conducteur s'arrêtant à la porte d'une vieille & petite maiſon, l'ouvre, lui montre un eſcalier, lui dit : » Montez, Milord, & ferme la porte » ſur lui «.

L'intrépide Lord, tenant ſon épée d'une main, un piſtolet de l'autre, arrive au haut de l'eſcalier, voit à travers une vieille porte entr'ouverte, une chambre meublée comme au tems de *Guillaume le Conquérant*, & au milieu de laquelle brûloit une chétive lampe, dont la lueur ſembloit éclairer un tombeau.

» Entrez, Milord (lui dit-on, d'une voix caſſée, & qui ſortoit d'entre quatre rideaux) » approchez. Vous » n'avez point ici d'ennemis. Commencez, je vous prie, » par vous repoſer quelques inſtans dans ce fauteuil,

» à côté de mon lit, après quoi nous parlerons d'affaires «

Soit, dit le Lord, mais abrégeons : & sachons enfin à quoi tend tout ce qu'annonce de merveilleux une aventure de cette espèce ? vous êtes vif, Milord ?....... mais vous avez de qui tenir (1), & je vous en convaincrai..... Laissez vos armes ? prenez cette lampe, & venez me regarder ?

Surpris d'un ton auquel il n'étoit guères accoutumé, Milord se lève, prend la lampe, ouvre le rideau qui lui cachoit l'impérieux Commandant, & demeure interdit à l'aspect d'un vieillard, pâle & décharné comme le tems, avec une ample barbe blanche, & dont les yeux (que ranimoit sans doute le moment) se fixent avidement sur lui.

— » Remettez-vous, Milord ! regardez-moi : je respire encore, & je vous dois l'unique & vrai plaisir » que je goûtai depuis longues années !..... L'âge & » l'infortune auroient-ils effaeé jusqu'aux moindres vestiges des traits de quelqu'un qui vous touche de bien » près, & dont il est ravi de retrouver en vous des traces » qui lui sont chères « ?

Le Lord encore plus étonné & plus interdit que ci-

---

(1) Milord *Stairs* étoit en effet très-vif, très-haut, pour ne rien dire de plus, & en a fourni plus d'une preuve dans son Ambassade en France.

Il se plaignoit assez vivement à la Cour, des travaux que Louis XIV, faisoit faire au Port de Mardick, & demanda à ce sujet au Roi une Audience particulière, dans laquelle, ayant parlé avec plus de véhémence que de retenue, le vieux Monarque ne l'interrompit point ; mais lorsqu'il eût achevé : *Monsieur l'Ambassadeur* (luit dit-il) *j'ai toujours été maître chez moi, quelquefois chez les autres : ne m'en faites pas souvenir.*

devant, fixoit à fon tour le vieillard, & fans pouvoir fe rendre compte des différens mouvemens qui l'agitoient, ne pouvoit articuler un mot.

» Baiffez-vous (reprit l'inconnu) & prenez fous mon » lit une caffette, où font renfermés des papiers capa- » bles de réparer les pertes que nos guerres civiles ont » caufées à votre Maifon, ainfi que les dépenfes que vos » Ambaffades, vos fervices militaires & vos plaifirs, » vous ont occafionnées à vous-même.

Le Lord, après avoir mis la caffette fur le lit du vieillard, cédant à la plus vive émotion, fe laiffa, pour ainfi dire, retomber dans le fauteuil qu'il venoit de quitter.

» Tenez, Milord, lui dit le bon-homme, voici les » copies en forme des contrats de vente de trois des prin- » cipales terres de vos pères, qu'a vendues, ou plutôt » feint de vendre votre bifaïeul, dans les temps de trou- » bles, auxquelles font jointes les contre-lettres des pré- » tendus acquéreurs, & au moyen defquelles ces mêmes » terres vous feront rendues par leurs héritiers, fans qu'ils » puiffent s'en difpenfer, à votre arrivée en Ecoffe. » On a pris & fait prendre, dans tous les tems, les pré- » cautions néceffaires pour prévenir toute efpèce de » conteftation : vous en trouverez les preuves attachées » aux contre-lettres «.

Quel furcroît de furprife pour le Lord, à la vue de ces trois contrats de terres qu'il n'ignoroit pas avoir autrefois appartenues à fa Maifon !

Eh ! qui donc êtes-vous ? (s'écria-t-il avec tranfport) » qui donc êtes-vous, refpectable & bienfaifant vieil- » lard, à qui je vais devoir plus qu'à mon père même ? . . . . » ah ! parlez, de grace ? hâtez-vous de me nommer » un bienfaiteur, qui déjà m'intéreffoit fenfiblement, & » dont le ciel femble n'avoir prolongé les jours que pour

» lui faire trouver en moi le plus tendre, le plus ref-
» pectueux des amis, & le plus reconnoiffant de tous
» les hommes « !

Laiffez-moi, mon cher Lord ? (lui dit en fanglottant l'inconnu) » trop foible pour foutenir un plus long en-
» tretien avec vous, ménagez-moi, de grace, & croyez
» qu'il m'en coûte plus qu'à vous-même ! .... Embraf-
» fez-moi, prenez cette caffette, & laiffez refpirer un
» malheureux, qui fe le croit pourtant bien moins depuis
» qu'il vous a vu, qu'il vous a ferré dans fes bras !

» — Ah ! quel que vous foyez, (quelqu'intérêt que
» vous puiffiez avoir de vous cacher à l'objet même de
» votre bienfaifance) pouvez-vous être affez cruel pour
» exiger qu'il vous obéiffe ? qu'il vous abandonne (&
» fur-tout à votre âge !) & fur-tout dans l'état où je
» vous vois réduit, fans amis, fans fecours, & peut-
» être. . . .fans ? . . . . — Arrêtez, Milord ! j'aime à trou-
» ver en vous de pareils fentimens : mais apprenez que
» votre ami, (tant eft, hélas ! que vous le trouviez
» long-tems digne de ce titre ?) Apprenez, dis-je, que
» quelqu'infortuné qu'il foit d'ailleurs, eft cependant à
» l'abri des befoins qui femblent vous inquiéter. . . . . . .
» Ainfi, pour peu que vous aimiez à m'obliger ; partez,
» Milord, & dans l'inftant ? . . . . Faites plus encore, &
» fongez que j'ai droit de l'exiger : jurez-moi que vous
» ne reviendrez point ici, & ne me ferez chercher
» ailleurs qu'autant que je croirai pouvoir rifquer de vous
» recevoir encore, & que je vous en ferai prier « ?

Le Lord fentant, au ton dont lui parloit le bon vieillard, que fes inftances feroient vaines ; & fe promettant tout du lendemain, ne balança point à le fatisfaire, tomba de nouveau dans fes bras, & le quitta les yeux baignés de larmes.

A ſon arrivée chez lui, après avoir été reconduit juſqu'aux environs de l'Hôtel de *Sommerſet* par le même homme qui l'avoit attendu près de la porte du vieillard, Milord n'eut rien de plus preſſé que d'ouvrir la caſſette, dans laquelle, indépendamment de ce que l'inconnu lui avoit annoncé, le Lord trouva un grand nombre de papiers de famille, qui pouvoient lui être très-utiles.

Le lendemain matin, à l'inſtant même qu'il ſe propoſoit (quelques promeſſes qu'il eût faites) de retourner, à tout haſard, chez le vieil & généreux inconnu, il ſe vit tout-à-coup arrêté par la lettre ſuivante, cachetée de ſes propres armes, & ſaiſi d'effroi en la voyant ſignée, *Sir George Stairs.*

» N'envoyez point, ne revenez point chez moi, mon » cher Lord : on ne m'y trouveroit plus.

» S'il ne s'étoit agi que de vous avouer qui j'étois, » c'eſt-à-dire, votre biſaïeul, cru mort depuis ſi long- » tems, & qui, à plus d'un titre, devroit l'être, vous » n'auriez point trouvé tant de réſiſtance au déſir légi- » time que vous aviez de connoître votre bienfaiteur. » Mais les ſuites que je prévoyois d'une ſcène ſi inté- » reſſante pour vous & pour moi, dès-là trop forte pour » mon âge & la foibleſſe qui le ſuit, m'ont fait trem- » bler, je vous l'avoue, d'avoir à ſatisfaire votre cu- » rioſité ſur des détails qu'elle auroit eu lieu d'exiger, » & qui, loin d'offrir à vos yeux un parent auſſi cher » & auſſi reſpectable que vous l'euſſiez d'abord imaginé, » ne leur euſſent ſans doute offert qu'un objet odieux, » qu'un monſtre enfin, moins digne de pitié, que de » l'horreur que je m'inſpire à moi-même.

» .... Vous en allez juger.

» La mort de mon père précéda de quelques mois ma

» naiſſance. Ma mère n'ayant preſque pas tardé à le ſuivre, une tante, ſœur de mon père, & qui vivoit depuis long-tems dans la retraite, ſe chargea d'élever mon enfance, & s'en acquitta de façon que (bien qu'elle ait cauſé le crime que j'expie encore) le ſentiment de ma reconnoiſſance eſt toujours vivant dans mon cœur.

» J'avois à peine dix-ſept ans, lorſqu'indigné de voir mes compatriotes armés contre leur légitime Souverain, je formai le deſſein d'aller offrir au Roi Charles Premier, & ma fortune, & mon épée...... Mais quel fut mon étonnement, lorſque je vis ma bonne tante, à qui tout m'engageoit à faire part de mon projet, l'entendre en frémiſſant, lever les mains au Ciel, & me regarder avec une eſpèce d'horreur!

» Auſſi ſurpris que touché de ſon état, & brûlant d'en ſavoir la cauſe; après les inſtances les plus vives & les plus réitérées: vous le voulez? (s'écria-t-elle en ſanglottant) apprenez donc que ce Prince que vous voulez ſervir, même contre votre Patrie, eſt l'auteur de ma honte, ainſi que des regrets dont vous me voyez conſumée, & de la mort de votre Père.

» J'avois quinze ans au plus, lorſqu'élevée parmi les filles de ſa mère, le perfide, abuſant de ma jeuneſſe & de la crédulité de cet âge, ſous l'appas des ſermens & des promeſſes les plus ſacrées, parvint à me ſéduire: j'étois perdue enfin; car ce traître, peu de jours après avoir ſu mon état, partit ſans me rien dire, pour l'Eſpagne, dont il ſe flattoit d'épouſer l'Infante!.... j'étois perdue, dis-je, ſi le haſard ou le ciel n'eût pas amené à Londres votre Père, auquel je me vis forcée de confier & mes malheurs & les ſuites que j'en craignois.

» Ce digne frère, pénétré jufqu'aux larmes, & fans
» perdre le tems en reproches, courut à l'inftant même
» chez la Reine, & fous je ne fais quel prétexte, après
» en avoir obtenu un congé pour moi, me fit partir
» avec lui, dès la nuit même, pour une de fes Terres,
» à quelques milles d'Edimbourg, où il me confia aux
» foins d'une Concierge auffi intelligente que difcrette,
» jufqu'au parfait rétabliffement de ma fanté.... Hélas!
(ajouta-t-elle) je ne devois plus le revoir : le chagrin
» qu'il avoit conçu de mon malheur ne tarda pas à le
» précipiter dans le tombeau, ainfi que fa refpectable
» époufe, qui, après vous avoir donné le jour, furvé-
» cut à peine un mois à fa perte.

» Tels furent, mon cher Neveu, les fecrets & dé-
» plorables motifs de la retraite où j'ai toujours vécu
» depuis ce tems, & dont vous feul, dans l'univers,
» connoiffez maintenant le myftère!........... Voyez
» donc, mon ami, fi après les foins que j'ai pris de
» votre enfance, & l'éducation que j'ai tâché de vous
» procurer; voyez fi l'auteur de tant de maux, que
» dis-je? fi le barbare dont le crime a porté la mort
» dans le fein des auteurs de votre naiffance, & dans
» le mien des regrets éternels; voyez, dis-je, fi c'eft
» à lui qu'un fils, qui fe croit digne de ce nom, doit
» confacrer fa fortune & fon bras «?

Non! grand Dieu, non! (m'écriai-je, faifi d'horreur) le lâche eft indigne de vivre.... il ne mourra que de ma main.

De vous dire aujourd'hui, Milord, par quels moyen auffi recherchés que périlleux, ma fureur contre ce Prince, à partir de ce fatal moment, toujours égale-ment la même, eft enfin parvenue à remplir ma ven-geance & mon exécrable ferment, ainfi que les évène

mens qu'ont produits les remords dont mon crime ne tarda pas d'être suivi ; tous ces détails, dans l'état où vous m'avez vu, sont maintenant trop douloureux pour être rappelés, qu'il vous suffise aujourd'hui de savoir, pour m'abhorrer autant que je m'abhorre moi-même, que l'Exccuteur du Roi Charies Premier, qui ne parut sur l'échafaud que sous un masque, n'étoit autre en effet, que.... votre indigne & trop coupable bisaïeul, *Sir Georges Stairs.*

ERRATA.

PAGE première & ſuivantes, Crumwell; *liſez* Cromwell.

Page 27, ligne 5, en retrouve toutes les clauſes dans l'Hiſtoire, où la raiſon & la force les font valoir; *liſez* la force les fait valoir.

Page 40, ligne 11 & ſuivantes, Land; *liſez* Laud.

Page 50, ligne 18, ranime tous les eſprirs; *liſez* eſprits.

Page 58, ligne 25, mai Cromwell bleſſé; *liſez* mais.